

2m11.2946.4

Université de Montréal

La rupture du silence :
La mise en discours de l'homosexualité
Au Brésil dans les années quatre-vingt-dix

par

Fernando de Freitas Franco.

Département de communication
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc)

Août.2001

©Fernando de Freitas Franco. 2000



P

90

U54

2002

v.004

Page d'identification du jury

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La rupture du silence :
La mise en discours de l'homosexualité
Au Brésil dans les années quatre-vingt-dix

Présenté par :
Fernando de Freitas Franco

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Président-rapporteur	Claude Martin
Directrice de recherche	Line Grenier
Co-directeur	Gilles Brunel
Membre	Micheline Frenette

Mémoire accepté le : _____

SOMMAIRE

L'homosexualité au Brésil est un sujet paradoxal car, derrière un machisme très fort et remarquable, l'homo-érotisme se fait sentir par sa pratique et, de plus en plus, par une mise en discours de cette pratique. Ceci parce que, en tant qu'interdit, l'homosexualité au Brésil était un sujet duquel ou l'on ne parlait pas, ou l'on parlait avec réserves. Alors, nous avons décidé de mieux comprendre comment un discours positif de l'homosexualité a pu émerger dans un contexte socioculturel machiste, sexiste et homophobe. Comme le discours de l'homosexualité peut prendre plusieurs formes, nous avons limité notre corpus à la discussion de l'homosexualité présente dans un magazine brésilien gai, le magazine *Sui Generis*, afin d'y analyser qu'est-ce qu'on dit sur ce sujet très polémique au Brésil, et comment on en parle. Des études d'anthropologie et de sociologie sont présentes dans notre recherche afin de mieux comprendre la complexité de la société brésilienne; des études sur la sexualité et les questions de genre se font nécessaires pour bien saisir ce sujet assez abstrait à cause du manque de repères précis dans la société brésilienne; enfin, des études sur l'analyse discursive sont utilisées pour orienter la compréhension de notre corpus et de notre procédé méthodologique.

Notre corpus portera donc sur les trois premières années de publication du magazine gai brésilien *Sui Generis*. Pour les démarches méthodologiques, nous nous sommes inspiré des modèles structuralistes de l'analyse du discours. Et afin d'identifier et de classer les unités minimales du discours – les énoncés – nous avons élaboré des grilles de classement et effectué plusieurs découpages de notre corpus; ceux-ci nous ont permis d'identifier qu'est-ce que l'on dit de l'homosexualité dans le magazine, qui en parle, et quand et comment on en parle.

Ayant constaté que la discussion de l'homosexualité dans le magazine *Sui Generis* se présente de façon assez large, nous avons donc décidé d'analyser quelques-uns de ces points clés, étant donné qu'élaborer tous les points aurait rendu notre recherche trop

longue. Ainsi, nous avons concentré notre attention sur le processus de négociation que le magazine a enclenché depuis son apparition : la sortie du placard et l'acceptation sociale de l'homosexualité; la réévaluation des relations entre personnes de même sexe; les droits des personnes homosexuelles; les nouvelles politiques de corps. Pour clore, nous présentons des commentaires pertinents à l'analyse et les conclusions que nous avons déduites après l'analyse de notre sujet.

SUI GENERIS AND THE DISCUSSION OF HOMOSEXUALITY IN CONTEMPORARY BRAZIL

Homosexuality in Brazil is a paradoxical subject for behind a strong and remarkable machismo, homoeroticism exists and we can realize it through its practice, and more and more, through a discourse about this practice. That is why, as a kind of forbidden matter, homosexuality in Brazil is a subject which either we don't talk about or we talk about with reservations. Further, we have decided to understand better how a positive discourse on homosexuality could take place in a male chauvinist, sexist and homophobic socio-cultural context. As homosexual discourse can take a lot of forms, we have limited our study to the homosexual discourse presented in the Brazilian gay magazine called "Sui Generis" in order to analyze how such a controversial matter is treated in contemporary Brazil. Some anthropological and sociological studies are referred to in our research so as to understand Brazilian society's complexity in a clearer way. Considering that in Brazilian society we do not have clear reference points about homosexuality, it is necessary, due to their complexity, to analyze some studies about homosexuality and the gender question. Finally, some studies about discursive analysis are used to focus upon the understanding of our subject and our methodological procedure.

Our research will thus be about the first three issues of the Brazilian gay magazine "Sui Generis". Regarding the methodological approaches, we have taken inspiration from some discursive analyses in the structuralist models, and to identify and classify the minimal unities in the discourse, we have made some tables of phrases and sentences and have also organized and tabulated them by themes to understand better our object of research. These have permitted us to identify how homosexuality is dealt with in the magazine how it is spoken about and what is spoken about it.

As we have discovered that the discussion on homosexuality inside "Sui Generis" presented so many subjects, we decided to analyse only the most polemical for an analysis all the subjects found in that magazine would be too lengthy. We have focused our attention, therefore, on the process of negotiation in which the magazine has engaged since its appearance. The "coming out" and social acceptance of homosexuality, the revolution of the relationship between same-sex people; homosexual rights and the newest attitudes of the police toward homosexuals. Finally, we present some comments about our analyses and the conclusions that we have reached in our research.

Mots clés: homosexuality, Brazil, discourse analyze, Sui Generis, magazine, sexuality

TABLE DE MATIÈRES

Sommaire	iv
Liste des abréviations	viii
Dédicace	ix
Remerciement	x
1 – Introduction	1
2 – Problématique	3
2.1 – Brésil colonisation et métissage	4
2.2 – L’aspect relationnel de la société brésilienne	6
2.3 – L’homosexualité au Brésil	11
2.4 – La mise en discours de l’homosexualité au Brésil : question de recherche	15
2.4.1 – La mise en discours de l’homosexualité	15
2.4.2 – Culture et identité	17
2.4.3 – Les publications homosexuelles au Brésil	21
2.4.4 – Les questions de recherche	24
3 – Méthodologie	25
3.1 – Orientation générale	25
3.2 – Renseignements généraux sur le magazine Sui Generis	29
3.3 – Le découpage du matériau	32
3.4 – Des thèmes à la négociation	36
4 – L’analyse	38
4.1 – Les premiers pas	38
4.1.1 – Visibilité et auto-acceptation	39
4.1.2 – Visibilité : exemple des stars	42
4.1.3 – Le processus de sortie do placard	44
4.1.4 – L’homosexuel(le) et la famille	47

4.1.5 – L’homosexuel(le) et le travail	53
4.1.6 – La résistance à l’étiquette	55
4.1.7 – le flou du langage	58
4.2 – Visibilité et acceptation sociale	61
4.2.1 – Les enjeux du pouvoir d’achat	61
4.2.2 – Les repères silencieux d’un modèle homosexuel	64
4.2.3 – Le <i>outing</i>	68
4.2.4 – L’hétérosexualité remise en question	79
4.3 – La légalisation des couples de même sexe	80
4.4 – Les nouvelles politiques du corps	82
4.4.1 – Réévaluation des rôles sexuels	83
4.4.2 – Caractéristiques des relations affectives	86
4.4.3 – La sur valorisation du corps	87
4.4.4 – L’avènement du sida	90
4.5 – Homosexualité et religion	91
5 – Commentaires généraux	95
5.1 – Les entraves à la visibilité	95
5.2 – Sur les changements sociaux	99
6 – Conclusion	103
6.1 – La délimitation de l’objet de recherche	103
6.2 – Le choix du cadre théorique	104
6.3 – Le support méthodologique	105
6.4 – L’analyse des données	107
Bibliographie	108

Liste des abréviations

SG – Sui Generis

Trad. libre – Traduction libre

FD – Franklin Dias (mannequin brésilien)

CL – Carlos Loffler (acteur brésilien)

LS – Luiz Salem (acteur brésilien)

NL – Ney Latorraca (acteur brésilien)

EB – Edilson Botelho (acteur brésilien)

GC – Gringo Cardia (*disigner*)

VG – Vinícius Gama (mannequin brésilien)

JL – Jorge Laffond (comédien brésilien)

CT – Christiane Torloni (actrice brésilienne)

ML – Marina Lima (chanteuse brésilienne)

GT – Gerald Thomas (metteur en scène brésilien)

MC – Milhem Cortaz (acteur brésilien)

MS – Marta Suplicy (femme politique brésilienne)

AS – Aguinaldo Silva (écrivain brésilien)

DÉDICACE

Je voudrais dédier ce mémoire de maîtrise d'abord à moi-même – pour de petites raisons qui échappent à la raison elle-même –, ou à la multiplicité d'ego que j'ai en moi et qui m'aident à endurer la vie et toutes ses difficultés. Ces ego qui me font rire quand je devrais pleurer, qui me font me relever après chaque chute, qui rendent douces toutes les amertumes de la vie et qui m'aident à me moquer de Thanatos chaque fois qu'il me rend visite.

Ensuite, je le dédie à Ivaney Nogueira qui m'a appris à aimer et à guérir le premier mal d'amour de ma vie, quand je l'ai quitté au nom d'un idéal. Sache que je t'aimerai à jamais, même si après mon retour tu m'as abandonné (pour rester dans ton placard) quand j'avais tellement besoin de toi.

Après, j'aimerais le dédier à Maurice Pelletier, mon ex-amant québécois, mon ami québécois, mon frère québécois. Car tu m'as appris à vaincre mes craintes et tu m'as fait voir la vie avec d'autres yeux.

Je dédie aussi ce mémoire à Patrício Bastos de Souza, mon chum et mon âme sœur. Le seul à m'avoir eu, à m'avoir perdu et à m'avoir attendu. La personne avec qui je veux partager toute ma vie et tous mes projets d'avenir.

Et enfin, je dédie ce mémoire à ma mère Terezinha Alves de Freitas Franco (*in memoriam*), qui m'a appris l'art des paraboles, à être fort, à avoir des rêves et à lutter pour les réaliser. À ma tante Mônica Alves de Freitas, qui m'a vu naître et m'accompagne encore dans ces va-et-vient de la vie. Et à Lucas, le fils que je n'ai vu ni naître, ni grandir.

REMERCIEMENTS

Au Brésil, je voudrais d'abord remercier toute l'administration de *l'Universidade Estadual de Feira de Santana (U.E.F.S.)*, et en particulier sa rectrice, Anacy Bisto Paim, et son ex-secrétaire administrative, la professeure Zélia Maria, pour l'appui qu'elles m'ont donné depuis le début de ma maîtrise. Ensuite, Vilânia et Vera Bastos, à la PPPG. L'administration du *Departamento de Letras e Artes*, toujours amicale et compréhensive à l'égard de maints problèmes personnels que j'ai eus au cours de ma maîtrise. La coordonnatrice de l'*Área de Línguas e Literaturas Estrangeiras*, la professeure Sylvania Capua. Tous mes collègues, et en particulier la professeure Cristiane de Magalhães Porto, mon amie et complice à plusieurs moments de la vie. Mes étudiant(e)s qui m'aident à faire de la vie et de notre salle de classe un grand et bon théâtre.

Je voudrais aussi remercier mes collègues de la *Secretaria Municipal de Educação de Feira de Santana* Yara Quiroz, Vera Bastos, Célia, Yara Santana, Sonildes, Neide, Ester, Luciene et Karine. N'avons-nous pas formé un très grand groupe, uni et efficace? Aujourd'hui, chacun de nous suit son chemin, mais je garde dans ma tête le sourire de chacune de vous.

Ensuite, je voudrais remercier José Antônio de Melo Neto pour son aide et ses conseils quand j'ai décidé de travailler sur ce sujet très polémique dans notre pays; pour ses explications qui m'ont aidé à comprendre l'univers du magazine *Sui Generis*. Simone, Esdras et Cleriston, qui m'ont tant encouragé lors de mon premier voyage à Montréal. Rita (Rose) Falcão, mon amie toujours présente quand je suis absent et absente quand je suis présent, merci, merci, merci; et Cosme qui est en train de te rendre heureuse, Rose. Orlando, Tarzan Boy, mon ami d'occasion; tu es toujours présent quand j'ai besoin de toi et toi de moi, et toujours absent quand nous n'avons pas de problèmes. Yêda Paiva, ma grande amie toujours dans mon cœur. Paulo Uchôa, mon ami dans le mystère des mots.

Je voudrais encore remercier le professeur Luiz Mott pour sa bonne volonté, son aide, son bon conseil et tout son travail auprès du *Grupo Gay da Bahia (G.G.B.)*. Le personnel qui travaille au *Grupo Gay da Bahia*, et spécialement Dênis pour son attention et son aide.

Enfin, Marcel et Denise Lavallée, pour leur attention, leur aide et leurs conseils quand je commençais à faire mes premiers pas vers le Canada, le Québec et Montréal.

À Montréal, je voudrais remercier Pierrette Lavallée, ma mère québécoise, ma grande amie, avec qui j'ai tant ri; Pierrette, vous qui m'avez habillé quand je craignais le froid de l'hiver au cœur de l'été québécois; vous qui m'avez fait goûter à la cuisine québécoise et vous qui m'avez aidé à faire mes premiers pas sur l'île de Montréal, je vous remercie du fond du cœur.

Isnaia, Beto et leurs enfants, pour l'amitié, l'attention et les conseils. José Carlos de Melo, pour les petits moments de joie et de folie que nous avons vécus ensemble quand nous avons découvert Montréal. Mariana Balboni, pour sa joie, sa force, sa folie saine. Tânia Lopes, qui commence à apprendre le vrai sens de la vie. Vanessa, Manuel Meune, Mathias, Guy Grégoire, Hugues et Louis Savard, des amis qui m'ont suivi pendant mes séjours à Montréal. À Jacques Grégoire (*in memoriam*), mon ami très cher, avec son humour noir (et rose), un merci très spécial. Je remercie Marcos (*in memoriam*) pour son aide et orientation bibliographique, et son amitié; je ne t'oublierai jamais.

À l'Université de Montréal, je voudrais remercier d'abord l'administration du Département de communication. Les professeurs et professeures qui m'ont aidé à réévaluer mes concepts et mes valeurs. Un grand merci à Line Grenier, ma directrice de recherche; Line, vous êtes devenue un modèle pour moi. Merci!

1. INTRODUCTION

L'homosexualité au Brésil, comme dans d'autres pays, est un sujet encore considéré comme tabou, duquel on ne parle pas ou on parle de façon très restreinte et avec un certain malaise. Pourtant, depuis 1995, avec le lancement du magazine brésilien *Sui Generis*, la façon de parler d'homosexualité a commencé à changer. S'adressant aux homosexuel(le)s et aux sympathisant(e)s, ce magazine a remis en question tant les stigmates sociaux de l'homosexualité que les rôles sociaux des personnes qui ont des relations homosexuelles. Cette nouvelle façon de parler de l'homosexualité, dans un contexte socioculturel machiste et sexiste, a donc attiré notre attention, et le mémoire qui suit est une réponse possible à quelques questions que nous nous sommes posées pendant notre parcours.

Le contexte socioculturel devient très important dans notre recherche à cause du caractère machiste et sexiste de la société brésilienne. Ceci étant, malgré la fausse impression qu'on a au Brésil – et à l'étranger, envers le Brésil – en ce qui concerne la sexualité, celle-ci est encore imprégnée de toutes sortes de préjugés et de stéréotypes qui déterminent les rôles sexuels. Un de ces préjugés conçoit les notions de genre en tant que conséquence du sexe biologique, ce qui limite ces notions à la dualité de base homme/femme, même quand il s'agit de relations sexuelles entre personnes de même sexe. En d'autres mots, le plus important, ce n'est pas la relation qui s'établit entre les participant(e)s d'une relation sexuelle, mais le rôle joué par chaque partenaire. Dans les relations homosexuelles entre deux hommes, par exemple, c'est le pénétré qui est marqué du stigmate de l'homosexualité, de tout le mépris et de tous les préjugés sociaux; le pénétrant ne fait qu'accomplir le rôle du macho : dans ce cas, rien ne peut salir son honneur. Être homosexuel devient donc une source de honte chez l'(les) homosexuel(s) brésilien(s), ce qui le(s) force à cacher son(leur) orientation sexuelle.

Comment donc le magazine *Sui Generis* veut-il changer la situation de l'homosexualité au Brésil ? Quelles sont les sources de ce sentiment machiste présent dans la société brésilienne ? Quelles sont les origines des stéréotypes sexuels et quelles sont leurs valeurs

dans la société brésilienne ? Nous essayons de répondre à ces questions au cours du premier chapitre de ce mémoire. Ce chapitre introduira ainsi notre objet de recherche et expliquera pourquoi nous avons choisi le magazine Sui Generis comme notre corpus de recherche. Nous y présenterons aussi les concepts clés – tels qu'identité, culture, discours – et les auteurs qui nous ont donné la base théorique pour mieux comprendre autant le contexte socioculturel brésilien que la question homosexuelle dans son ensemble.

Le deuxième chapitre présente notre démarche méthodologique et la situe par rapport à d'autres approches de recherches. Visant à relever, à catégoriser et à classer les unités thématiques minimales du discours de l'homosexualité que le magazine Sui Generis met en évidence, nous verrons dans ce chapitre comment notre procédé méthodologique a aussi rendu possible un approfondissement de la caractérisation de notre objet de recherche en fournissant des renseignements importants sur sa structuration.

Le troisième chapitre présentera la description finale du discours de l'homosexualité au Brésil – selon le magazine Sui Generis – et aussi des réponses à plusieurs de nos questions. Nous y verrons aussi comment le magazine a dû se courber aux caprices du contexte socioculturel brésilien. Les grandes discussions soulevées par le magazine, des tensions et des solutions possibles à ces tensions y sont exposées. C'est à cette étape de notre recherche que nous relevons et analysons certaines des causes possibles qui ont orienté la façon de parler de l'homosexualité dans le magazine.

Enfin, le quatrième et dernier chapitre présente les conclusions et les limites de notre recherche. Celles-ci, au lieu d'empêcher la possibilité de réaliser d'autres recherches, ou au lieu de clore la discussion sur l'homosexualité telle que présentée dans le magazine Sui Generis, vont montrer comment notre recherche ouvre plutôt un grand éventail de discussions de l'homosexualité dans le magazine et, en le dépassant, de l'homosexualité au Brésil.

2. PROBLÉMATIQUE

Dans ce qui suit, nous présentons les lignes générales qui ont orienté le choix de notre objet de recherche : la mise en discours de l'homosexualité au Brésil. Cependant nous montrerons d'abord quelques particularités du contexte socioculturel au sein duquel notre objet de recherche s'inscrit, soit la société brésilienne, afin de mieux comprendre comment notre corpus s'y insère. Ceci parce que l'entendement du contexte socio culturel est très important pour la compréhension des politiques du corps et de la sexualité et, conséquemment, pour comprendre comment dans une société donnée la question homosexuelle se construit. Et aussi parce que ce même contexte socioculturel influence nécessairement la façon de parler d'un sujet donné, en déterminant les limites de ses interdits.

Ensuite nous présenterons les entraves de l'homosexualité au Brésil. Nous introduirons le mouvement homosexuel au Brésil, ses avances et ses reculs; les conceptions d'homosexuel(le) et d'homosexualité, car ces conceptions rendent possible l'existence d'un paradoxe entre pratique discursive et pratique sexuelle. Car, au Brésil, avoir des

relations sexuelles avec une personne de même sexe ne veut pas nécessairement dire que les deux partenaires sont homosexuels.

Enfin, nous présenterons les questions et les concepts de base qui orientent notre recherche, ainsi que les justifications du choix de notre corpus. Celui-ci, comme nous verrons, se concentrera sur un des discours de l'homosexualité au Brésil qui s'est développé à partir de 1995 dans un magazine gai, et qui, à bien des égards, semble remettre en question les valeurs et les concepts brésiliens conventionnels concernant l'homosexualité, masculine notamment.

2.1 – Brésil : colonisation et métissage

Parler du Brésil, en dehors de ses frontières, c'est parfois parler de quelque chose qui paraît bien exotique. Malgré ses dimensions continentales, il y a des étrangers qui ne savent même pas où se situe le Brésil. Parmi ceux/celles qui le savent, plusieurs pensent qu'on y parle l'espagnol et non le portugais. Pour d'autres personnes, le Brésil est un synonyme de bon café et de soccer. Pour tant d'autres encore, c'est Rio de Janeiro le seul point de repère – São Paulo, une des plus grandes villes au monde, n'existe même pas. Il y a encore ceux/celles pour qui le Brésil est synonyme de carnaval, de plages presque vierges, d'une nature exotique et de gens sensuels et lascifs.

En réalité, le Brésil s'étend sur un immense territoire de 8 511 189 kilomètres carrés. Comme plusieurs pays du Nouveau Monde, il a été occupé du littoral vers l'ouest. Contrairement à ce qui s'est passé aux États-Unis, au Canada et dans d'autres pays de l'Amérique Centrale et du Sud, l'occupation du territoire a eu un lien direct avec la sexualité (Parker 1991; Freyre 1992). Citant quelques passages d'une lettre de Pero Vaz de Caminha¹, Parker fait remarquer l'intérêt de ce dernier pour les femmes aborigènes. « There walked among them three or four maidens, young and gracious, with very black, shoulder length hair, and their shameful parts so high, so tight and so free of hair that,

¹ L'écrivain officiel du roi du Portugal, Dom Manuel, pendant la période de la découverte du Brésil.

though we looked at them well, we felt no shame. And one of those maidens was completely dyed, both below and above her waist, and surely was so well made up and so round, and her shameful part (that had no shame) so gracious, that many women from our land, seeing her countenance, will feel shame in not having theirs like hers. » (Caminha 1943, p. 210-211. Cité par Parker 1991, p. 10)

Selon Parker, cet intérêt s'est confirmé pendant toute cette période au cours de laquelle des colonisateurs ont préféré les femmes aborigènes aux femmes portugaises, et ce, pour deux raisons. D'abord l'exotisme de la nature et de l'absence de civilisation dans la nouvelle terre qui éveillaient chez les hommes portugais des sentiments lascifs. Ensuite, en raison du sentiment libertin des femmes aborigènes qui pouvaient vivre leur sexualité sans les contraintes morales des femmes des pays dits civilisés.

Afin d'assurer la production de la canne à sucre qu'ils ont instaurée au Brésil, et qui domine l'économie de la deuxième moitié du XVI^e siècle à la première moitié du XVIII^e siècle, les colonisateurs portugais ont eu recours à la main-d'œuvre en provenance d'Afrique (Azevedo 1996). C'est ainsi que commençait pour le Brésil la période d'esclavage des Noirs. Parker met en évidence le caractère encore plus lascif des femmes africaines, ce qui a sans doute attiré l'attention et le désir sexuel des hommes portugais; ceux-ci ont donc profité des services sexuels des femmes africaines. Comme on le dit au Brésil, dans les deux cas, ce que les hommes portugais cherchaient autant chez les femmes aborigènes que chez les Africaines, c'était la « chaleur » qu'ils ne trouvaient pas chez les femmes portugaises.

Ce que nous voulons mettre en évidence, c'est davantage le processus de métissage – issu des pratiques sexuelles entre les hommes portugais et les femmes aborigènes et africaines – plutôt que le culte de la lascivité, comme le fait Parker (1991) dans son livre. Selon Freyre (1997) le métissage au Brésil est un mélange réussi qui a des aspects positifs, surtout en ce qui concerne la taille arrondie, la fermeté de la chair et le teint. Pourtant cette façon positive de voir le processus de métissage n'a pas toujours été la règle. À la fin du XIX^e siècle il y avait des intellectuels qui étaient contre ce mélange de races

(DaMatta 1997c, p. 38-42), car, selon eux, il affaiblissait la constitution physique et morale du peuple brésilien en formation. En fait, nous pouvons dire que leur logique n'est pas seulement le résultat de leurs préjugés, car, à cause de la syphilis dont étaient atteints beaucoup de brésiliens et qui faisait des ravages dans certaines couches de la population, les nouveaux/nouvelles Brésilien(ne)s étaient des gens maladifs (Parker 1991, p. 23-24).

2.2 – L'aspect relationnel de la société brésilienne

En dépit des prévisions pessimistes des intellectuels du XIX^e siècle – le peuple brésilien, résultant du mélange de races, disparaîtrait en moins de deux cents ans (DaMatta 1997c, p. 39) –, le peuple et la culture brésiliens actuels sont issus de ce processus de métissage. Selon DaMatta (1997a, 1997b, 1997c) cela rend le processus de construction de l'identité culturelle une affaire fort compliquée. Pourquoi ? D'abord, parce que, à cause de ce processus de mélange de races, l'identité du peuple brésilien n'est pas restée enfermée dans la culture portugaise dominante; on dit, même actuellement, qu'elle n'est pas encore achevée et qu'elle est en constante transformation, comme nous le verrons plus loin. Ensuite, parce que, au lieu d'exclure les éléments étrangers à ladite culture brésilienne, le Brésilien a davantage tendance à « s'approprier » ce qui chez l'autre est différent, à le transformer, à l'adapter à la réalité socioculturelle brésilienne, en rendant floues les limites entre la culture brésilienne et la culture étrangère. En lignes générales, nous pouvons dire qu'au Brésil, dès le début de sa colonisation jusqu'à nos jours, la xénophilie est devenue une valeur culturelle.

La production littéraire brésilienne nous donne plusieurs exemples de comment l'élément étranger a été intégré à la société et à la culture brésilienne en formation. Parmi les nombreux mouvements littéraires qui ont pris place au Brésil, celui qui illustre le mieux la présence de la xénophilie dans la culture brésilienne est le mouvement Moderniste. Ce sont des intellectuel(le)s qui ont lancé les bases de ce mouvement littéraire strictement brésilien. Le Modernisme brésilien a officiellement commencé au Brésil en février 1922, avec la Semaine d'Art Moderne, réalisée à São Paulo. Ce mouvement se présentait comme une expérience de langage et de critique des anciennes générations littéraires

(Bosi 1989, p. 375), ce qui veut dire que tous les dogmes littéraires et artistiques en général ont été remis en question et parfois abandonnés : l'artiste peut jouer avec le langage artistique comme il le veut et il peut aussi donner libre cours à son imagination.

Le Modernisme brésilien marque ainsi une coupure avec la tradition artistique et littéraire brésilienne. Il se veut encore un mouvement nationaliste qui va représenter, voire dénoncer la réalité brésilienne à travers les nombreux domaines de l'art. Pourtant – et ainsi nous pourrions voir pourquoi le Modernisme est un exemple parfait de la xénophilie dont nous parlons – pour montrer cette réalité, le mouvement Moderniste est allé chercher ses influences en Europe, plus exactement en Italie, et il se montrait ouvert à toutes les influences étrangères. Plusieurs revues dites modernistes ont été publiées pendant les années vingt et trente; parmi elles, nous citons la *Revista de Antropofagia* – Revue d'Anthropophagie – car elle propose une mise en évidence des couleurs locales, par une « anthropophagie culturelle », remarquable dès son premier manifeste :

Seulement l'anthropophagie nous unit. Socialement. Économiquement. Philosophiquement. Elle est la seule loi dans le monde entier. Elle est l'expression masquée de tous les individualismes, de tous les collectivismes. De toutes les religions. De tous les traités de paix. Tupy² or not tupy, that is the question. (Andrade, Oswald de. In: Nicola, José de 1988. Trad. libre)

Selon le *Manifesto Antropófago*, cette « anthropophagie culturelle » peut être comprise comme l'appropriation des valeurs, des qualités, de l'histoire, etc. de la culture étrangère, et comme leur adaptation au contexte brésilien. Comme nous pouvons le remarquer ci-dessus, l'allusion à la phrase célèbre de Shakespeare – *to be or not to be, that is the question* – transformée en « Tupy or not tupy », est le produit final de ce processus d'appropriation « anthropophage ».

Ainsi, cette capacité d'appropriation de l'élément étranger et la capacité de le mélanger avec des éléments locaux sont la base de la culture brésilienne. Et ceci étant, on ne peut pas parler d'une identité brésilienne figée, statique, prête, imposée par le colonisateur;

² Tupi (avec un *i*) est un peuple indigène qui habitait le Nord et le Centre-Ouest du Brésil (Dicionário Aurélio 1988, p. 654. Trad. libre)

mais d'une identité en transformation ou en construction, qui mêle, dans son origine, trois cultures de base – l'aborigène, la portugaise et l'africaine (DaMatta 1997c, p. 47) – et qui continue encore à absorber d'autres cultures. Vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, d'autres ethnies ont immigré au Brésil : des Italiens, des Allemands, des Asiatiques, parmi d'autres (Azevedo 1996, p. 76-77). Toutes ces cultures ont contribué à différents degrés à l'enrichissement de la culture brésilienne. Ces immigrants se sont logés un peu partout au Brésil, mais se sont concentrés surtout dans les régions Sud-Est et Sud du pays.

Ainsi, pour mieux comprendre la société brésilienne, il faut donc essayer de la voir en tant que pays de contrastes, où les similitudes n'écartent pas la différence, et où l'inclusion – « anthropophage » – prédomine sur l'exclusion, et qui valorise la relation entre les éléments, relation qui devient à la limite plus importante que les éléments eux-mêmes :

Au Brésil, ce qui est plus important que les éléments en position, c'est leur connexion, leur relation, les liens qui rassemblent les éléments eux-mêmes. [...] Le secret d'une interprétation correcte du Brésil gît dans la possibilité d'étudier ce qui est « entre » les choses. Ce serait à partir des connexions et des conjonctions qu'on pourrait mieux voir les oppositions, sans les défaire, les simplifier ou tout simplement les rendre irréductibles. [...] Le style brésilien se définit à partir d'un « & », un lien qui permet de baptiser deux entités et qui, en même temps, invente son propre espace. (DaMatta 1997a, p. 25. Trad. libre)

Le Brésil constitue donc ce que DaMatta (1997b) appelle une *société relationnelle*, car s'y trouvent valorisées la relation et la connexion entre éléments, malgré leurs contradictions et paradoxes. Cet aspect de la société brésilienne rend possible aussi l'existence de frontières floues entre des éléments, où on peut ne pas parler seulement en termes de ceci ou de cela, mais aussi en termes de ceci ET de cela, ou à la limite, ni de ceci ni de cela. Si « the notion of identity simultaneously establishes two possible relations of comparison between persons or things: similarity, on the one hand, and difference, on the other » (Jenkins 1996, p. 3-4), au Brésil cette exclusion ne s'observe pas de façon très claire. Au contraire, entre être ceci **OU** cela, le/la Brésilien(ne) préfère davantage être ceci **ET** cela:

[Au Brésil], en général, tous/toutes jouent avec toutes leurs identités, c'est-à-dire avec tous les axes possibles de classification, car ceux/celles qui ont plus d'identités et d'axes de classification pour s'en servir sont sûrement plus « riches » et ont « plus de prestige », ce qui les rend plus difficiles à classer. [.] Personne ne s'enferme dans une seule dimension de classification. (DaMatta 1997b p. 195. Trad. libre)

Nous croyons que ce « jeu » avec les identités et ce trait relationnel de la société brésilienne dont parle DaMatta influencent les pratiques sexuelles et homosexuelles au Brésil. D'un côté, le « jeu » avec les identités rend plus facile la pratique sexuelle entre personnes de même sexe, car on peut faire valider plusieurs identités et non seulement celle d'hétérosexuel(le) ou d'homosexuel(le), en fait, on peut être ce qu'on veut selon les nécessités ou le besoin. De l'autre côté, l'aspect relationnel de la société brésilienne rend plus difficile la sortie du placard à plusieurs homosexuel(le)s qui ne veulent pas mettre en danger leurs liens familiaux ou d'amitiés.

Au Brésil, pendant le carnaval, l'aspect relationnel est mis de côté, ainsi que les codes moraux; et le/la Brésilien(ne) joue au maximum avec ses identités. Selon DaMatta, le carnaval brésilien est une période d'inversion – morale et des valeurs –, de liberté (et pourquoi ne pas dire libertinage) et d'excès. On peut tout faire parce que dans la foule on peut être tout le monde et personne. Dans ce climat de libération, on change le jour pour la nuit ou on passe à travers les deux, car la fête ne commence que quand on y arrive et ne finit que quand on la quitte; il n'y a pas de différences là-dedans, soient sociales, politiques, de couleur, voire d'orientation sexuelle; on est unis dans le même but : s'amuser jusqu'à l'épuisement et abuser des plaisirs charnels, car le carnaval ne dure que quatre jours!!! Cette libération prend le caractère d'une *inversion* et elle

crée les conditions nécessaires qui rendent possible la commutation entre des éléments situés en positions discontinues. [.] L'élément médiateur entre eux n'est pas seulement le pouvoir et la richesse, mais la chanson, la danse, les déguisements et la gaieté. (DaMatta 1997b, p. 81)

Le carnaval change profondément le scénario social brésilien et aussi les pratiques sexuelles pendant cette période. Il ne rend pas seulement possible à un homme hétérosexuel, par exemple, de se déguiser en femme et d'agir de façon très affectée, sans

mettre en doute sa masculinité. Il donne aussi la possibilité à un homme hétérosexuel d'avoir des relations sexuelles avec d'autres personnes de son sexe, en jouant tous les rôles sexuels sans remettre en question sa sexualité car, après la fin de la fête, toutes les choses reprennent leur place comme si rien ne s'était passé. Selon DaMatta (1997b) cette inversion vécue pendant le carnaval touche aussi des groupes minoritaires, tels que les homosexuels et les femmes : ceux-ci peuvent être mis en évidence, pendant cette période, sans menacer la supériorité machiste de l'homme brésilien. Pendant quatre jours de l'année, l'homosexuel(le) peut vivre ouvertement son orientation sexuelle et se montrer à une société qui majoritairement critique et condamne l'homosexuel et l'homosexualité.

Pourtant, il ne faut pas croire que cette permissivité et ces contacts entre personnes de même sexe n'ont lieu que pendant ces quatre jours. « *O jeitinho brasileiro*³ » (la débrouillardise brésilienne) a trouvé une façon de contourner cette situation et quand le carnaval finit, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'on a fait « ceci » ou « cela » par *sacanagem*. Ce mot, sans équivalent en français, est expliqué par Parker 1991, de la façon suivante :

It was used, most commonly, with reference to pederasty or homosexuality, and a person described as sacana was marked with the stigma of sexual deviance. And while this meaning has become considerably less current, especially in more modern, urban settings, sacanagem, along with the verb, sacanear, is still widely used throughout Brazil to refer to "trickery" or "injustice" much as we, in English, might refer to haven been "screwed over" or "fucked over" by someone or something. [..] Nowhere is the ambiguity of sacanagem more evident than in contemporary usage as a general term referring to a whole range of things sexual. [..] Ultimately, then, this concept of sacanagem links notions of aggression and hostility, play and amusement, sexual excitement and erotic practice in a single symbolic complex. [..] It is in the sense of "doing everything" that would normally be prohibited that this transgression is most clearly manifest. In thinking about things sexual, it is the idea of doing everything that seems to lie at the heart of what a good many Brazilians would define as boa, "good", sacanagem. (Parker 1991, p. 102-103)

Parker illustre très bien les principales dimensions du mot *sacanagem* : injustice, tricherie, déviation de caractère, agression, plaisanteries, hostilité et pratiques érotiques et

³ C'est un lieu commun de dire que le Brésil est le pays de la débrouillardise et que tous les problèmes peuvent être résolus avec un peu de bonne volonté et la connaissance d'une personne influente politiquement.

sexuelles. Voilà bien des sens pour un seul mot! Pourtant, c'est au moyen de ce mot que certaines pratiques sont justifiées, surtout s'il s'agit de pratiques sexuelles. La bonne *sacanagem* (mot féminin en portugais), comme Parker l'a remarqué, a assez souvent ce sens sexuel et quand on y fait allusion, c'est pour mettre l'accent sur le caractère de grand plaisir ressenti pendant la relation sexuelle. *Sacana* peut fonctionner autant comme adjectif : *ele(a) é um sacana* (il/elle est un(e) *sacana*); ou comme un nom : *o/a sacana fez isto ou aquilo* (le/la *sacana* a fait ceci ou cela). Dans ces cas-ci, les sens présentés par Parker sont les mêmes, *sacana* peut indiquer un pervers comme un « tombeur », voire un(e) « baiseur/baiseuse », dans le sens sexuel, et comporte toujours une connotation positive, car le/la *sacana* peut tout faire au lit pour jouir d'un grand plaisir.

Nous ne voulons pourtant pas faire ici l'apologie de la *sacanagem*, notre but est de montrer qu'au même titre que le processus de construction de l'identité nationale, le caractère relationnel de la société brésilienne et le carnaval rendent possible l'existence d'un flou qui permet la pratique de certains interdits, parmi lesquels l'homosexualité.

2.3 – L'homosexualité au Brésil

Plusieurs aspects de la culture brésilienne rendent l'homosexualité un sujet de discussion polémique et excitant. Car, s'il y a toute une aura d'interdiction, de transgression, de péché, voire d'abjection qui hante l'homosexualité, la valorisation du corps et de la sensualité sont des valeurs que la culture brésilienne met en évidence, de même que les pratiques sexuelles (Parker 1991).

Ceci étant, les pratiques homosexuelles sont beaucoup plus répandues qu'on peut croire :

Quand nous demandons l'opinion des homosexuels brésiliens sur la fameuse Échelle de Kinsey, qui établit la prédominance de l'homo-érotisme exclusif chez 70 % des hommes, nos informateurs évaluent que par expérience personnelle, au Brésil, il serait correct d'augmenter le nombre d'hommes qui appartiennent à cette orientation sexuelle à 20 %. (Cerqueira & Mott 1997, p. 2)⁴

⁴ L'étude en question ne présente pas de chiffres sur la quantité de lesbiennes au Brésil.

Nous supposons donc que le pourcentage de pratiquants de l'homo-érotisme est assez élevé, malgré les critiques et la persécution réservée à l'homosexualité et à l'homosexuel(le). Pourtant, on dépasse cette question par le silence. Car, en général, on ne parle pas des pratiques homo-érotiques – sauf comme façon de ratifier le statut de macho qui a pénétré un autre supposé macho – et maintes fois, pour mieux cacher l'homosexualité, les homosexuel(le)s renforcent ces discours de reproche et de mépris de l'homosexualité. Il y a aussi la question des rôles sexuels – nous le verrons plus loin – qui, au Brésil, va déterminer qui est ou n'est pas considéré comme homosexuel. De cette façon, les discours de l'homosexualité poussent la majorité des homosexuels au Brésil à vivre leur orientation sexuelle en cachette. D'après, Cerqueira & Mott (1997, p. 2) à peu près 90 % des homosexuel(le)s brésilien(ne)s vivent encore dans le placard.

Parmi les raisons qui pousseraient les homosexuel(le)s brésilien(ne)s à cacher leur orientation sexuelle, nous ne mentionnons que celles que les analystes considèrent essentielles (Cerqueira & Mott 1997; Fry & MacRae 1991; Oliveira 1994; Trevisan 1998; Parker 1991). La principale cause serait d'ordre moral, et elle serait influencée par les religions judéo-chrétiennes – particulièrement le catholicisme, qui est la religion la plus répandue – qui prédominent au Brésil. Il faut dire qu'il y a au Brésil des religions moins répandues qui acceptent et valorisent même la figure et la présence de l'homosexuel(le) dans leurs cultes. Les principales sont le spiritisme, le candomblé et l'*umbarida* (un mélange de spiritisme et de candomblé). Des trois, nous pensons que le candomblé est la religion la plus pratiquée par les homosexuel(le)s car, en son sein, l'homosexuel(le) peut non seulement vivre ouvertement son orientation sexuelle, mais il peut prendre une part active dans un *terreiro*⁵ de candomblé, voire même atteindre le sommet de cette hiérarchie.

L'ambiance dans un *terreiro* ressemble au foyer familial qui a été perdu par l'homosexuel(le) – lorsque ses parents ont découvert son orientation sexuelle – et le remplace parfois. Le/la responsable du *terreiro*, appelé(e) père ou mère de saint, joue

⁵ *Terreiro* est l'espace physique où se pratiquent les séances de candomblé.

parfois le rôle des parents de l'initié(e); ces initié(e)s sont appelé(e)s fils et filles de saint. Le père ou la mère de saint conseille toutes les personnes qui fréquentent le *terreiro*. Si par hasard quelqu'un a un problème dans le *terreiro*, tous les membres se réunissent pour aider cette personne-là, comme dans une grande famille. Même les petits problèmes domestiques y sont considérés, et le père ou la mère de saint doit les régler. Lors de nos incursions dans des *terreiros*, nous avons pu constater la grande quantité d'homosexuels qui participent aux cultes du candomblé et qui y vivent ouvertement leur orientation sexuelle. Même les gais les plus affectés sont respectés par les hétérosexuel(le)s qui fréquentent aussi les séances, et on a vraiment l'impression d'appartenir à une grande famille où tous et toutes sont accepté(e)s.

Deux raisons d'ordre culturel pousseraient les homosexuel(le)s à rester dans le placard : le machisme et le stigmate du passif sexuel. Le premier est une conséquence de l'héritage patriarcal et phallogénique de la culture brésilienne, qui met en évidence la figure du mâle dominateur, chef de famille, reproducteur, père. Ainsi, dès sa naissance, l'enfant mâle est élevé pour se conformer au stéréotype de macho, car son genre a été déterminé par son sexe biologique. Autrement dit, être homme au Brésil équivaut à être le père, le dominateur, l'actif, le pénétrant. À l'inverse, être femme équivaut à être la mère, la dominée, la passive, la pénétrée (Parker 1991, p. 43). Cette dichotomie détermine les rôles sexuels, le pénétrant jouant toujours le rôle de l'homme et la personne pénétrée celui de la femme. Cela signifie que,

dans ce schéma, les relations sexuelles attendues sont toutes « hétérosexuelles » en terme de rôles sexuels. Les personnes socialement « féminines » ont des relations avec les personnes socialement « masculines ». (Fry & MacRae 1991, p. 45. Trad. libre)

Par conséquent, dans les relations sexuelles entre personnes de même sexe, seulement le pénétré sera étiqueté en tant qu'homosexuel. Et dans un schéma où l'homme – le pénétrant – est vu comme étant le dominant, et la femme – la pénétrée – est vue comme la dominée, l'homosexuel occupe une place assez inopportune. Il est une chose à part, un être ambigu par la nature de son désir et par le rôle qu'il joue dans une relation sexuelle.

Méprisé par la société – voire par d'autres homosexuel(le)s – à cause de la perte de son statut d'homme (Parker 1991), l'homosexuel brésilien s'est habitué à vivre sa sexualité en silence et en cachette, les seuls à vivre ouvertement leur orientation étant les homosexuels qui ont des allures trop féminines, et qui renforcent le stéréotype du gai efféminé. Si nous n'incluons pas les lesbiennes dans ces deux aspects, c'est parce que leur présence est moins remarquée que celle des homosexuels. Autrement dit, c'est plus facile d'identifier dans la foule un homosexuel qu'une homosexuelle, sûrement parce que les codes de comportement et de vêtement sont plus rigides envers l'homme qu'envers la femme. Ce qui veut dire qu'une femme peut, par exemple, porter des vêtements masculins ou être plus affectueuse avec d'autres femmes, ce qui rend flou les indices de l'homosexualité féminine.

Une autre raison très forte pour pousser l'homosexuel(le) à rester dans le placard est d'ordre économique. Au Brésil, le taux de chômage est très élevé et le salaire minimum est très bas (aujourd'hui il équivaut à peu près à soixante-cinq dollars américains par mois). Ces deux facteurs vont conséquemment retarder la sortie du jeune du foyer familial et prolonger sa dépendance économique par rapport à ses parents. La situation du jeune gai et de la jeune lesbienne devient donc très délicate, car avouer son homosexualité peut parfois signifier une coupure avec les parents, voire avec toute la famille. De plus, les liens familiaux dans la société brésilienne jouent un rôle très important. On a tendance à valoriser ces liens, et si par hasard l'homosexuel(le) doit vraiment couper les liens avec sa famille, ça ne signifie pas seulement la perte d'une source de revenu, mais aussi la perte de tout un réseau affectif-moral-identitaire.

Ceci étant, nous pouvons dire que la question homosexuelle au Brésil est très complexe et que malgré le carnaval et la *sacanagem*, le mépris envers l'homosexualité – et le passif sexuel en particulier – peut se traduire par des actes de violence morale et physique. Rester dans le placard devient donc une façon pour l'homosexuel(le) de se protéger des situations désagréables. Effacer ou dissimuler tous les traits d'une possible homosexualité, quand cela se peut, se soumettre aux caprices du milieu social au détriment de l'épanouissement personnel, se dérober aux manifestations et aux attaques

homophobes, parfois aux actes d'homophobie, voilà quelques attitudes qui rendent les homosexuel(le)s complices de l'*institution of the closet* (Signorile 1993, p. xvi).

2.4 – La mise en discours de l'homosexualité au Brésil : questions de recherche

L'homosexualité est encore un motif de dégoût et de honte pour maint(e)s homosexuel(le)s et pour leur famille. Pour plusieurs homosexuel(le)s et hétérosexuel(le)s, l'homosexualité est ou un caractère inné, ou une maladie, ou une déviation de caractère, ou un péché abominable. De plus, au Brésil, l'homosexualité est aussi un sujet que l'on est porté à taire ou à critiquer sévèrement. Un phénomène que les hétérosexuel(le)s ont la propension à étouffer. Maint(e)s homosexuel(le)s, à leur tour, préfèrent rester dans leur placard et faire semblant, quand on parle d'homosexualité, que ce sujet ne leur appartient pas. Comment la mise en discours de ce sujet se présenterait-elle dans un contexte si défavorable? Comment pourrait-il donc se développer une mise en discours de l'homosexualité qui encourage les homosexuel(le)s à s'accepter et à quitter le placard dans un pays comme le Brésil? Cependant, avant de répondre à ces questions, il faudra comprendre d'abord ce que nous appelons « discours » et « mise en discours » dans notre recherche.

2.4.1 – La mise en discours de l'homosexualité

À cause de son large usage, la définition du concept de discours devient parfois imprécise et peut s'appliquer comme synonyme de texte (Blass 1990), voire de langage (Blass 1990; Britto 1988; Dubois et al 1993). Cela veut dire que « discours » peut autant avoir une connotation générale que spécifique. Ceci dit, l'utilisation du concept de discours en tant que langage dépasserait les caractéristiques de notre objet de recherche. Si, par exemple, nous concevions « discours » en tant que

lieu d'existence de la langue, non seulement en tant qu'élément aléatoire où la forme régulière et organisée de la langue se manifeste, mais aussi comme le lieu où les formes et les signifiés se constituent (Britto 1990, p. 15. Trad libre),

notre concept de discours prendrait une ampleur qu'elle n'a pas vraiment. Car nous ne travaillerons pas avec toutes les manifestations de la langue, ni avec tous les langages, mais avec un langage et une langue plus spécifiques. Ceci étant, notre conception de discours – à cause des caractéristiques matérielles de notre objet de recherche – s'approche davantage du concept de texte, tel que conçu par Blass (1990):

I intend to use 'discourse' as a general term to refer to all acts of verbal communication, and to reserve the term 'text' for the 'explicit', or 'recorded part' of discourse. Thus text is a purely linguistic, formal object, whereas discourse has both linguistic and non-linguistic properties. (Blass 1990, p. 10)

Ceci étant, notre objet de recherche est une partie « enregistrée » d'un discours dont le magazine *Sui Generis* est le support physique. Il ne se limite pourtant pas à ce support physique et à sa structure, mais aussi à ses énoncés, compris ici en tant que « succession close de mots d'une langue composée par un ou plusieurs individus » (Dubois et alli, 1993, p. 219) et ses illustrations. De plus, il comprend des enjeux négociables entre un discours traditionnel et un nouveau discours de l'homosexualité au Brésil. Ainsi, le concept de discours appliqué à notre objet de recherche devient plus adéquat que celui de texte présenté par Blass, car malgré l'attention que sera donnée aux illustrations présentes dans le magazine *Sui Generis*, l'énoncé sera considéré en tant qu'unité minimale de notre analyse. Pourtant cet énoncé ne sera jamais considéré isolément des formations idéologiques que la contexte socioculturel impose (Dubois et al 1993).

À son tour, la mise en discours, dans notre recherche, sera conçue en tant que façon par laquelle les nombreuses pratiques discursives de l'homosexualité se structurent, se construisent et se présentent dans le magazine *Sui Generis* pour former ce que nous appelons un nouveau discours de l'homosexualité au Brésil. Ceci veut donc dire que ces pratiques discursives sont formées et articulées selon les mêmes règles qui régissent un discours donné. Foucault 1969 les appelle « règles de formation », car elles « sont des conditions d'existence (mais aussi de coexistence, de maintien, de modification et de

disparition) dans une répartition discursive donnée» (Foucault 1969, p. 53). L'identification des conditions d'une formation discursive se fait ainsi nécessaire pour une meilleure compréhension et une meilleure analyse de notre objet de recherche.

2.4.2 – Culture et identité

Même dans les pays où les droits des homosexuel(le)s sont reconnus, on exige encore des changements sociaux, soit en essayant de faire reconnaître d'autres lois qui pourront rendre meilleure l'existence de l'homosexuel(le), soit en se faisant accepter dans la société. Car le système légal n'est qu'une façon de sanctionner les principes moraux d'un système socioculturel qu'on veut faire valider au moyen de la loi. Parfois des lois sont élaborées pour contrôler, voire changer certaines valeurs socioculturelles considérées comme inappropriées. Cependant, l'existence de ces lois n'assure pas la disparition immédiate des valeurs qui des fois sont ancrées dans une société. Ainsi, l'existence de lois antiracistes peut essayer de contrôler et de punir les manifestations de racisme, pourtant ça ne veut pas dire que le racisme disparaîtra avec elles. Ceci parce que le changement des valeurs d'une société qui a des pratiques racistes prend du temps. Ainsi, l'existence de lois contre les pratiques homophobes n'efface pas le passé homophobe qui caractérise les cultures judéo-chrétiennes (Trevisan 1998; Spencer 1996). Cependant, nous croyons que l'existence de lois contre l'homophobie se font toujours nécessaires, car elles peuvent déclencher des changements sociaux à long terme.

D'après ce que nous avons pu constater, avec ou sans lois contre l'homophobie, seulement la plus grande visibilité et la mobilisation des homosexuel(le)s peuvent-elles être efficaces dans le processus de changement de la société (Greenberg 1988; Isay 1998; Rotello 1998; Signorile 1993; Spencer 1996; Sullinvan 1996; Trevisan 1998). Un bon exemple pour illustrer ce dont nous parlons est la révolte de Stonewall qui a eu lieu à New York, en juin 1969, quand un groupe d'homosexuel(le)s a réagi contre l'intervention de la police dans le bar Stonewall Inn. Selon Rotello 1998, cette émeute marque un

moment très important pour la communauté homosexuelle – aux États-Unis et ailleurs – après la deuxième Guerre Mondiale. Selon cet auteur, après les émeutes,

est apparue une société gaie très différente, basées sur un passé caché et secret. Au noyau psychique de ce nouveau monde, il y avait l'idée très audacieuse « c'est bon d'être gai » et la nécessité – encore plus audacieuse – pour les homosexuel(le)s « d'avouer leur homosexualité » (Rotello 1998, p. 74. Trad libre)

Ceci dit, nous pouvons donc voir le mouvement au Stonewall Inn comme un grand *coming out* des homosexuel(le)s nord-américains qui depuis n'a fait que se renforcer et s'organiser (Rotello 1998). Les conséquences de cette mobilisation ont pu être ressenties loin autant dans le temps que dans l'espace. C'est ainsi que, presque dix ans plus tard, au Brésil, un groupe d'artistes et d'intellectuels homosexuels ont fondé un journal gai appelé *O Lampião da Esquina*. Il s'agissait d'un journal mensuel où « on présentait de façon systématique, positive et non péjorative, la question homosexuelle dans ses aspects politiques, existentiels et culturels » (Fry & MacRae 1991).

Ainsi, pendant les années soixante-dix, on commence à réévaluer aux États-Unis et ailleurs les concepts de culture et d'identité homosexuelles. Étant donné les nombreuses conceptions et définitions de culture, nous croyons qu'il faudra préciser ce que nous considérons comme étant le concept de culture. Dans notre recherche, culture sera conçue « as that which aggregates people and processes, rather than integrates them » (Cohen s/d). Ceci étant, la culture devient « the outcome and product of interaction; or, to put it another way, to see people as active in the creation of culture, rather than passive in receiving it ». (Cohen s/d).

La culture homosexuelle sera donc conçue en tant qu'élément et produit des interactions entre individus homosexuels et non homosexuels, ainsi que toutes les valeurs et symboles construits, élaborés pour les représenter. Ceci veut dire que nous construisons la culture au fur et à mesure que nous sommes aussi influencés par elle. Ceci parce que, encore selon Cohen (s/d), la culture « is the means by which we make meaning, and with which we make the world meaningful to ourselves, and ourselves meaningful to the world » (Cohen s/d).

À son tour, notre concept d'identité devient en réalité un déploiement de notre concept de culture, car il est aussi conçu en tant que produit des interactions entre sociétés ou entre individus. Dans le premier cas, nous parlerons d'*identité sociale*; dans le deuxième, nous parlerons d'*identité individuelle* Jenkins 1996. Le concept d'identité sociale, telle que présentée par Jenkins 1996, s'approche beaucoup du concept de culture telle que définie par Cohen s/d. L'identité sociale joue ainsi avec tout ce qui est significatif pour un groupe social donné; elle est aussi un produit des interactions entre des groupes d'individus telles que la culture. À cause des convergences entre ces deux concepts, nous les utiliserons comme étant synonymes. Afin d'éviter la redondance de concept et à cause de leurs similitudes, nous appellerons aussi culture ce que Jenkins 1996 appelle *identité sociale*.

Cependant, nous garderons dans notre recherche le concept d'identité individuelle, car elle est plus spécifique, elle dépasse l'idée de groupe et touche l'individu qui appartient à ce groupe. L'identité individuelle se construit à partir des interactions et des négociations entre un individu et d'autres individus, autrement dit, entre le « moi » et « l'autre ». Et dans ce processus de confrontation il s'établit « two possible relations of comparison between persons or things: similarity, on the one hand, and difference, on the other. » (Jenkins 1996, p. 4). Ça veut dire que l'individu construit son identité à partir d'un éventail de repères possibles que sa culture lui offre. Le choix et l'utilisation de ces repères devront donc être négociés entre l'individu et son groupe social, ceci parce que « identity must also be validated (or not) by those with whom we have dealings » (Jenkins 1996 p. 21).

La construction de l'identité déclenche un processus nommé *internal-external dialectic of identification* (Jenkins 1996, p. 20). Cela veut dire qu'au fur et à mesure que l'individu s'identifie à un certain repère culturel, il passe à identifier d'autres individus qui se sont identifiés à ce même repère et à être identifié par ceux qui connaissent la valeur significative de ce repère. Ce processus va aussi déterminer comment l'individu se définit lui-même – *self-definition* – et comment l'individu sera défini par d'autres individus. « L'autodéfinition » est ainsi un processus interne car il naît chez l'individu, il se projette

sur les repères culturels, et revient à l'individu; à la fin de ce processus, l'individu saisit son repère, il est son repère : « Je suis ça ». À son tour, la définition par les autres est un processus externe, car l'individu sera « nommé » par ses pairs. Dans le premier cas, on parle de *group identification*, dans le deuxième, on parle de *social categorisation* (Jenkins 1996 p. 23).

L'identité homosexuelle se construit aussi à partir de la similitude et de la différence, et de la confrontation entre l'individu et sa collectivité. Comme nous avons vu, l'homosexualité au Brésil est source de honte et de mépris. L'identité homosexuelle devient davantage une identité et une identification à être refusées plutôt qu'à être acceptées par l'homosexuel(le) brésilien(ne). En général, les pratiquants de l'homosexualité au Brésil refusent de se définir en tant qu'homosexuel(le)s; à la limite ils peuvent accepter l'étiquette de bisexuel (Oliveira 1994). Même l'homosexuel efféminé refuse l'identité homosexuelle et préfère se présenter en tant que femme (*mulher* en portugais), d'après ce que nous avons constaté en tant que brésilien. Malheureusement, nous ne pouvons rien dire des lesbiennes au Brésil, car nous n'avons pas assez de contacts avec elles dans ce pays, et de plus la documentation sur ce sujet est insuffisante.

Nous nous doutons que la question de l'identité homosexuelle brésilienne est davantage définie en termes de *social categorisation* que de *group identification* (Jenkins 1996, p. 23). Ainsi, nous pouvons dire qu'au Brésil il y a les personnes qui ont en commun tant le désir que la pratique homo-érotique – et qui en général n'acceptent pas leur identité homosexuelle; et le contexte socioculturel brésilien qui identifie et « catégorise » quelques-unes parmi elles comme étant homosexuel(le)s. Ce procédé rend la catégorisation beaucoup plus proche de l'attribution de l'étiquette (*labels*, selon Jenkins), car ce qu'on nomme ce n'est pas un membre d'un groupe d'homosexuels, mais on nomme certains comportements et aptitudes vus comme étant homosexuels. Ce ci parce qu'en certaines situations « the labeling perspective is typically concerned with deviance and social control » (Jenkins 1996, p. 23). Autrement dit, les étiquettes gay (et plus exactement ses variations péjoratives : *viado*, *boiola*, *baitola*, parmi d'autres) et lesbienne (et les péjoratifs *sapatão*, *sapatona*, parmi d'autres) nomment au Brésil non seulement

l'individu qui appartient à un certain groupe, mais aussi celui/celle qui présente un certain type de comportement que l'on veut réprimer.

2.4.3 – Les publications homosexuelles au Brésil

Comment donc effectuer des transformations dans un contexte socioculturel qui présente une telle structure? Nous croyons que les publications homosexuelles jouent un rôle important dans ce processus de changements sociaux, car elles peuvent mettre en évidence et en discussion les valeurs et les symboles d'une culture homosexuelle dans une période donnée; et elles peuvent aussi aider dans le processus de construction d'une identité homosexuelle. Au cours de la publication du journal *O Lampião*, nous pouvons, par exemple, reconstruire les conquêtes et les échecs du mouvement homosexuel brésilien de 1978 à 1981, période connue dans l'histoire brésilienne comme une d'ouverture politique⁶.

Le journal *O Lampião* n'a pas été la première publication dédiée aux homosexuel(le)s brésilien(ne)s. Selon MacRae 1990, à la fin des années 60 et au début des années 70, il y avait au Brésil 27 publications gaies. Ces publications étaient des publications locales pour la plupart; il s'agissait de copies reproduites au stencil ou photocopiées. L'importance du journal *O Lampião* demeure dans le soin de la publication, qui va du contenu de la publication à la qualité de l'impression. La distribution était aussi un point clé du journal, car il atteignait un public plus large que les autres périodiques gaies existants qui visaient plutôt le public local (MacRae 1990). De plus, le journal *O Lampião* défendait les mêmes principes du mouvement homosexuel nord-américain : « c'est bon d'être gai », la visibilité et la fierté homosexuelle. Pendant son existence, le journal a essayé aussi d'établir des liens avec d'autres minorités telles que les lesbiennes, les féministes, le mouvement des noirs brésiliens et les écologistes (MacRae 1990; Fry & MacRae 1991).

⁶ Le Brésil a vécu une période de dictature militaire de 1964 à 1985.

L'année 1978 marque aussi l'apparition des premiers groupes organisés d'homosexuels. MacRae (1990) date les premières tentatives de 1976 et 1977 où, selon l'auteur, on aurait fait des tentatives de convocations d'un congrès pour les homosexuel(le)s à Rio de Janeiro (MacRae 1990, p. 96). Encore selon l'auteur, le premier groupe homosexuel, et le plus important, a été le groupe *Somos* qui est apparu après l'arrivée du journal *O Lampião*. Le groupe *Somos* comptait sur la participation de quelques intellectuels et artistes du journal et il a été l'origine d'autres groupes homosexuels avant sa disparition dans les années quatre-vingt. MacRae 1990 relève comme causes principales de la fin du groupe le grand nombre de participants, la subdivision du groupe en d'autres groupes (les lesbiennes ont quitté le groupe pour fonder un groupe à part; les noirs homosexuels ont fondé aussi leur groupe, par exemple), des conflits idéologiques, parmi d'autres.

La fermeture du journal *O Lampião* et la désarticulation du groupe *Somos* se sont produites au moment où un autre événement était en train de venir changer le comportement de la communauté homosexuelle, d'abord aux États-Unis et ensuite partout dans le monde : le Sida. Par rapport au mouvement homosexuel nord-américain, le mouvement homosexuel brésilien a souffert un grand recul qui a découragé toutes les discussions sur la visibilité et l'acceptation sociale de l'homosexuel(le). Aux États-Unis, il y a eu, après la panique initiale – fermeture de saunas et de maisons de rendez-vous, chasse aux endroits de drague parmi d'autres actions –, une prise de décision de la communauté homosexuelle pour conscientiser autant les homosexuel(le)s que les hétérosexuel(le)s des dangers du SIDA. Il y a eu aussi toute une mobilisation envers la création de politiques qui favorisaient le soin des personnes atteintes du SIDA et le développement de recherches sur le VIH/SIDA (Rotello 1998; Spencer 1996; Signorile 1993). Au Brésil, plusieurs groupes homosexuels sont disparus au début des années quatre-vingt. Vers la fin des années quatre-vingt, les ONGs (Organisations non-gouvernementales) commencent à voir le jour et à travailler auprès des groupes gais. Selon Terto Jr. (1996⁷), la plus importante cause du recul du mouvement homosexuel brésilien a été l'absence d'une communauté gaie aussi visible et organisée qu'aux États-Unis. *Grosso modo*, nous pouvons dire que le SIDA a augmenté la visibilité de

⁷ In : Parker & Barbosa 1996

l'homosexualité, cependant, pendant qu'aux États-Unis les homosexuel(le)s en ont profité pour quitter le placard et montrer leur visage, au Brésil les homosexuel(le)s se sont renfermé(e)s encore une fois.

Pendant plus d'une décennie, aucune autre publication n'a eu l'importance du journal *O Lampião*. Les publications dédiées au public homosexuel pendant cette période se composaient surtout de magazines homo-érotiques – voués d'abord à une clientèle féminine – ou des bulletins des groupes gais qui ont survécu à l'avènement du SIDA. Les années quatre-vingt au Brésil ont été très difficiles. Elles ont été marquées par la fin du régime militaire et le retour de la démocratie, le seul bon événement de cette période. Des années marquées aussi par une récession économique et une très grande diminution du pouvoir d'achat; la dévaluation et les changements de monnaie (entre 1985 et 1993 la monnaie brésilienne a changé à peu près cinq fois); le taux de chômage a augmenté énormément et l'inflation était galopante. Ce n'est que vers 1994 que le Brésil a réussi à se redresser, quoiqu'à un moindre degré qu'ailleurs, et on recommence à parler d'une monnaie forte (le *Real*, la nouvelle monnaie nationale), de stabilité et de développement économique.

Le scénario a aussi changé du côté des homosexuel(le)s pendant les années quatre-vingt-dix, et ces changements se sont faits sentir au Brésil. Dans les campagnes de prévention du SIDA on commence à ne plus parler des « groupes à risque », mais de « comportements à risque ». Le développement des thérapies contre le VIH a pu augmenter la période de vie des personnes atteintes du SIDA. Dans les grandes villes brésiliennes on a pu remarquer l'augmentation discrète de l'offre de biens et services adressés à un public homosexuel, voire à des groupes homosexuels (Cerqueira & Mott 1997; Parker & Barbosa 1996; Oliveira 1994). Ce qui ne veut pas dire que l'homophobie et les préjugés ont été éliminés au fur et à mesure que ces changements ont pris place.

2.4.4 – Les questions de recherche

C'est dans ce climat de changements socioéconomiques qu'une nouvelle publication dédiée au public gai et lesbien voyait le jour en 1995 au Brésil. Il s'agissait du magazine *Sui Generis*, et nous pensons que depuis son apparition il est devenu un instrument qui a donné aux homosexuel(le)s brésilien(ne)s la possibilité de remettre en question plusieurs aspects de ladite culture gaie au Brésil. Pour la première fois, après plus d'une décennie de silence presque total, un autre périodique homosexuel atteignait les mêmes critères que le journal *O Lampião* : soin et présentation du contenu, priorité à l'information en dépit de l'homo-érotisme, discussion et évaluation de la question homosexuelle au Brésil et un peu partout dans le monde, circulation nationale, parmi d'autres aspects. De plus, les deux publications présentent des objectifs en commun : les priorités de la sortie du placard et de l'acceptation sociale de l'homosexualité.

Cependant, quatorze ans après la fermeture du journal *O Lampião*, la façon de parler de ces deux sujets a bien changé. Les années quatre-vingt-dix présentent un autre contexte socioculturel qui rend possible une autre façon de parler d'homosexualité qui contredit les stéréotypes homosexuels existants au Brésil. Cette nouvelle mise en discours de l'homosexualité au Brésil a donc attiré notre attention. Il sera question de décrire comment ce discours de l'homosexualité présente, conçoit et définit l'homosexualité elle-même et l'homosexuel(le) en particulier dans un contexte socioculturel comme le contexte brésilien. En d'autres mots, nous cherchons des réponses à des questions telles que : Qu'est-ce que l'homosexualité selon le magazine *Sui Generis*? Comment le magazine présente-t-il l'homosexualité au Brésil? Quels sont les symboles et les concepts que le magazine veut faire valider? Quels sont les repères de cette nouvelle mise en discours de l'homosexualité? En quoi ce discours est-il vraiment innovateur? Comment a-t-il évolué dans le temps? Comment le magazine *Sui Generis* peut-il faire face au machisme et au sexisme de la société brésilienne et parler d'homosexualité? Ce sont quelques questions que nous avons élaborées afin de nous lancer à la compréhension de notre sujet de recherche.

3. MÉTHODOLOGIE

Le choix méthodologique est sans doute un moment délicat du processus de recherche, car il va déterminer non seulement la façon de voir et de concevoir l'objet de recherche, mais aussi tout le processus d'analyse et conséquemment les résultats obtenus. Ceci étant, ce choix méthodologique doit être le plus rigoureux possible. Au moment d'élaborer la méthodologie, on se pose des questions sur le corpus de recherche – dont on ne possède parfois qu'une notion floue – et sur les meilleures façons de l'analyser, de le décrire et de le comprendre. Ceci étant, la méthodologie définit la *forme* et le *contenu* de l'objet de recherche.

3.1 – Orientation générale

La première question à laquelle il faudra répondre sur notre objet de recherche est sûrement : Pourquoi choisir un magazine gai comme corpus et non une autre publication gaie? D'abord, parce que les bulletins destinés à un public homosexuel sont distribués en général dans quelques grandes villes au Brésil par des groupes gais ou lesbiens existants, et que l'accès à ces bulletins est très limité, car la personne intéressée doit ou faire son inscription auprès du groupe qui l'intéresse afin de recevoir ces bulletins par la poste, ou s'adresser aux groupes homosexuels à la sortie de chaque nouveau bulletin, ce qui rend leur accès difficile. Les livres publiés sur le thème de l'homosexualité au Brésil sont encore peu nombreux, et en général il s'agit de la traduction de livres qui parlent de la

culture gaie et lesbienne aux États-Unis. L'accès à ces publications est aussi restreint, surtout à cause de leur prix. Choisir un magazine qui est commercialisé dans des kiosques à journaux un peu partout au Brésil nous a paru plus viable; en effet, le kiosque à journaux rend plus facile et uniforme l'accès à la publication, soit à cause de son prix moins élevé, soit à cause de son acquisition directe dans ces kiosques à journaux.

La deuxième question toucherait sûrement le choix du magazine *Sui Generis* au détriment d'un autre magazine gai et/ou lesbien vendu dans les kiosques à journaux. Le magazine *Sui Generis* est devenu notre corpus de recherche parce que c'est un magazine ouvertement gai et lesbien qui se consacre à l'information et à l'intérêt du public homosexuel, et aussi parce qu'il présente – dans ses nombreux articles et sections – un portrait de la scène homosexuelle au Brésil et aussi à l'étranger pendant la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix. Dans ses reportages, on trouve des confrontations entre les nombreuses mises en discours de l'homosexualité existantes au Brésil et aussi dans le monde, et une nouvelle mise en discours de l'homosexualité que le magazine veut faire valider. Ainsi, depuis son apparition, *Sui Generis* est devenu un forum de discussion très important, comme seul le journal *O Lampião* avait réussi à l'être avant lui. Il offre aussi à des gais et lesbiennes brésilien(ne)s l'occasion de repenser les valeurs de ladite culture gaie, entre autres. Cette possibilité de confronter les discours et de repenser la condition homosexuelle au Brésil et dans le monde peut provoquer, voire accélérer des changements sociaux. Enfin, il y a eu aussi la curiosité naturelle d'un chercheur qui voit naître et pousser quelque chose de beau et de nouveau, malgré l'infertilité du terrain.

Dans le cas de notre recherche, après le choix de notre corpus et dès le premier contact avec lui, ce qui nous a hanté était de comprendre exactement ce discours de l'homosexualité que le magazine *Sui Generis* mettait en évidence. Ceci dit, il nous importait de comprendre la structure, au sens fort, de ce discours à travers des éléments qui composaient son tout. D'un côté, dire que nous adopterons un modèle structuraliste d'analyse de discours serait hâtif. D'un autre côté, vouloir exclure des traits structuralistes de notre recherche serait imprudent. Le plus conséquent serait de dire que notre méthodologie possède des caractéristiques structuralistes, d'abord parce que nous

concevons le discours de l'homosexualité présenté par le magazine *Sui Generis* en tant que *structure*, comprise ici comme un

système qui fonctionne selon des lois [..] (et qui) se caractérise par des notions de totalité, de transformation, d'autorégulation; [..] (et qui peut être définie) par une série de relations entre les éléments; (la structure) n'est ni l'élément ni la totalité, mais les relations qui constituent la structure, et la totalité n'est que son résultat (Dubois et al 1993, p. 247. Trad.libre);

ensuite, parce que, par notre procédé méthodologique, nous cherchons tant à décrire les éléments qui composent ce discours de l'homosexualité qu'à identifier les lois qui le régissent. En tant que structure, il nous a donc fallu segmenter et organiser les énoncés qui composent notre corpus de recherche. Dans notre recherche, nous appelons énoncé chaque unité minimale de sens, entendu dans son sens plus large et vu en tant qu'ensemble de mots – voire de phrases – qui composent une proposition donnée (Dubois et al 1993, p. 219. Trad.libre).

Donc, pour organiser nos données, nous avons eu besoin de créer des grilles d'analyse. Pourtant, le classement des données ne devra pas rendre notre analyse plus quantitative que qualitative; au contraire. Le classement ne sera que le premier pas ou le premier moment avant de réaliser une analyse qualitative de notre corpus de recherche. Autrement dit, notre méthodologie devra rendre possible une identification des énoncés qui composent le discours de l'homosexualité dans le magazine *Sui Generis*, ensuite le classement de ces éléments par thèmes généraux, et enfin, l'analyse de chaque groupe d'énoncés afin de comprendre les lois qui régissent les récurrences dans les groupes isolément et aussi dans l'ensemble des groupes. Autrement dit, nous avons fait une analyse des thèmes présents dans le magazine, d'abord à partir des grilles élaborées, et ensuite à l'étude du matériau et des questions présentes dans notre problématique.

Ces grilles devront donc rendre possible la formulation de réponses à des questions que nous nous sommes posées pendant la période de lecture, au cours de laquelle nous nous sommes familiarisés, en tant que chercheur, avec le magazine. Ces questions touchaient

d'abord le concept même d'homosexuel(le) : C'est quoi être homosexuel(le) selon le magazine *Sui Generis*? Quelles valeurs de la culture gaie sont-elles mises en évidence par le magazine? D'autres questions concernaient déjà la structure du texte : Comment le magazine *Sui Generis* mettait-il en discussion l'homosexualité au Brésil? Quels sont les sujets les plus récurrents? Quelles seraient les bases de cette mise en discours? Et encore une question qui peut-être est celle que nous considérons comme la plus importante : Quels sont les grands obstacles que les homosexuel(le)s brésiliens vivent et qui sont dénoncés par le magazine *Sui Generis*, et quels changements essaierait-il de provoquer depuis son lancement en janvier 1995? Toutes ces questions nous permettent de voir qu'à côté de l'analyse textuelle du magazine, il y a aussi un processus descriptif du discours de l'homosexualité dans le magazine *Sui Generis* et de ses changements et variations dans le temps, comme nous le verrons plus loin.

Ces questions n'ont pas seulement déterminé la façon d'élaborer la méthodologie, elles vont aussi déterminer notre façon de relire le magazine chaque fois que cela s'avère nécessaire. Il existe une importante différence entre notre première lecture du magazine et les lectures que nous avons faites pendant la période de découpage du matériau. La première lecture en a été une de reconnaissance et visait la compréhension de l'objet de recherche dans son ensemble. Celles qui suivirent ont été consacrées à la segmentation de notre corpus, à l'identification et la classification des thèmes récurrents. Le fait d'être Brésilien et d'être gai – d'appartenir au contexte socioculturel dans lequel le magazine *Sui Generis* s'inscrit et d'avoir le portugais comme langue maternelle – nous a rendu plus facile ce processus de classement et d'analyse. Cependant, comme nous avons déjà vu ailleurs et comme nous le verrons pendant l'analyse, le Brésil possède différents contextes socioculturels, et étant donné que le magazine est centré sur l'axe Rio de Janeiro et São Paulo, et que nous sommes issu d'une autre région et d'un autre contexte socioculturel que celui de Rio-São Paulo, nous avons parfois eu la sensation de faire face à un contexte étranger au nôtre. Cette impression ne nous a pourtant pas empêché de bien saisir notre objet de recherche; au contraire : elle nous a donné un certain recul afin de mieux l'analyser.

À cette étape-ci, nous croyons qu'il y a encore des points à clarifier par rapport à notre objet de recherche. Quand nous avons choisi le magazine en tant qu'objet de recherche, il était déjà à sa troisième année de publication et, malgré l'existence d'autres magazines destinés au public homosexuel brésilien, il a été le premier magazine gai et lesbien consacré strictement à l'information et non à la publication de matériel homo-érotique. Nous croyons qu'il nous sera plus facile de discuter sur l'homosexualité dans le magazine et d'avoir un aperçu général des façons de vivre, des discussions, des envies, des conquêtes et des échecs des homosexuel(le)s brésilien(ne)s. Une autre raison qui nous a poussé à choisir un magazine et non un autre matériel comme objet de recherche touche surtout le côté pratique, étant donné que dans le magazine plusieurs langages et plusieurs discours s'entrecroisent et se confrontent, ce qui pourra rendre notre analyse beaucoup plus riche. De plus, un autre aspect qui a influencé notre choix a été l'accessibilité au matériel, ce qui aurait pu ne pas se produire avec d'autres corpus de recherche. Enfin, nous avons limité notre choix aux trois premières années de publication parce que cette date a coïncidé avec notre choix pour ce sujet de recherche, même si le magazine est encore commercialisé et rendu presque à la fin de sa cinquième année de publication. Ainsi, afin de ne pas rendre notre corpus plus volumineux qu'il ne l'est déjà, nous avons décidé de nous limiter seulement aux trois premières années de publication du magazine.

Notre corpus de recherche est donc constitué de trente numéros du magazine *Sui Generis* qui ont été commercialisés entre janvier 1995 et décembre 1997 et distribués de la façon suivante : la première année va du numéro 1 au numéro 8; la deuxième année, du numéro 9 au numéro 18; et la troisième année, du numéro 19 au numéro 29. Le trentième numéro a été publié vers la fin de la troisième année, il s'agit d'un numéro spécial du magazine consacré uniquement à la section *Moda*.

3.2 – Renseignements généraux sur le magazine *Sui Generis*

Le magazine *Sui Generis* est un magazine gai Brésilien qui a vu le jour en janvier 1995 et qui est encore vendu en kiosques partout au Brésil. À la fin de la première année, huit

numéros ont été publiés. En format 21 × 27 et sur papier de bonne qualité, le magazine illustre souvent ses nombreux articles et entrevues avec des photographies, des dessins et des collages représentés, pendant les deux premières années, en une myriade de couleurs qui, pendant la troisième année, ont cédé leur place à la prédominance du noir et blanc. Le premier numéro est de tous les numéros celui qui compte le plus grand nombre de pages : 74 pages (sans compter les couvertures), chiffre qui diminue à chaque publication pour atteindre 50 pages seulement au dernier numéro de cette première année, un symptôme peut-être de la non-acceptation du magazine par son public cible et aussi d'un affaiblissement budgétaire. Le prix d'achat pendant les deux premières années était de R\$ 5,50 (cinq *reais*¹ et cinquante cents). À partir du numéro 22 jusqu'au dernier numéro de la troisième année, ce prix est passé à R\$ 4,50 (quatre reais et cinquante cents).

Le premier numéro de la deuxième année compte seulement 38 pages (toujours sans compter les pages de couverture). Pourtant, contrairement à l'année précédente, le nombre de pages a commencé à grimper et à la fin de cette année le magazine compte 50 pages, et dix numéros ont été publiés. Pendant la troisième année, on remarque une stabilité en ce qui concerne le nombre de pages : en effet, tous les numéros publiés, un total de onze, ont 66 pages. De plus, on a publié aussi un numéro spécial occupé entièrement par la section *Moda*.

Pendant la première année, la table des matières du magazine compte six subdivisions : *Colunas* (articles sur des sujets variés; en général, ces articles sont signés par des collaborateurs réguliers); *Entrevistas* (entrevues avec personnalités brésiliennes ou non, présentées sous forme questions-réponses); *Especiais* (articles sur des personnalités et/ou des sujets d'intérêt gai et lesbien); *Seções* (le magazine *Sui Generis* présente régulièrement les sections suivantes : *Cartas* [le courrier des lecteurs/lectrices], *Editorial*, *Contraponto*, *Cinema*, *Música*, *Ponto de Vista*, *Livros*, *Classicards* et *Ponto Final*); *Capa* (sujet principal, ou entrevue avec la personnalité à la une); et enfin *Moda* (section consacrée aux dernières tendances de la mode). Cette façon de classer les sujets a été

¹ Le real est la monnaie brésilienne; un real valait à l'époque entre quatre-vingts et quatre-vingt-quinze cents canadiens.

simplifiée pendant la deuxième année où on ne va présenter que les sections *Seções* (comme pendant la première année) et *Especiais* (qui réunit les sections *Moda*, les interviews et l'article sur la page de couverture). Pendant la troisième année, nous pouvons remarquer cette même division; pourtant on a enlevé les noms *Seções* et *Especiais* qui nommaient les deux grandes subdivisions du magazine.

Au moment de son apparition, le magazine comptait, entre autres professionnel(e)s, un éditeur, monsieur Nelson Feitosa – qui gardera ce poste pendant les trois années auxquelles nous avons limité notre analyse –, un assistant éditeur, des collaborateurs réguliers – personnes qui signent des sections dans le magazine –, un illustrateur, des correspondants, des photographes, un coordonnateur de mode, sans compter les personnes responsables de la propagande, la diffusion, les abonnements, l'administration. La majorité du personnel est originaire de Rio de Janeiro et São Paulo, ce qui donne à la publication un biais sur ces deux villes et nous empêche parfois de faire des généralisations par rapport à la société brésilienne dans son ensemble à cause des grands écarts qu'il y a entre les nombreux états et régions du Brésil.

Pendant les trois années analysées, le magazine *Sui Generis* a souffert plusieurs changements dans sa composition. Plusieurs sections ont été créées et ont disparu pendant cette période; celles qui ont toujours été présentes sont les suivantes : *Cartas*, courrier des lecteurs/lectrices; *Cinema & Vidio*, section cinéma et vidéo; *Editorial*, éditorial; *Moda*, mode; *Música*, musique; *Ponto Final*, articles d'un lecteur ou d'un spécialiste; *Rocky e Hudson*, bande dessinée. D'autres n'ont eu cours que pendant une année, parfois moins. C'est le cas des sections : *Contraponto* : variétés, avec des petits articles informatifs, pendant la première et la deuxième années (pendant les trois premiers numéros de la troisième année, cette section devient un appui à la section *Ponto Final* et elle a été supprimée à partir du numéro 22); *Estilo de Vida* : chroniques du monde gai à partir de la troisième année; *Etcetera* : services destinés au public homosexuel à partir de la deuxième année; *Grrrls*: destinée spécialement aux lesbiennes, pendant la troisième année; *Night* : divertissement, pendant la première année; *Notícias do Front* : des renseignements sur le SIDA; *Olho do Arco-íris* : chronique du monde gai, à partir de la

troisième année; *Vortex* : variétés et divertissement, à partir de la deuxième année. Elle remplace *Night* et, à partir de la troisième année, remplace aussi la section *Contraponto*.

Au cours des trois années, le magazine a aussi présenté des sections réservées à des entrevues avec des personnalités diverses liées parfois au monde de l'art au Brésil et à l'étranger : des chanteuses/chanteurs, des acteurs/actrices, des mannequins; mais aussi des hommes et des femmes politiques, des chercheurs, entre autres.

3.3 – Le découpage du matériau

Il faut dire que la constitution de notre corpus – les trois premières années de publication du magazine – a résulté d'un choix arbitraire. Le magazine *Sui Generis* est rendu à sa cinquième année de publication. Ceci étant, les numéros qui ont été publiés pendant les quatrième et cinquième années auraient pu aussi faire partie de notre objet de recherche. Pourtant, nous les avons consciemment exclus afin de ne pas augmenter indûment la taille de notre objet de recherche et de mieux nous assurer que l'analyse soit réalisable dans un délai raisonnable.

Nous avons fait un premier découpage pour classer les magazines par année de publication. Ce découpage met en évidence les personnalités présentes sur les pages de couverture des magazines, leur origine et leurs champs d'activité professionnelle. Cette attention donnée à la page de couverture nous amène au constat suivant : elle est en même temps un attrait de vente très puissant et un point de repère pour plusieurs lecteurs du magazine.

J'ai acheté le n° 5 de Sui Generis, car j'ai vu deux femmes sur la couverture. J'ai pensé qu'il s'agissait d'un article futile qui nous traitait comme de simples consommateurs; je ne savais pas que tout le magazine possédait la même liberté d'expression. (SG n°7, p. 6)

J'ai connu le magazine Sui Generis par hasard, quand je me promenais au centre-ville et j'ai vu la chouette Marina Lima avec son super charme in cover. Je n'ai même pas hésité une minute et j'ai acheté la revue. C'est alors que j'ai pu profiter de ce magazine. (SG n° 10, p. 8)

Please, évitez de mettre sur les couvertures des photos trop attirantes comme c'est le cas du numéro neuf. Je ne veux pas dire que je ne l'ai pas aimée (le modèle, en effet, est super beau), mais plusieurs de mes amis se sentaient mal à l'aise d'aller l'acheter, parce que la couverture rendait le contenu du magazine évident. J'ai donc dû aller dans un kiosque à journaux au moins cinq fois pour acheter le magazine. (SG n° 11, p. 7)

Les découpages par année de publication n'impliquent pourtant pas l'isolement d'une année par rapport à l'autre. Au contraire, nous voulons rendre possible la comparaison entre chacune des années afin d'identifier les thèmes récurrents et d'analyser l'évolution dans le temps des contenus thématiques.

À la suite d'une lecture préliminaire, nous avons constaté qu'il était possible de classer les énoncés dans quatre catégories générales. Ces catégories nous ont semblé idéales afin de mieux analyser notre objet de recherche parce qu'elles nous permettaient d'abord de situer le discours et les discussions de l'homosexualité dans leur contexte socioculturel; ensuite parce que nous avons remarqué que, dans le magazine, le contexte socio-culturel brésilien se juxtapose à une série de contextes socioculturels à l'étranger qui fonctionneraient comme des repères – positifs ou non. Une autre chose nous a sauté aux yeux pendant notre première lecture : c'est la façon dont certaines stars à l'étranger parlent de l'homosexualité, ce qui nous a incité à créer une autre catégorie pour y classer ces tournures du discours de l'homosexualité dans le magazine. Enfin, nous avons remarqué une grande quantité d'énoncés exposant les enjeux de la discussion de l'homosexualité; alors nous avons dû créer une autre catégorie pour ce genre d'énoncés. La création de ces catégories ne donne pourtant pas nécessairement un caractère fixe à un énoncé, qui pourra être classé dans plus d'une catégorie. Les catégories que nous avons élaborées sont les suivantes :

a) Le contexte social au Brésil

Sera considéré comme appartenant à la catégorie de contexte social au Brésil tout énoncé qui, de façon directe ou indirecte, fait référence à la condition de l'homosexualité au Brésil. Nous voulons de cette façon construire une mosaïque d'énoncés afin de pouvoir comprendre comment le magazine *Sui Generis* définit l'homosexuel(le) brésilien(ne) et sa façon de vivre; comment dans le magazine les homosexuel(le)s brésilien(ne)s établissent des relations entre eux/elles; quelles sont les implications d'être homosexuel(le) au Brésil, selon le magazine; comment le magazine présente-t-il la dichotomie société brésilienne et homosexualité; quelles sont les avancées et les reculs par rapport à la question homosexuelle au Brésil tels que présentés dans le magazine. Bref, tous les énoncés qui placent l'homosexualité dans le contexte spécifique du Brésil.

b) Le contexte social à l'étranger

Par conséquent, tout énoncé qui traite de façon directe ou indirecte d'un contexte social autre que le contexte brésilien sera classé comme appartenant au contexte social à l'étranger. L'identification de l'origine de ces énoncés se fait nécessaire, d'abord, à cause du nombre élevé d'énoncés relatifs à la condition homosexuelle à l'étranger présents dans le magazine; ensuite, parce que cette confrontation entre le contexte brésilien et le contexte à l'étranger devient un outil très important dans le processus de construction d'une identité gaie au Brésil, étant donné que « social identity is the constitution in social practice of the intermingling, and inseparable, themes of human similarity and difference » (Jenkins 1996, p. 90). Ainsi, nous croyons que, dans le magazine, cette confrontation joue un rôle très important dans le processus de construction d'une identité gaie au Brésil, car il est un repère comparatif des similitudes et/ou des différences entre la réalité des gais et des lesbiennes brésilien(ne)s et la réalité sociale des gais et lesbiennes dans d'autres pays.

c) Le langage

Nous classerons l'énoncé comme appartenant à la catégorie du langage quand, au cours d'une entrevue ou d'un reportage ou encore dans un article, l'orientation sexuelle d'une personnalité est mise en évidence. Ce qui nous intéresse dans ces énoncés est d'observer comment on parle de l'identité sexuelle. Autrement dit, par le biais de cette catégorie, nous observerons si dans le magazine la discussion de l'homosexualité ainsi que les échanges sur l'orientation sexuelle de l'interviewé(e) sont exprimées de façon directe – à travers d'un précis e/ou explicite quant à ses référents – ou non.

d) Les enjeux négociables

Nous classons comme appartenant à la négociation tout énoncé qui encourage ou propose un changement d'attitude de la part de ses lecteurs/lectrices. Sous cette rubrique, nous rangeons tout ce que le magazine présente comme solution idéale à une situation de conflit; chaque nouveau concept de ce qu'est l'homosexuel(le) que le magazine veut faire valider; le meilleur style de vie pour l'homosexuel(le); les confrontations de contextes sociaux – autant ceux qui mettent en évidence les similitudes que les différences – pourvu que ces confrontations débouchent sur l'encouragement à l'action ou à un changement d'avis; ou encore l'idée de remplacement d'une situation, d'un avis, d'un concept, d'une attitude par ce que le magazine considère comme le plus adéquat dans chaque cas.

Aux fins de l'analyse, les énoncés qui se répètent seront enregistrés autant de fois que nécessaire, car leur répétition indique la plus ou moins grande récurrence des thèmes. Seront aussi enregistrées les variantes d'un même énoncé car elles pourront faire ressortir les traces d'un possible changement d'un thème. Nous n'oublierons pas les énoncés qui n'apparaissent qu'une seule fois (ou ont peu de récurrences) puisqu'ils peuvent introduire une nouvelle façon de repenser un thème donné, même s'il contredit complètement les lignes générales du magazine. Il se peut qu'un même énoncé puisse aussi apparaître dans deux catégories différentes, par exemple, autant dans le contexte au Brésil qu'à l'étranger

et dans la négociation, sans que cette répétition représente un paradoxe. Ainsi, au lieu de les classer dans une catégorie ou dans l'autre, nous aurons choisi de les classer dans les deux catégories.

3.4 - Des thèmes à la négociation

Après les découpages initiaux, nous avons constaté qu'il y a un grand nombre de thèmes présents dans le magazine. Il y a ceux qui reviennent au cours des trois années de publication et ceux qui n'apparaissent que dans un seul numéro. Nous pouvons appeler les premiers « thèmes centraux » et les derniers « thèmes périphériques ». Étant donné l'impossibilité de tout analyser dans cette recherche, et comme nous nous proposons aussi d'accompagner les transformations du discours de l'homosexualité dans le magazine, nous avons donc décidé de limiter notre recherche aux thèmes centraux, c'est-à-dire ceux dont la discussion est récurrente dans plusieurs numéros du magazine *Sui Generis*. Nous nous pencherons donc sur les thèmes suivants :: comment et pourquoi quitter le placard; homosexualité et lois au Brésil : le projet de légalisation de l'union civile entre personnes de même sexe, et l'adoption par des couples homosexuels; les politiques du corps et le SIDA. D'autres thèmes pourront apparaître pendant l'analyse, mais ils seront toujours liés à ces objets discursifs énumérés ci-dessus comme, par exemple, *coming out* et *out* seront reliés à la question de la visibilité.

Ainsi, pendant le découpage du matériau et dès les premiers moments de l'analyse, nous nous sommes rendu compte qu'il y avait un point commun entre les quatre catégories : elles mettent en évidence un processus de négociation de la question homosexuelle au Brésil. Nous entendons par négociation les changements de comportement de l'homosexuel(le) brésilien(ne) en rapport avec son orientation sexuelle et sa visibilité, et les changements sociaux en vue d'augmenter l'acceptation sociale de l'homosexuel(le). Ainsi, nous avons constaté que plusieurs aspects du contexte brésilien sont mis en évidence en tant qu'aspects positifs que le magazine essaye de renforcer et d'encourager; d'autres non : ces derniers sont donc pointés du doigt et découragés. On procède de la

même façon avec le contexte à l'étranger, étant donné que celui-ci donne aux lecteurs du magazine la possibilité d'être confrontés à d'autres contextes socioculturels et à remettre en question la condition homosexuelle au Brésil. Le langage aussi possède des caractères de négociation, en ce qui concerne la façon même de parler d'orientation sexuelle ou d'homosexualité dans le magazine. Enfin, les enjeux négociables nous ont éveillé au caractère primordial donné à la négociation dans le magazine *Sui Generis*.

D'après nos constatations, ce processus de négociation vise l'individu homosexuel et aussi la société brésilienne dans son ensemble. En ce qui concerne le premier, la sortie du placard et l'auto-acceptation deviennent les points centraux du processus; pour ce qui est de la société brésilienne, l'acceptation de l'homosexualité est le mot clé. Nous avons décidé de les décrire séparément dans notre analyse. Nous nous concentrerons d'abord sur le premier afin de déterminer quoi et comment le magazine *Sui Generis* essaye de négocier auprès de l'individu, quels sont les avantages et, pourquoi ne pas le dire, les désavantages de quitter le placard au Brésil. Nous procéderons de même pour la négociation auprès de la société qui, parfois, pourra présenter les mêmes caractéristiques que celle auprès de l'individu.

4. L'ANALYSE

4.1 – Les premiers pas

Faisant suite au découpage du matériau, nous avons pu constater que, depuis l'apparition du magazine Sui Generis, on a déclenché un processus de négociation auprès des gais et lesbiennes brésilien(ne)s autour de leur sortie du placard. Cette négociation a comme points clefs deux principes : le premier étant la visibilité homosexuelle et le deuxième l'acceptation sociale de l'homosexualité, deux exigences qui, d'après nous, auraient pu être atteintes sans trop de problèmes, si la situation socioculturelle Brésilienne – même si elle est semblable à celle de plusieurs pays au monde – ne possédait pas des caractéristiques qui rendent la sortie du placard une affaire difficile. Le machisme, le sexisme, la culture phallocentrique patriarcale, l'influence négative des religions judéo-chrétiennes envers l'homosexualité et le lien direct entre homosexualité et le sida depuis les années quatre-vingts sont des justifications plus que plausibles pour pousser l'homosexuel(le) brésilien(ne) à cacher son orientation sexuelle. De plus il y a aussi un manque de modèles de gai et de lesbienne qui ne soient pas liés aux stéréotypes homosexuels.

Quand le magazine Sui Generis a été lancé en 1995, il avait beaucoup d'obstacles à franchir. Pourtant, il a présenté de façon très originale autant de raisons pour encourager les gais et les lesbiennes à quitter le placard et à lutter pour plus de visibilité et d'acceptation. Le magazine a dû aussi combler un vide causé par l'absence d'autres publications gaies et lesbiennes au Brésil et qui auraient pu informer la société brésilienne, dans son ensemble, des événements gais et lesbiens qui se développaient déjà dans les ghettos – rôle que les dépliants et bulletins de plusieurs groupes gais et lesbiens au Brésil essayaient d'accomplir, mais ils ne réussissaient à le faire que de façon très limitée, à l'échelle locale, et à ceux/celles qui s'adressaient à leur bureau.

Nous avons aussi pu remarquer que, selon le magazine, la visibilité et l'acceptation sociale entraînent d'autres sujets de négociations : franchir des limites morales et religieuses, faire sortir du ghetto ceux/celles qui cachent leur orientation sexuelle et les convaincre de s'affirmer comme gais et lesbiennes, faire connaître le ghetto par d'autres que les gais et les lesbiennes pour changer leur avis envers l'homosexualité, faire accepter comme vérité que plus les homosexuel(le)s quittent le placard, plus ils/elles se feront accepter par la société qui les discriminait, parmi tant d'autres. Ce sont quelques sujets de négociation que nous avons identifiés pendant la description et l'analyse du magazine *Sui Generis* et sur lesquels nous nous pencherons dans ce qui suit.

Une des premières choses dont nous nous sommes rendu compte c'est que les discussions sur la visibilité homosexuelle touchent autant l'individu – qui doit quitter le placard – que le contexte social auquel l'homosexuel(le) participe. Nous avons donc décidé de suivre ce même procédé pendant l'analyse afin de mieux saisir et de mieux comprendre ce double processus que construit le magazine. Ceci étant, nous présenterons dans un premier temps les aspects individuels du processus de négociation que le magazine *Sui Generis* a déclenché depuis son apparition ; et dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur les aspects sociaux de cette négociation, qui touchent d'abord les gais et les lesbiennes au Brésil, mais aussi la société brésilienne dans son ensemble.

4.1.1 – Visibilité et auto-acceptation

Nous avons constaté que le magazine *Sui Generis* a tendance à promouvoir la visibilité homosexuelle par la mobilisation des stars qui ont déjà quitté le placard ; le chanteur des Pet Shop Boys Neil Tennant, qui est sur la page couverture du premier numéro de la première année, en est un exemple. Ainsi, nous pouvons lire en gros caractères, juste à côté de sa photographie : « Le Pet Shop Boy Neil Tennant avoue : ' Je suis gai ' ». On introduit de cette façon – et sans la nommer – une pratique qui devrait devenir le processus révolutionnaire pour l'individu homosexuel au Brésil : le *coming out*. Cette pratique était très peu répandue dans le contexte socioculturel brésilien, malgré le haut

taux de pratiques sexuelles avec des partenaires du même sexe (Cerqueira & Mott 1997 ; Parker 1991) qui ont lieu surtout en cachette.

Dans le magazine, le *outing* et le *coming out* ont été empruntés au mouvement homosexuel nord-américain et définis selon Signorille 1993. Ceci étant, sortir du placard est une façon de se libérer d'une « conspiration silencieuse » qui oblige l'homosexuel(le) à cacher son orientation sexuelle et, en même temps, une façon de la dénoncer :

There exists in America what appears to be a brilliantly orchestrated, massive conspiracy to keep all homosexuals locked in the closet.[...] most heterosexuals, even well-meaning ones, are party to it – as many homosexuals¹. (Signorile 1993. in SG n° 1, p. 56.)

Le *coming out* devient donc un des sujets les plus récurrents dans le magazine Sui Generis et un des points centraux du processus de négociation avec ses lecteurs. L'homosexuel(le) qui ne fait pas son *coming out* devient complice de cette « conspiration silencieuse » dont Signorile nous parle, ceux/celles qui préfèrent vivre leur orientation sexuelle seulement dans le ghetto sont aussi des complices. De plus, on met en évidence que les hétérosexuel(le)s n'auraient d'abord aucun intérêt à changer d'avis envers l'homosexualité ; au contraire, ils/elles seraient les auteurs de cette conspiration. C'est donc aux homosexuel(le)s de la dénoncer et de se battre pour plus de visibilité et d'acceptation sociale. Toutefois, pour pouvoir faire face à cette « conspiration », il faut avant tout quitter le placard, il faut faire son *coming out*.

Cependant, comment faire la sortie du placard si le simple acte de s'avouer gai ou lesbienne peut produire des conséquences inattendues, pas toujours agréables, surtout quand il s'agit d'une société machiste, où les relations personnelles ont une importance très grande? Nous nous doutons que la conscience et l'engagement politique ne suffisent pas pour faire sortir les homosexuel(le)s brésilien(ne)s de leur placard. D'abord parce que depuis la fin des années soixante-dix le mot politique a pris une connotation trop

¹ Le numéro 1 du magazine Sui Generis présente dans les pages 56 et 57 la traduction en portugais de l'introduction du livre *Queer in America* de Michelangelo Signorile.

péjorative², et ensuite parce que l'hypocrisie sociale au Brésil est devenue une institution et elle touche même les pratiques sexuelles et homosexuelles des Brésilien(ne)s. Dans le premier numéro du magazine, on met en évidence cet aspect de la société brésilienne :

[..] *Peut-être parce qu'ici (au Brésil) croit-on très peu à la force des groupes organisés ou en la politique. Et aussi parce que peut-être, par ici, il n'y a pas encore assez de civilité pour que les personnes en évidence/personnalités/vedettes avouent (ce verbe effrayant) une condition gaie.*

Il y a les cas que tout le monde connaît déjà, pourtant, à part les exemples de la chanteuse Laura Finocchiaro et de l'éditeur Pedro Paulo de Senna Madureira, personne d'autre ne veut porter un drapeau de quoi que ce soit. (SG n° 1, pp. 60-62. Trad.libre)³

SG : *Croyez-vous que le Brésil est un pays où il y a plus de préjugés que d'autres pays en ce qui concerne les options sexuelles ?*

ME : *Ce n'est pas une question de préjugé. C'est que tout est très hypocrite ici. On fait tout en cachette ici, c'est ça. (SG n°16, p. 33. Trad.libre)*

Le « faire semblant de » est une réalité dans presque tous les secteurs et couches sociales, presque un trait inhérent de la culture brésilienne. On dit naturellement que les professeurs font semblant d'enseigner et les étudiant(e)s d'apprendre, le gouvernement d'administrer et le peuple de ne pas voir les scandales dénoncés pas les médias et qui sont oubliés sans que rien n'ait été fait ni que les responsables aient été punis. Pourquoi donc les homosexuel(le)s auraient-ils/elles besoin de faire leur *coming out*, s'ils/elles ne doivent que « faire semblant » d'être hétérosexuel(le)s et garder l'ordre institutionnalisé des choses? À la fin, tout le monde gagne si on agit comme ça : les hétérosexuel(le)s parce qu'ils/elles ne se sentiraient pas menacé(e)s dans leur hégémonie ; les homosexuel(le)s « *enrustido(a)s*⁴ » qui peuvent avoir des relations sexuelles – avec des personnes du même sexe ou non – sans se faire déranger. La conspiration silencieuse possédait (et possède encore) des avantages ; sa dénonciation et le risque d'en être

² Depuis les années quatre-vingt, un homme politique est considéré comme quelqu'un qui fait des promesses électorales sans nécessairement les tenir. Faire de la politique correspondait à faire des promesses sans les réaliser. Et la politique c'est l'art de tromper l'autre ou les autres.

³ Toutes les citations du magazine Sui Generis utilisées dans ce mémoire ont été traduites du portugais par nous-même et nous prenons en charge toutes les responsabilités de leurs contenus.

⁴ « *Enrustido* », féminin « *enrustida* » est le terme qu'on utilise au Brésil pour dire que quelqu'un est dans le placard.

complice ne suffisent vraiment pas pour convaincre les gais et les lesbiennes de sortir du placard.

4.1.2 – Visibilité : l'exemple des stars

Le magazine Sui Generis, afin d'encourager le processus de *coming out*, le présente en tant que changement de comportement des homosexuel(le)s partout dans le monde, et aussi au Brésil. Ainsi, si la conscience politique n'est pas une raison assez forte pour faire sortir les homosexuel(le)s brésilien(ne)s du placard, l'exemple d'autres personnes peut en être une, surtout si la personne qui a fait sa sortie du placard est une star. Nous croyons donc que le *coming out* de Neil Tennant est la pierre angulaire de ce changement de comportement, car il a été le tout premier *coming out* d'une personne célèbre présenté par le magazine ; et le magazine Sui Generis devient le porte-parole de ce processus en tant que publication ouvertement gaie et lesbienne de tirage national.

Nous ne voulons pas dire que ce changement de comportement n'était pas déjà en train de se produire au Brésil, comme ailleurs, avant l'apparition du magazine Sui Generis. Au contraire, le magazine profite exactement d'un moment de stabilité économique et d'une plus grande ouverture sociale et politique au Brésil pour devenir le premier média brésilien à mettre en évidence un changement de comportement chez l'homosexuel(le) sur une plus large échelle dans le monde et sur une moindre échelle au Brésil. Ainsi, dire que la négociation pour plus de visibilité et plus d'acceptation sociale des gais et des lesbiennes brésilien(ne)s ne se passerait pas sans l'existence du magazine Sui Generis peut constituer un sophisme ; pourtant, à notre avis, l'apparition du magazine peut accélérer ou est en train d'accélérer le processus de sortie du placard et de rendre plus facile l'auto-acceptation du gai et de la lesbienne brésilien(ne), au fur et à mesure qu'il met en discours l'homosexualité au Brésil en réévaluant les valeurs, les types et les stéréotypes nationaux autant entre les homosexuel(le)s qu'entre les hétérosexuel(le)s.

La présence des stars et d'autres personnalités joue un rôle très important dans ce processus de négociation pour, au moins, deux raisons. La première touche l'acceptation sociale qu'elles ont, et leur influence auprès de l'opinion publique, surtout en ce qui concerne les sujets polémiques. La deuxième touche la commercialisation même du magazine, qui peut se faire de façon plus répandue quand une star ou une personnalité illustre sa page de couverture. Comme Tennant, plusieurs autres stars, dans tous les domaines de l'art, vont peupler les pages du magazine. Dans le domaine de la musique et de la chanson, nous pouvons citer Boy George, Elton John, Melissa Etheridge sur la scène internationale ; et Renato Russo, Laura Finocchiaro, Cássia Eller sur la scène brésilienne. À la télévision, au cinéma et au théâtre, nous pouvons citer Pedro Almodóvar, Stephan Elliot, Bruce La Bruce à l'étranger ; et Aguinaldo Silva, Norma Bengell, Ney Latorraca au Brésil. Dans le domaine de la mode, Yves Saint-Laurent et Gianni Versace à l'étranger ; et Clodovil au Brésil. Ceci étant, nous pouvons trouver sur plusieurs pages de couvertures, surtout pendant la première année, la photo d'une personnalité liée au monde artistique.

Parmi ces personnalités et ces stars présentes dans le magazine, celles qui ne sont pas homosexuelles sont pour le changement de comportement des homosexuel(le)s et encouragent la sortie du placard et l'augmentation de la visibilité. C'est l'exemple de la modèle brésilienne Cládia Liz, présente sur la couverture du numéro 5, de même que de Ligia Parro, elle aussi mannequin ; Joyce Pascowitch, journaliste brésilienne ; André Gonçalves, acteur brésilien ; Renato Gaúcho, joueur de soccer ; Marta Suplicy, femme politique dont nous parlerons plus longuement un peu plus loin ; parmi plusieurs autres noms de personnes célèbres qui se disent hétérosexuelles, mais qui ont en commun la défense des points de vue des sympathisants⁵.

Le témoignage des hétérosexuel(le)s met aussi l'accent sur leur acceptation de l'homosexuel(le). Dans le magazine ils/elles composent le groupe des sympathisants qui jouent un rôle très important dans le processus d'acceptation sociale de l'homosexualité et du processus d'auto-acceptation de l'homosexuel(le). Ceci parce que ces stars sont des

⁵ Pour la définition de *sympathisant*, voir la section 3.1.7

formateurs d'opinion et leur avis peut influencer de façon décisive le changement des habitudes et des coutumes d'une société. Ainsi, lors de leur participation dans le magazine Sui Generis, les personnes célèbres essayent toujours de tracer un tableau positif de l'homosexualité et de leurs contacts avec des homosexuel(le)s en général :

Depuis ma naissance, j'ai toujours vécu avec des gais. Ça n'a jamais été un tabou pour moi. J'ai pitié des personnes qui ne réussissent pas à s'accepter en tant qu'homosexuelles et qui ne sont pas heureuses. (SG n° 3, p. 41. Trad.libre)

On doit aimer les personnes indépendamment de leur sexe, la possibilité de tomber amoureuse d'une femme ne me dérange guère. Je trouve ça normal, je n'ai aucun problème avec ça. (SG n° 5, p. 24. Trad.libre)

En ce qui concerne les comportements sexuels, Dinho a déjà dépassé les frontières de ce qu'on a dénommé sympathisant, il atteint déjà un statut presque de militant de la cause gaie. Il se bat, il se fâche et dit à tous ceux qui ont des problèmes avec les gais qu'ils aillent en enfer. La véhémence avec laquelle il se mêle dans les questions du préjugé éveille même d'inévitables soupçons chez certaines personnes. « Se j'étais gai, je l'admettrais ouvertement sans aucun problème. » (SG n° 17, p. 12. Trad.libre)

4.1.3 – Le processus de sortie du placard

Selon le magazine, avant même de faire son *coming out* à d'autres personnes l'individu doit s'accepter comme homosexuel. Cependant, ce n'est pas toujours facile de s'accepter comme homosexuel(le), la présence d'un désir homoérotique étant toujours accompagnée d'un sentiment de différence par rapport à la majorité hétérosexuelle : *Je suis homosexuel. Et j'ai grandi avec l'impression d'être un marginal. (SG n° 7, p. 9)*

Comme plusieurs gais et lesbiennes éparpillé(e)s dans le monde, j'ai grandi en croyant que j'étais une anomalie. J'ai dû me casser la gueule plusieurs fois avant de pouvoir accepter vraiment mon option. Le magazine Sui Generis m'a beaucoup aidé pendant ce moment décisif qui s'est passé aux alentours de l'année dernière. (SG n°18, p. 6)

Je vous remercie de l'encouragement que vous m'avez donné pour ma première relation sexuelle. Probablement, sans l'aide du magazine, aujourd'hui je n'aurais pas encore résolu mes conflits, parce que je trouvais les actes qui m'attiraient malpropres. Muchas gracias mis chicos, car je suis heureux et sans me sentir coupable. (SG n° 21, p. 6)

Ce sentiment de différence peut pousser l'individu à un isolement (Isay 1998, Sedgwick 1990, Signorile 1993, Sullivan 1996), qui débouche sur un sentiment de culpabilité à cause de la dissemblance de son désir par rapport au désir d'une écrasante majorité hétérosexuelle, des fois très tôt dans l'enfance ou pendant l'adolescence. Culpabilité qui est renforcée par les dogmes homophobes des religions judéo-chrétiennes et par des pratiques sexuelles furtives et anonymes, développées en cachette comme si on voulait échapper à soi-même, à la loi des hommes et à celle de Dieu, comme nous pourrions le constater plus loin dans notre analyse. Comment donc ôter le voile de culpabilité qui couvre l'homosexualité et négocier la sortie du placard?

Nous sommes d'accord avec Signorile 1993, qui dans l'introduction de son livre *Queer in America*, dit : « *The real pain is in being 'in' – not 'out'* » (Signorile 1993, p. xviii) ; rester dans le placard est la cause de plusieurs souffrances chez l'homosexuel(le), car le maintien du placard exige toujours beaucoup d'attention, ceux/celles qui n'ont pas encore fait leur sortie ne pouvant pas se trahir ni se laisser piéger. Le plus douloureux dans cette mise en scène, c'est qu'elle doit commencer à la maison, auprès des personnes les plus chères, les parents et la famille, et, vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures, se construire auprès du voisinage, du cercle d'ami(e)s hétérosexuel(e)s, au travail, des fois même pendant les moments de loisir. Pourtant, l'auto-acceptation est une condition préalable de la sortie et aussi l'une de ses conséquences, comme l'a constaté Isay 1998 :

C'est salutaire pour un adulte de s'affirmer dans toutes les couches de la vie, même auprès des personnes hétérosexuelles importantes dans son cercle de relations, pour qu'il y ait une continuité entre la vie privée, interne et la vie externe, sociale. S'affirmer soulage l'anxiété et la dépression causées par la sensation de non-authenticité que l'effort de dissimuler produit. Les gais qui sont dans le placard ont l'air circonspect et sont extrêmement prudents dans leur discours et leur comportement social. Lorsqu'ils quittent le placard, ils disent invariablement qu'ils se sentent plus confiants et que toutes leurs relations, y inclus celles avec des hétérosexuel(le)s plus proches, sont devenues plus authentiques et conséquemment plus gratifiantes. (Isay 1998, p. 15)

Dans le magazine, la mise en discours de l'homosexualité et de son auto-acceptation prend plusieurs formes. Une des plus utilisées est celle du témoignage. Nous en avons trouvé maints qui renforcent la constatation d'Isay et de Signorile : sortir du placard est la

meilleure solution à plusieurs problèmes de l'homosexuel(le) qui vit dans le placard. Dans la section *Cartas* (le courrier des lecteurs), plusieurs lecteurs/lectrices ont parlé de leur soulagement après leur *coming out* et de la difficulté de faire les premiers pas dans cette direction.

Depuis mon enfance je suis homosexuel et mes premières expériences je les ai vécues avec des cousins et des amis. Pour cacher mon orientation sexuelle à mes parents, j'ai essayé de sortir avec des nanas, pourtant tout a été inutile. Mes parents me menaçaient de me faire enfermer dans un hôpital de fous. Je n'ai eu la paix que lors de ma prise de décision de m'accepter comme je suis. Depuis deux ans j'habite avec un copain et je suis heureux, parce que j'ai trouvé l'homme de ma vie. (SG n° 21, p. 6)

J'ai 23 ans et je peux vous assurer que le magazine SG m'a aidé à me débarrasser de toute la honte et de tous les doutes sur ma sexualité. Je me suis promis que 1997 serait l'année de gros changements dans ma vie. Et vraiment ils sont en train de se réaliser. J'ai déjà avoué mon homosexualité à des amis (le faire à ma famille est une question de temps), et de plus en plus je me sens mieux dans ma peau. [.] Je suis à pour vivre et à être heureux. (SG n° 23, p. 5)

En fait, nous nous doutons que le plus difficile dans ce processus de sortie est l'impossibilité de prévoir la réaction des personnes qui entourent l'homosexuel(le). Car si d'un côté le gai et la lesbienne qui quittent le placard peuvent s'exposer à des attaques homophobes de la part de certain(e)s hétérosexuel(le)s, d'autre part, ils peuvent s'exposer à des manifestations d'homophobie de la part de certain(e)s homosexuel(le)s qui sont encore dans le placard et qui sentent leur placard menacé par la présence de quelqu'un qui vit ouvertement son homosexualité, comme nous le verrons plus loin. De plus, il y a encore la possibilité qu'en quittant son placard, l'homosexuel(le) pousse d'autres personnes qui se voient obligées de cacher l'orientation sexuelle du gai ou de la lesbienne afin de le/la protéger des manifestations d'homophobie (Sedgwick 1990 p. 80).

J'ai 23 et mon chum, 25, et nous sommes encore dans le placard. Je crains une réaction négative de la part de mes parents. Je suis au chômage, malgré mon engagement et mon effort personnel. Je suis donc dépendant de mes parents. Au contraire de moi, mon chum a un job depuis trois ans et il n'a pas encore quitté le placard à cause de moi. Il croit que, s'il le fait, ma famille peut découvrir notre relation et rendre notre vie un enfer. (SG n°50, p. 6)

De plus, les témoignages d'homosexuel(le)s qui ont été agressé(e)s à cause de leur orientation sexuelle apparaissent assez souvent au cours des trois premières années de publication du magazine Sui Generis. L'homophobie se confronte au conflit existentiel que l'homosexuel(le) qui est dans le placard vit avant de prendre la décision de le quitter ou d'y rester. Car l'homosexuel(le) peut vivre des manifestations d'homophobie soit dans son foyer familial, soit un peu partout dans la société.

Mon regard me condamne. Sans que je me rende compte, mes yeux bougent comme un métal attiré par un aimant. Les beaux visages masculins sont mes cibles. [..] Je me rappelle un épisode quand j'étudiais en médecine vétérinaire à l'UFRGS⁶. À cause d'un de ces regards je me suis presque fait agresser avec un fémur de cheval. (SG n° 28, p. 6. Trad.libre)

Jusqu'à maintenant je garde beaucoup de chagrin de tout ce que j'ai vécu. [..] Quand j'ai cherché de l'aide chez des enseignants, je n'ai trouvé que de l'ironie et du mépris. On m'a dit que je devrais changer mes attitudes, ma façon d'être, que l'école ne pouvait rien faire pour m'aider. (SG n° 16, p. 9. Trad.libre)

Les situations que ce jeune homme (Hélio, Cartas, édition 16) a vécu à l'école ressemblent aux miennes. Un jour, un collègue plus fort que moi m'a donné des coups de poing, dans une école privée à Botafogo. [..] Une conséquence des expériences que j'ai vécues à l'école est cette peur qui m'habite, et même aujourd'hui je suis des séances de psychothérapie. (SG n° 18, p. 6. Trad.libre)

4.1.4 – L'homosexuel(le) et la famille

Des trois groupes sociaux cités plus haut par le magazine, – les parents (par extension la famille), les ami(e)s et les collègues du travail –, celui qui se présente comme étant le plus délicat dans le processus de sortie est celui des parents. Ceci parce que la famille de l'homosexuel(le) a au moins trois façons possibles de réagir face au *coming out* : le rejet total de l'homosexuel(le), l'acceptation après un gros changement d'avis ou l'acceptation totale du gai ou de la lesbienne. Selon Mott & Cerqueira 1997 plusieurs gais et lesbiennes sont mis(es) à la porte après la découverte de leur orientation sexuelle et nous avons trouvé des exemples de ce procédé dans les pages du magazine.

⁶ Universidade Federal do Rio Grande do Sul.

Il y a des membres de la famille de mon père un peu partout. Je n'ai jamais eu de liens avec eux, car la majorité sont de sexe masculin, ils sont très machos, tous sont agents de police, et jamais ils ne pourraient admettre que le nom de la famille soit lié à un gai. Des fois, maintenant, ils me cherchent parce que je suis la folle célèbre de la famille, parce que je suis riche, etc. Maintenant, c'est moi qui ne veux plus de contacts avec eux, mon cher (rires). Quand j'étais une petite folle, ils ne voulaient rien savoir de moi, mais maintenant que je suis une grande folle, hyper célèbre, ils veulent. (SG n° 25, p. 27. Trad.libre)

Cet extrait met en évidence deux points de base dans le processus de sortie : un relationnel et l'autre économique. Le premier a un côté extrêmement négatif et décourageant : être gai et en parler à sa famille peut conséquemment correspondre à une coupure des tous les liens de parenté et à un sentiment de mépris, effets craints par plusieurs homosexuel(le)s – parfois, cette crainte devient une raison plus que suffisante pour convaincre un gai ou une lesbienne de rester dans leur placard. Le deuxième renforce le premier, car, au Brésil, en général, les gais et lesbiennes célibataires demeurent plus longtemps chez leurs parents (Murray, S. 1987 in Mott & Cerqueira 1997) et, parfois, ils dépendent financièrement d'eux, principalement dans le cas des jeunes homosexuel(le)s. Ainsi, quitter le placard peut signifier à la fois quitter le foyer familial et perdre tout le soutien financier. L'indépendance économique de l'homosexuel(le) devient donc un enjeu très important dans ce processus de négociation de la sortie du placard, et ainsi, comme elle influe sur l'acceptation de l'homosexuel(le) auprès du foyer familial, elle influence aussi les prises de décision de l'homosexuel(le) avant qu'il n'avoue son orientation sexuelle à sa famille :

Márcia, il n'y a plus de questions. Évite les conflits avec ta famille, cherche de l'information, étudie fort et cherche un job. C'est difficile, mais tu vas réussir. Si tu commences à travailler, si tu as de l'argent dans tes poches, tu te sentiras beaucoup plus à l'aise, et tu pourras décider de toi-même ce que tu veux faire de ta vie. (SG n° 29, p. 7. Trad.libre)

Ceci dit, nous pouvons supposer que, selon le magazine, l'indépendance financière joue un rôle très important : soit auprès de la famille de l'homosexuel(le), soit auprès de la société. Dans le premier cas, elle a un rôle préventif au cas où le gai ou la lesbienne sera obligé(e) à quitter le foyer familial. Dans le deuxième cas, comme nous irons voir plus

loin, elle sera appelée « pouvoir d'achat » et elle sera un outil très important dans le processus d'acceptation sociale.

De plus, les manifestations d'homophobie dans la famille peuvent atteindre des niveaux extrêmes, comme la violence physique et le meurtre. Il nous manque des données précises par rapport à ce sujet, surtout parce qu'il n'y a pas de statistiques dans ce domaine. Pourtant, nous avons trouvé des exemples éparpillés dans quelques numéros du magazine qui illustrent bien la violence subie par des gais dans leur foyer :

Il y a 24 ans, j'ai fait subir un test de théâtre à des jeunes, ex-étudiants à moi, qui devaient raconter leurs expériences en se débarrassant ainsi de leurs traumatismes. Des 25 interviewés, cinq avaient été violés par leur père. Et un parmi ces cinq a même entendu son père lui dire : 'Comme tu seras vraiment un homosexuel, et que tu vas finir par te faire enculer, celui qui va t'enculer le premier c'est moi'. (SG n° 26 p. 32. Trad. libre)

L'extrait ci-dessus peut illustrer, parmi d'autres, un des paradoxes brésiliens par rapport à l'homosexualité : le couple phobie vs *philie*. L'homophobie d'un père ne lui permettait pas d'accepter l'orientation sexuelle de son fils, mais son *homophilie* est suffisante pour le pousser à violer son fils. Situation qui dénonce une des facettes de l'homophobie : des fois, les pires manifestations homophobes sont produites par des homosexuel(le)s – ou des personnes qui ont des fantasmes homosexuels – qui n'acceptent pas leur orientation sexuelle ou par ceux/celles qui sont encore dans leur placard (Sedgwick 1990 ; Spencer 1995 ; Trevisan 1998). De plus, la *philie* homosexuelle est centrée sur l'acte sexuel et les rôles joués par les partenaires ; le père ne considère pas le désir qui l'a poussé à violer son fils comme étant un désir ou un fantasme homosexuel, au contraire. Comme il jouait le rôle de l'homme dans la relation, il n'a rien fait de méprisable, ni même violer son fils. Pourtant, le rôle joué par son fils est méprisable, car jouant comme passif dans une relation sexuelle, il remplace la femme, qui dans une société machiste sera toujours vue comme un être faible, dépendant, inférieur. Au Brésil, le gai est placé sur un niveau encore plus bas que celui de la femme, car il est vu comme une « anomalie » :

The bicha louca is not, in fact, uma mulher verdadeira, 'a true woman'. On the contrary, he remains a dangerous and disturbing anomaly. Genitally male, yet having abandoned

the true homem's identity as both machão and pai by adopting the passive sexual role, the bicha becomes a kind of female animal, betwixt and between the accepted categories of normal human life. (Parker 1991, p. 47)

Comment, donc, le magazine Sui Generis veut-il négocier la sortie du placard dans de telles conditions? Comme Isay a constaté, l'être humain a besoin de s'affirmer. Pour s'affirmer, on a besoin d'être accepté, comme nous l'avons vu précédemment⁷ dans l'exemple d'un homosexuel qui a été accepté par sa parenté quand il est devenu riche, fameux, une « *bichona famosíssima* ». Selon Cerqueira & Mott 1997, même des travestis – qui portent un triple stigmate, en tant qu'homosexuels, travestis et prostitués – ont pu se faire accepter par leurs familles après l'atteinte d'une stabilité économique ou quand ils sont devenus une source de revenu pour leur famille. Malheureusement cette constatation n'a pas été illustrée par le magazine.

L'acceptation de l'homosexuel(le) après un rejet initial marque un gros changement d'avis de la part des parents et de la famille. Ce possible changement d'avis est aussi présenté dans le magazine comme un point de plus dans le processus de négociation d'un *coming out* national. Sortir du placard correspond à s'affirmer, et se faire accepter *a posteriori*. Le choc de la sortie et tout le bouleversement qu'il provoque sera compensé par une vie sans hypocrisie. Nous croyons que cette réaction des parents est beaucoup plus positive que la précédente, car l'homophobie, lors de la découverte de l'homosexualité de leur fils/fille, n'est pas assez forte pour se traduire en actes de violence physique :

J'ai 17 ans, trois tatouages, un body piercing et une passion très forte pour la musique. Je suis gai et mulâtre (qu'est-ce que ça fait, il y en a tellement dans le monde) et je porte mes cheveux (au naturel) long et attirants ...j'aime le rock'n'roll. Bon, chez moi, la règle était d'être mince, bien élevé, détester les personnes qui fumaient de la marijuana, aller à l'église (catholique), voter PT⁸ et jamais parler en mal de la police. Le portrait était : papa protecteur des enfants, maman qui a toujours le dernier mot, la sœur aînée la mégère, la sœur du milieu la petite fille chérie et moi l'opposé de tout ça : gros, gros, gros! Un jour quand j'avais 13 ans, en huitième année, il y a eu un débat sur l'homosexualité (j'avais déjà vécu des expériences) et j'ai dit que je ne voyais rien d'anormal dans une relation homosexuelle. Cela a suffi : je suis devenu le salaud

⁷ SG n° 25. p. 27

⁸ Partido Trabalhista (Partie des travailleurs)

de l'école. Le temps a passé, j'aimais de plus en plus le rock, j'ai maigri, j'ai commencé à faire du karaté et j'ai commencé à me faire couper les cheveux par un coiffeur gai duquel je suis devenu très ami. Cela était assez. Tout le monde dans ma ville en parlait (ma ville est encore au Moyen Âge). Je grandissais et je gagnais d'autres adjectifs au fur et à mesure (tapette, fumeur de marijuana, trafiquant, et possédé par le démon). Un jour maman m'a vu, en regardant par le trou de la serrure (évidemment!), en train d'embrasser mon chum. C'était la fin du monde, cette expérience a été effrayante. Mon père m'appuyait, comme d'habitude. Maman a juré que j'étais adopté et que cela (ça veut dire, moi) ne pouvait pas appartenir à sa famille. Ce que je voulais vraiment dire c'est que, aujourd'hui, mon père me conduit au Massivo, à la Rave et au Latino et ma mère demande à mon chum d'être mon associé pour une clinique (je suis en train de me préparer pour aller étudier en odontologie). Et voulez-vous savoir une dernière chose, pour quelqu'un qui croyait qu'un encens bouddhiste était de la magie noire, maman a beaucoup évolué, n'est-ce pas?» (SG n° 8, p. 6. Trad.libre)

Cet extrait illustre très bien ce que nous avons dit par rapport à un changement d'avis des parents par rapport à l'homosexualité de leur fils/fille. Il renforce l'avis du magazine sur les avantages de quitter le placard, même si on doit traverser une période de bouleversement. Cet extrait est aussi exemplaire pour nous donner une idée plus claire et proche de ce que le modèle de famille moyenne brésilienne, traditionnelle et homophobe, est et surtout quand cette famille habite dans une petite ville à l'intérieur du Brésil. Il n'y a pas eu de *coming out* planifié aux parents dans cet extrait. Comme nous pouvons constater dans ce témoignage, le degré d'homophobie est tellement élevé qu'il a poussé la mère de l'homosexuel à lui dire qu'il était un fils adoptif, et qu'il ne pouvait pas appartenir à sa famille à elle. Pourtant, son attitude a changé avec le temps et elle a fini non seulement pour accepter l'homosexualité de son fils, mais aussi la présence de son partenaire à lui. À partir de ce genre de témoignage nous pouvons constater que l'homosexuel(le) peut être accepté(e) par ses parents, même après le bouleversement émotionnel que le moment de révélation ou de découverte de l'homosexualité peut déclencher.

Mise à côté de l'autre possibilité de réaction de famille, celle-ci introduit une facette beaucoup plus positive du processus de *coming out*. Nous nous doutons ainsi que ce genre de témoignage devient un outil de négociation très important, car il met en évidence le caractère relationnel de la société brésilienne (DaMatta 1997b) — et qui détermine plusieurs fois la prise d'attitude des personnes, à cause des enjeux qu'il met en risque. Car, au Brésil, le proverbe « *dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es* » a

encore un poids très fort quand il s'agit de s'établir des liens d'amitié ou de garder les liens de parenté, comme ça a été le cas dans l'exemple précédent. Ce n'est pas tous/toutes les hétérosexuel(le)s qui veulent avoir des liens avec des homosexuel(le)s ; ça commence dans la famille et ça se répand dans toute la société.

La troisième réaction de la famille face à la découverte de l'homosexualité de leur fils/fille est, pour ainsi dire, utopique, du moins d'après nous, car elle est basée sur une acceptation totale et sans conflits de la part de la famille de l'homosexuel(le). Nous nous doutons que, des trois, elle est sûrement la moins répandue au Brésil. Pourtant, elle est une réaction très saillante dans le magazine. Ceci, nous semble-t-il, à cause des exemples positifs dont les homosexuel(le)s brésilien(ne)s ont besoin, à ce moment-ci du processus de négociation de la sortie du placard.

Quand j'avais vingt-cinq ans, j'ai décidé de tout raconter [.]. J'ai tout dit à mon père. Je lui ai dit que je prenais des drogues et que les filles qu'il et maman voyaient chez nous elles étaient mes blondes, mais que les gars étaient aussi mes amants. Il m'a dit qu'il en avait déjà entendu parler, mais qu'il m'appuierait en tout ce dont j'avais besoin. Et j'avais besoin de l'entendre dire cela. J'avais trop de conflits à cause de tous les rejets dont je souffrais. Son appui a été fondamental en ce temps-là et il persiste encore aujourd'hui. (SG n° 24, p. 44. Trad.libre)

Ce n'est jamais trop de vous rappeler que comme tout le monde, Melissa (Etheridge) a une famille et celle-ci a été la première à qui elle a avoué son orientation sexuelle. Son père a réagi de manière très compréhensive face à la révélation de la petite Melissa, qui était encore une adolescente. « Alors, c'était ça que tu avais à me dire ? Je croyais que c'était quelque chose de terrible. » (SG n° 9, p. 19. Trad.libre)

Nous avons trouvé aussi, dans le numéro 5 du magazine Sui Generis, une photographie qui appuie de façon incisive ce même avis. Il s'agit d'une photographie prise pendant un défilé qui a eu lieu au cours de la 17^e Conférence de l'*International Lesbian and Gay Association* (ILGA). Nous pouvons y voir deux femmes qui tiennent une pancarte où on peut lire : *Nous sommes les mères et les pères de gais et de lesbiennes et nous sommes fiers de vous !* (SG n° 5, p. 8)

Pourtant, cette acceptation totale de l'homosexuel(le) par ses parents peut créer chez plusieurs lecteurs et lectrices des attentes qui, si non satisfaites, pourraient les frustrer et entraîner des conséquences inattendues, comme celle qui suit :

J'ai 18 ans et ça fait deux ans que j'ai découvert le magazine Sui Generis, qui m'a beaucoup aidé à m'accepter comme je suis. Influencé par le magazine, j'ai décidé, ça fait quelques semaines, de « sortir du placard », comme on dit. Comme je croyais que ma mère était libérale, compréhensive et qu'elle aurait pu imaginer le contenu de l'aveu que j'étais en train de lui faire, j'ai pris la décision de tout lui dire. Autrement dit, lui dire : « Maman, je suis gai ». Vous ne pouvez pas imaginer ma surprise, quand je l'ai vue en colère me dire : « Si c'est comme tu dis, alors, j'aimerais bien que tu développes un cancer au milieu de ton ... ». (SG n° 44, p. 7. Trad.libre)

Nous avons remarqué que, dans ces cas, le magazine essaye de montrer les avantages futurs de la sortie du placard. On fait valoir que, après le bouleversement qui a suivi le *coming out*, et après la conquête (ou reconquête) du respect des parents, de la famille, etc. on pourra enfin jouir d'un sentiment de liberté et de légèreté. On avance aussi que ça vaut plus la peine d'avouer volontairement son orientation sexuelle que de se faire surprendre, car, dans le premier cas, l'homosexuel(le) peut choisir les conditions propices pour faire son *coming out*. Conditions qui, selon le magazine, passent nécessairement par l'indépendance économique.

4.1.5 – L'homosexuel(le) et le travail

Le processus de sortie du placard, de visibilité et d'acceptation sociale touchent aussi les activités professionnelles du gai et de la lesbienne. Ceci parce que l'homosexuel(le) peut soudain faire face, dans son milieu du travail, à des manifestations homophobes, voire perdre son emploi. Cependant, nous croyons que les pertes impliquées dans le milieu du travail sont beaucoup moins graves que dans le cas du rejet de la famille. Car il y a toujours des possibilités de se trouver un autre emploi, avec une ambiance moins homophobe. Quand on introduit ce sujet dans le numéro trois du magazine Sui Generis,

on met en évidence que l'homosexuel(le), pour assurer son emploi, doit être avant tout compétent(e), en devenant ainsi irremplaçable. En ce qui concerne le *coming out* dans le milieu de travail, il va de paire avec la compétence. Si l'homosexuel(le) se fait reconnaître par sa valeur professionnelle, par son aptitude, sa capacité, il peut vivre son orientation sexuelle sans grands problèmes :

[.] Enfin, qu'est-ce que nous devons répondre à notre chef quand il nous demande si nous sommes gais? [.] la réponse est venue avec un air banal : ' Oui, je suis gai et je suis en train de voyager avec une amie'. Alors le chef a ajouté : ' ok, bon voyage et amusez-vous'. [.] Aujourd'hui, après quelques années, Anibal Faria s'amuse à se rappeler cette histoire. [.] Et il a au bout de la langue l'explication de ce qui s'est passé cette journée-là : ' Quand on est un professionnel compétent, le respect s'impose indépendamment de son orientation sexuelle'. (SG n° 3, pp. 50-51. Trad.libre)

Qui aurait pu avoir le courage de dire que Aguinaldo Silva n'est pas un vainqueur? À tous ceux qui ne le savent pas, Aguinaldo a bâti une solide carrière de journaliste et d'écrivain bien accompli de téléroman sans jamais avoir besoin de cacher ses préférences sexuelles. 'J'ai toujours traité avec tellement de naturel mon orientation sexuelle que, avec le passage du temps, elle a disparu et j'ai réussi à imposer ma compétence et mon professionnalisme.' (SG n° 3, p. 52. Trad.libre)

Pourtant, à l'occasion, la compétence et le professionnalisme ne sont pas suffisants pour assurer son poste à l'homosexuel(le), surtout quand il s'agit d'homosexuel(le)s qui travaillent à la télévision et dans le domaine de la mode. Paradoxalement ces domaines qui, en général, sont considérés comme plus libéraux, cachent un côté homophobe dont le magazine parle et qu'il dénonce.

SG : *Un beau mannequin qui est gai est surveillé dans son milieu de travail ?*

FD : *Cette surveillance existe vraiment, et, d'après moi, c'est une question très sérieuse. Cependant je crois qu'elle est peut-être plus forte auprès de ceux qui travaillent à la télévision, qui est un véhicule fameux pour créer des stars, même si les acteurs sont gais dans leur vie privée. (SG n° 25, p. 30. Trad.libre)*

Je trouve que c'est inconcevable, aujourd'hui, qu'une personne ne fasse pas son coming out. Pourtant, c'est encore aussi difficile au cinéma qu'à la télévision. Les acteurs/actrices qui travaillent dans le domaine du cinéma se cachent aussi, ceci parce qu'ils/elles ne travaillent pas seulement dans ce domaine-là. Il y a le préjugé, les personnes ont une crainte effrayante de se montrer, et il y en a même qui font des choses incroyables pour cacher leur homosexualité. (SG n° 24, p. 43. Trad. libre)

De cette façon, nous supposons que le placard dans le milieu du travail est un fait aussi remarquable qu'auprès de la famille. Soit à cause d'une certaine surveillance dans certains milieux de travail – et nous sommes sûr qu'il ne se limite pas seulement aux domaines de la mode et de la télévision –, soit à cause des précautions que certain(e)s homosexuel(le)s doivent prendre pour réussir leur carrière professionnelle. D'après ce que nous avons pu constater, l'aveu de l'homosexualité peut nuire profondément à la carrière d'un(e) acteur/actrice ou d'un(e) chanteur/chanteuse :

SG : Ne croyez-vous pas que le retard à la télévision par rapport aux homosexuel(le)s ne serait pas encouragé par les homosexuel(le)s ?

CL : Mais on n'invite pas les acteurs homosexuels pour jouer un rôle d'homosexuel, on les invite seulement pour animer des shows ou pour être un serveur, un préposé, un réceptionniste. Car la tapette est comédienne. (SG n° 28, p. 17. Trad. libre)

Laura, qui en 1993 a avoué en public son homosexualité, a été obligée de retarder le projet de lancement de son album – pendant quatre ans – à cause du préjugé des grandes entreprises du disque. (SG n° 26, p. 50. Trad. libre)

La visibilité au travail, ainsi qu'à la maison, devient ainsi un couteau à deux tranchants, car si d'un côté elle peut produire des réactions homophobes, de l'autre, c'est seulement par elle que l'on pourra effectuer des changements sociaux, voire assurer les droits d'acceptation des homosexuel(le)s au moyen de lois. C'est évident qu'il y a eu des changements par rapport à l'acceptation de l'homosexuel(le) sur le marché du travail au Brésil, surtout si on considère le contexte socioculturel des années soixante-dix. En ce qui concerne les stars, il y a dans le magazine une longue discussion à savoir si oui ou non elles doivent avouer leur orientation sexuelle, et sur quand et comment le faire. Nous avons remarqué que le magazine a tendance à appuyer, voire stimuler, qu'une star quitte le placard, mais seulement après la réussite de sa carrière.

4.1.6 – La résistance à l'étiquette

Une autre question qui rend la sortie du placard une affaire difficile c'est le processus d'étiquetage qu'elle entraîne. Ceci veut dire que, au Brésil, ce qui est plus difficile que de

s'accepter comme homosexuel(le), c'est de porter les « étiquettes » de gai et de lesbienne. D'abord parce que le mot « gai » – malgré son existence au Brésil depuis les années soixante⁹ – et « lesbienne » sont de nouvelles étiquettes qui ont commencé à être utilisées de façon plus répandue après l'apparition du magazine *Sui Generis* ; ensuite parce que, en dehors du groupe¹⁰ homosexuel, et des fois même dans le groupe, les « étiquettes » de gai et de lesbienne ont toujours une connotation fort péjorative, ce qui peut justifier cette résistance aux étiquettes :

Ney Matogrosso n'est pas un homme qu'on puisse catégoriser facilement. Il n'aime pas des termes tels que 'homosexuel', 'gay', 'hétérosexuel', et voire 'bisexuel'. (SG n° 2, p. 41. Trad. Libre)

Cássio n'a jamais accepté l'étiquette de gai ; il préfère qu'on réfère à lui comme pan ou multisexuel. (SG n° 22, p. 41. Trad. libre)

SG : *Et vous, Luiz Salem, comment vous positionnez-vous en termes de sexualité?*

LS : *En termes de sexualité (pensif). Je me ...c'est une question que vous êtes en train de me poser presque comme ... (pensif). Je me positionne tel que je suis! (SG n° 29, p. 27. Trad. libre)*

Dans le magazine, l'étiquette « gai » vient remplacer *bicha*, *viado* et d'autres étiquettes qui identifient surtout l'homosexuel efféminé ; et « lesbienne », à son tour, remplace *sapatão* ou *sapatona*, qui identifient l'homosexuelle masculine. Nous ne pouvons pas dire que ces nouvelles étiquettes ont déjà remplacé les anciennes. Cependant, le magazine s'efforce de les faire valider auprès de son public. Cette tentative n'empêche pourtant pas l'utilisation des vieilles étiquettes ni la création de nouvelles, pour identifier la pluralité des types et des comportements homosexuels : [...] *une bicha et une lesbienne militante sont tombées amoureuse l'une de l'autre (SG n° 12, p. 16. Trad. libre). Je n'ai jamais connu une bicha qui adoptait l'air affecté comme façon de s'intégrer à la société. Au contraire, pour se faire accepter, elles deviennent barbie*¹¹ (SG n° 22, p. 45. Trad. libre).

⁹ Pour plus de détails, voir Fry & MacRae 1991, p. 24.

¹⁰ Jenkins 1996 définit groupe comme « a collectivity which identifies and defines itself (a group for itself) » (p. 23).

¹¹ Homosexuel bien musclé.

Ce n'est pas difficile d'attaquer un gai. Cependant je ne conseille à personne de le faire tout seul. Ces viados savent se défendre et très bien. (SG n° 25, p. 54. Trad. libre)

Nous pouvons donc dire que les anciennes étiquettes sont aussi récurrentes dans le magazine, et on joue assez souvent avec elles pendant les trois premières années de publication. Des variations pour *bicha* ont été créées, telle que *bicha fina* (tapette chic) ou tout simplement *b.f.* ; *biba* ou *bi* (sûrement une variation de *bicha*) ; *bicha ninja*, pour identifier les gais qui pratiquent un art martial ; *bicha amiga* (une tapette amie) ; le mot *barbie* nomme les gais très musclés particulièrement. Pour les lesbiennes, il y a une moins grande variété, et *sapatão*, *sapata* ou *sapaton* sont récurrentes pendant les trois premières années. À part ces trois étiquettes pour nommer les lesbiennes, nous avons encore trouvé *sapatilha* (variation de *sapatão*), *bolacha*¹² et *camioneira* (chauffeur de camion¹³). Cependant, gai et lesbienne sont les étiquettes les plus utilisées, suivies de *barbie* et *biba* pour nommer les gais ; et *bolacha* et *sapata* pour nommer les lesbiennes. On a aussi créé une étiquette pour nommer les hétérosexuel(le)s : *straight*, terme emprunté à l'anglais et utilisé seulement dans les premiers numéros du magazine. Un autre terme qui a commencé à être utilisé est « sympathisant » (*simpatizante*, en portugais), utilisé la première fois dans le numéro 3 ; il s'applique d'abord aux personnes hétérosexuelles qui ne sont pas homophobes.

Les nouvelles étiquettes ont aussi dans le magazine le but de démonter les stéréotypes d'homosexuel(le) ; elles caractériseraient ainsi beaucoup plus non un type humain, non un ensemble de pratiques sexuelles, mais toute une façon de vivre. À cet égard, l'étiquette « gai » aura un poids beaucoup plus fort que « lesbienne », car le magazine, surtout pendant la première année, l'utilise pour identifier une culture gaie, une presse gaie, des films gais, un humour et une humeur gais, une esthétique gaie, une communauté gaie parmi tant d'autres possibilités et variations, sans distinction de genre.

La culture gaie est en train de se manifester au Brésil de la même façon qu'ailleurs dans le monde. (SG n° 3, p. 7. Trad.libre)

¹² *Bolacha* est un genre de biscuit de consommation très répandu dans certaines régions du Brésil.

¹³ Allusion au type macho que les chauffeurs de camion ont.

C'est beaucoup plus agréable de voir l'humour gai à l'écran [..]. Si même les grands studios de cinéma se montrent intéressés à tourner des films de ce genre, c'est parce que le cinéma gai n'est plus vu comme de l'exotisme. (SG n° 1, p. 13. Trad.libre)

En ce qui concerne les homosexuels, le terme gai vient atténuer aussi la grosse différence qu'il y avait (et qu'il y a encore) entre le passif et l'actif sexuels. Car, avant, avec les autres étiquettes, l'actif sexuel n'était pas considéré comme un homosexuel, au sens fort ; il était considéré comme un *bofe*¹⁴ ou un *entendido*¹⁵ (Fry & MacRae 1991). Nous nous doutons que le magazine Sui Generis veut rétrécir cet écart. Ce n'est plus le rôle joué pendant la relation, ni la position (en haut ou en bas) du partenaire qui vont déterminer celui qui va porter « l'étiquette » qui a un sens plus péjoratif. Gai est un terme beaucoup plus général qui va rejoindre *viados* et *entenditos*, *monas*¹⁶ et *bofes*¹⁷, actifs et passifs sexuels, enfin toute la variété de sexualités qui ont en commun l'objet de leur désir : une personne du même sexe. Ceci parce que, en tant que magazine gai, le magazine Sui Generis n'exclut aucun de ces types d'homosexuels ; au contraire, il les valorise, comme nous allons voir un peu plus loin. Nous pouvons dire la même chose pour les lesbiennes, qui ne sont plus présentées en tant que caricature de l'homme, ainsi que pour le couple lesbien qui n'est plus présenté comme caricature du couple hétérosexuel. Les lesbiennes peuvent être aussi féminines et coquettes que n'importe quelle femme hétérosexuelle, ce qui n'exclut pas les lesbiennes masculines.

4.1.7 – Le flou du langage

Pourtant, malgré tous les avantages que les nouvelles catégories présentent, l'homosexuel(le) brésilien(ne) cache encore son orientation sexuelle derrière un flou que recouvre son langage. Ce flou prend plusieurs formes, facettes et niveaux. En ce qui

¹⁴ Celui qui joue toujours le rôle de l'actif dans une relation homosexuelle et qui a d'habitude l'air macho.

¹⁵ Étiquette qui peut identifier autant le bisexuel que l'homosexuel non affecté.

¹⁶ Homosexuel trop affecté.

¹⁷ Personne qui joue le rôle actif pendant la relation sexuelle, parfois même considérée et des fois par le passif sexuel comme le macho de la relation, voire comme un macho hétérosexuel qui couche aussi avec d'autres personnes de son sexe.

concerne l'orientation sexuelle, la tendance principale est de ne pas porter d'étiquettes ou du moins de refuser les étiquettes qui enfermeraient les homosexuel(le)s dans une catégorie¹⁸ exclusive. Selon le magazine, homosexuel(le), hétérosexuel(le) sont des modèles dépassés, la bisexualité est une option sexuelle et une étiquette très utilisée, suivie de *pansexuel(le)*, *multissexuel(le)*, parmi d'autres.

SG : *Ney, êtes-vous bisexuel?*

NL : *Moi, non, je ne le suis pas! (rires) Je suis tri! Je suis Atlanta!*

SG : *Et vous, Edilson?*

EB : *J'ai des expériences dans tous les domaines ..(SG n° 21, p. 30. Trad. libre)*

SG : *Quand avez-vous découvert votre homosexualité?*

GC : *Je trouve que l'on peut faire l'amour avec des hommes ou avec des femmes, je ne suis pas enfermé dans des catégories. Je trouve que l'on doit laisser sa sexualité être la plus ouverte possible. (SG n° 27, p. 47. Trad. libre)*

SG : *Vous êtes gai?*

CL : *Je suis gai, j'aime les hommes et les femmes. J'ai déjà eu des expériences avec des femmes, j'ai failli me marier. Quand je tombe en amour avec une personne, soit un homme soit une femme, je n'ai pas des limites. Je n'ai aucun problème, principalement au lit. (SG n° 28, p. 27. Trad. libre)*

Se nommer soi-même comme gai et lesbienne est une affaire qui a vraiment pris force depuis l'apparition du magazine et d'autres événements qui ont eu lieu pendant l'année 1995. Parmi eux, la présence d'un couple gai, Jefferson et Sandrinho, dans un téléroman diffusé pendant les heures de grande écoute de la télévision brésilienne (SG n° 6, p. 32) ; des fêtes réalisées à Rio de Janeiro qui avaient comme public cible autant les hétérosexuel(le)s *friendly* que les homosexuel(le)s (SG n° 12, p. 27) ; la réalisation de la XVII^e Conférence de l'*International Lesbian and Gay Association* (ILGA), en juin 1995, à Rio de Janeiro (SG n° 3, p. 9). La conjonction de ces événements ont aidé le sigle *GLS* à se répandre, identifiant respectivement les gais, les lesbiennes et les sympathisant(e)s.

En ce qui concerne le genre du partenaire, nous avons remarqué qu'il y a dans le magazine une tendance à utiliser des formes neutres, qui peuvent être utilisées autant

¹⁸ Jenkins définit catégorie comme "a collectivity which is identified and defined by others". (Jenkins 1996, p. 23)

pour identifier un homme qu'une femme. *A figura*¹⁹ ou *a pessoa*²⁰ est un exemple typique, très répandu et très neutre, car, au jour le jour, même les hétérosexuel(le)s l'utilisent pour faire référence à leurs partenaires. Ce procédé rend possible un silence total, ou un vide, par rapport au genre du partenaire. Autrement dit, c'est comme si le partenaire était complètement asexué.

SG : Le lieu le plus étrange où vous avez déjà fait l'amour?

VG : J'ai une chaise en carton dur, elle a l'air fragile, mais elle est très résistante. Je crois que ça a été sur cette chaise. La personne [a pessoa] a dit 'elle va craquer. J'ai tout simplement répondu 'fais-moi confiance'. (SG n° 27, p. 33. Trad. libre)

SG : Laffond, quel est votre âge et état civil?

JL : J'ai 44 ans. État civil, actuellement je suis marié. [...] Après être resté presque deux ans sans aucune relation, maintenant une personne [uma pessoa] de 26 ans, très merveilleuse, est apparue dans ma vie. (SG n° 25, p. 25. Trad. libre)

Il est intéressant d'observer que l'étiquette sympathisant(e) joue un double rôle dans le processus de validation des nouvelles étiquettes. D'abord parce qu'elle rend possible pour les hétérosexuel(le)s l'accès aux endroits gais : bars, boîtes, fêtes, etc. Ensuite parce qu'elle permet à des gais et lesbiennes qui sont encore dans le placard de se présenter tout simplement comme sympathisant(e), si par hasard on met en question leur orientation sexuelle. Ceci parce que depuis qu'on a commencé à définir ce qui était un(e) sympathisant(e)²¹, l'étiquette peut désigner autant des hétérosexuel(le)s qui acceptent sans problèmes l'amitié des gais et des lesbiennes sans jamais avoir de relations sexuelles avec des personnes de leur sexe, que des bisexuel(le)s, qui se disent parfois hétérosexuel(le)s ; ou encore des gais et lesbiennes qui ne veulent pas porter cette étiquette à cause de toutes les associations péjoratives dont nous avons déjà parlé. Dans un petit article dans le numéro 19, on remet justement en question l'application du terme *simpatizante* :

[...] Enfin, comment doit-on concevoir les sympathisant(e)s? Qui sont-ils/elles? Comment vivent-ils/elles? Que mangent-ils/elles? Seront-ils/elles des descendant(e)s

¹⁹ *A figura* (la figure, en français) peut désigner une personne en général (homme ou femme) à qui on fait référence.

²⁰ *A pessoa* (la personne, en français) est un neutre en portugais comme en français.

²¹ Palomino, Erika. *Opção friendly*. in : SG n° 3, pp. 38-40.

d'une certaine espèce de 'plante carnivore végétarienne' qui s'est mêlée à la race humaine? C'est un mystère. (SG n° 19, p. 66. Trad. libre)

Nous avons constaté que le magazine affiche une double attitude par rapport à la question de la visibilité : la première et la plus évidente est de la stimuler et de la répandre. Pourtant, nous avons en effet constaté qu'il y a aussi des situations qui rendent parfaitement possible la gestion et le maintien du placard. De plus, nous supposons que, en ce qui concerne la question gaie au Brésil, il y a encore une grande distance entre avoir des pratiques homoérotiques et être fier d'être homosexuel(le), et, conséquemment, se faire reconnaître en tant que gai ou lesbienne. Nous allons maintenant voir comment la négociation se joue au niveau social.

4.2 – Visibilité et acceptation sociale

4.2.1 – Les enjeux du pouvoir d'achat

Le processus de négociation que le magazine Sui Generis va déclencher auprès de la société brésilienne se veut moins une demande qu'une affirmation : « *we are queer, we are here, just do it!* ». Ceci surtout à cause de la façon par laquelle le magazine Sui Generis présente la nouvelle condition de l'homosexualité au Brésil et dans le monde. Quand nous disons que la négociation a davantage l'air d'une affirmation, voire d'un défi à la société brésilienne, c'est parce que cette négociation est basée sur un pouvoir d'achat que les homosexuel(le)s, d'après le magazine, détiendraient par rapport à la majorité hétérosexuelle, étant donné que « *la majorité des gais n'ont pas d'enfants et le résultat est une intense consommation de biens qui sont liés à leurs intérêts personnels* ». (SG n° 1, p. 60. Trad. libre)

À partir de ces mots clés – pouvoir d'achat et consommation, qui dans le magazine se traduisent par des biens et des services voués aux homosexuel(le)s – le magazine va remettre en question la conception sociale de l'homosexualité au Brésil, pour la corriger,

la changer et la faire valider. Les repères de ce processus de négociation ont été empruntés à quelques pays de l'Europe et surtout aux États-Unis, où les enjeux économiques ont une forte influence sur les enjeux politiques :

Aux États-Unis, le buzz est davantage politique, ce qui signifie économique. Ça va de la commercialisation de produits et de service auprès de la communauté gaye, jusqu'à la publicité, le marketing, le divertissement et le tourisme. » (SG n° 1, p. 60. Trad. libre)

Ainsi, d'après ce que le magazine met en évidence, aux États-Unis et à l'étranger, le mouvement homosexuel serait basé particulièrement sur le pouvoir d'achat des homosexuel(le)s. C'est à cause de ce pouvoir d'achat, de leur pouvoir d'organisation et de mobilisation politiques que principalement les gais et lesbiennes nord-américain(e)s ont obtenu de gros changements auprès des autorités et de l'ensemble de la société nord-américaine. Nous avons constaté que, pendant la première année, le magazine Sui Generis centrait davantage son attention sur la mobilisation organisée et l'engagement politique des groupes gais et lesbiens nord-américains et la mobilisation homosexuelle au Brésil. Cependant, à partir de la deuxième année, l'attention donnée à la mobilisation politique devient très subtile et d'autres sujets – tels que le cinéma, la mode, la chanson, les entrevues – prennent plus de place dans le magazine.

Le magazine profite donc de cette conscience du pouvoir de négociation sociale qu'a l'argent dans la société nord-américaine et il s'efforce de montrer aux gais et lesbiennes au Brésil qu'ils/elles n'ont plus besoin de rien cacher, car les grands piliers sur lesquels s'appuie la société pour condamner l'homosexualité sont en train de changer. Ainsi, ce n'est plus à la religion ni à la loi de contrôler ou de dicter les valeurs morales. Les valeurs morales, comme n'importe quel autre bien de consommation, sont biaisées par les intérêts d'un marché consommateur, auquel les gais et les lesbiennes appartiennent eux/elles aussi. Alors, pourquoi ne pas utiliser consciemment ce pouvoir pour d'autres fins que l'usage personnel? Pourquoi ne pas en profiter pour provoquer des changements à ces piliers qui pendant des centaines d'années ont obligé l'homosexuel(le) à s'enfermer dans son placard, à cacher ses désirs, à effacer son être ?

Si l'homosexualité était une source de honte, maintenant elle peut être vue comme une « piscine de fierté » ; et la piscine, on l'achète! Si, auparavant, l'homosexualité était stérile – car les homosexuel(le)s ne pouvaient pas avoir d'enfants – maintenant ils/elles sont devenu(e)s productifs car ils/elles peuvent se consacrer à leur travail sans s'inquiéter des enfants. Si, par le passé, les homosexuel(le)s étaient différents à cause de leur orientation sexuelle, maintenant ils/elles ont un point en commun avec les hétérosexuel(le)s : la consommation! Si, avant, l'homosexuel(le) devait se « rendre invisible » pour pouvoir se servir des biens de consommation et de services hétérosexuels, maintenant il/elle peut se montrer et exiger des biens et des services adressés à son groupe social. Si, avant, l'homosexuel(le) était un personnage caricatural, un pervers, un anormal, maintenant il/elle est une personne comme n'importe quelle autre. Et si l'homosexualité était une perversion, maintenant elle se présente tout simplement comme une possibilité sexuelle de plus.

On s'est déjà rendu compte que le public homosexuel est un public avec une situation économique stable, qui a de l'argent, qu'il y a là des professionnel(le)s qui ont réussi leur carrière. Comme ils/elles n'ont pas d'enfants, ceci leur permet de dépenser leur argent pour s'amuser, pour acheter des livres et des magazines, faire des voyages, aller au cinéma. (SG n° 3, p. 20. Trad. libre)

Quand on se préoccupe de son travail et non pas de savoir si on est accepté ou non, on prouve son talent et on se fait reconnaître par sa capacité. (SG n° 4, p. 21. Trad. libre)

Pourtant, cette façon si directe de parler du pouvoir d'achat se limite surtout à la première année. Pendant les deux autres, on ne parle plus de ce pouvoir d'achat des homosexuel(le)s ; on fait la publicité de biens et de services adressés aux homosexuel(le)s, procédé qui existait déjà pendant la première année. Pourtant, ce qui a attiré notre attention c'est la quantité et la variété de publicités qui augmente à chaque année de publication du magazine. Avec la deuxième année naît la section *Etcetera*, qui présente des services – bars, restaurants, saunas, hôtels – dans les plus grandes villes au Brésil, où les gais et lesbiennes sont les bienvenu(e)s. Lors de son apparition dans le numéro 9, la section comptait seulement une page. Au dernier numéro de la troisième année, la section compte sept pages et une plus grande variété d'annonceurs –clubs vidéos, magazines homo érotiques, animateurs pour des fêtes privées ou des boîtes,

agences de voyage vouées au public homosexuel, cours de langues ; services d'avocats, thérapeutes et odontologistes ; couturiers et vêtements sur commande – ; ils présentent ou de petites publicités dans cette section ou tout simplement leur carte d'affaire comme on peut trouver dans d'autres publications gaies et lesbiennes auxquelles nous avons eu accès. Cette section croît tellement que, à la quatrième année, elle atteint 16 pages du numéro 33 au 38, et elle est vendue comme cahier spécial dans le magazine ou distribuée dans certains établissements commerciaux qui annonçaient dans cette section. D'autres sections annoncent des biens et services pour les homosexuel(le)s comme les sections *Vortex*, *Música* et *Cinema & Video*. Cette augmentation de l'offre de services destinés à un public homosexuel peut être vue comme une transformation, un renforcement des discussions sur le pouvoir d'achat des homosexuel(le)s développées pendant la première année.

4.2.2 – Les repères silencieux d'un modèle homosexuel

Le magazine fait dans ses premiers numéros une comparaison assez fréquente entre un passé de silence et un présent où les homosexuel(le)s s'efforcent de lutter pour plus d'acceptation sociale et de visibilité. Avec cette confrontation, le magazine vient dévoiler une évidence par rapport à la condition homosexuelle : elle a toujours appartenu à la condition humaine et le Brésil n'est pas un cas à part. Il y a eu des homosexuels au Brésil depuis la période de colonisation, voire avant cette période, auxquels l'histoire ne fait pas allusion. Il y a eu même des personnages célèbres de l'histoire brésilienne qui ont été gais, dont Diogo Botelho, cinquième gouverneur de la province de Bahia et Câmara Coutinho, gouverneur de cette même province au XVII^e siècle (SG n° 3, p. 52). Pourtant le silence sur l'orientation sexuelle de ces personnalités historiques les rend invisibles aux yeux des homosexuel(le)s et des hétérosexuel(le)s. Ce manque de repères de personnages homosexuels dans l'histoire aurait développé chez le gai et la lesbienne un sentiment d'isolement, renforcé par des préceptes religieux, par une conception machiste des rôles sociaux et, de 1964 à 1984, par la dictature militaire.

Ce n'est pas seulement dans l'histoire qu'apparaît ce manque de repères. Si ce n'était du carnaval (DaMatta 1997b), période pendant laquelle l'homosexualité peut être mise en évidence sans menacer l'ordre institutionnalisé, l'existence même de l'homosexualité au Brésil aurait pu être remise en doute. Car, au cours des trente dernières années, les références à l'existence des homosexuel(le)s dans les médias de masse n'ont commencé à devenir fréquentes que lors de l'apparition de la première vague du sida. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, la représentation des homosexuel(le)s dans les téléromans était très rare. Pendant les années soixante-dix, seulement un téléroman a présenté un personnage gai. Pendant les années quatre-vingt, quatre téléromans ont eu des personnages gais, trois desquels ont été diffusés après la fin de la dictature militaire. De 1990 à 1995 quatre téléromans et quelques émissions hebdomadaires ont présenté des personnages homosexuels. Cependant, le plus étonnant est que, en majorité, l'homosexuel(le) de ces émissions avait toujours une déviation de caractère et quand il s'agissait d'un homme gai, il reproduisait le stéréotype du gai efféminé.

C'est dans ce contexte que le magazine Sui Generis semble vouloir combler le vide historique des repères gais et lesbiens : en pointant des personnalités gaies et lesbiennes et en brisant le silence des livres d'histoire sur leur orientation sexuelle. Ainsi, des noms tels que Michel-Ange, Oscar Wilde, Sapho et Greta Garbo sont cités comme exemples de personnalités dont l'histoire a omis volontiers l'objet du désir et les a enfermés dans le placard. D'autres noms s'ajouteront à ceux-ci au fur et à mesure pour montrer aux lecteurs/lectrices que dans l'histoire officielle elle-même on peut trouver des exemples d'homosexuel(le)s qui pourront servir de référence à d'autres gais et lesbiennes. Et le magazine ne présente pas seulement d'exemples venus de l'étranger, mais aussi des personnalités brésiliennes. L'homosexuel(le) brésilien(ne) pourra donc, à partir des repères pointés par le magazine, construire une identité basée sur une image positive de l'homosexualité :

Que se passerait-il dans la tête de la jeune génération gaie si l'orientation sexuelle des Brésiliens célèbres et importants était divulguée en salle de classe? Sûrement ça augmenterait le niveau d'amour-propre de chacun de ces jeunes filles et jeunes hommes. (SG n° 3, p. 52. Trad. libre)

Et il/elle pourra aussi casser les murailles de l'isolement que le sentiment de différence produit : il/elle n'est plus seul(e) ni le/la seul(e) au monde :

SG : Trouvez-vous que le outing de l'actrice Ellen DeGeneres a aidé d'autres personnes à s'accepter ou ça a été inutile?

CT : Je ne trouve pas que son attitude a été inutile, pas du tout. [..] Des fois, on rencontre un adolescent qui traverse des situations très difficiles parce qu'il est en train de remettre en question sa sexualité. Et la star qui s'expose aide cet adolescent dans cette situation qu'il a besoin de vivre, mais qu'il ne sait pas comment vivre. Une personnalité qui s'expose libère d'autres personnes. (SG n° 25, p. 23. Trad. libre)

De cette façon, avoir des repères homosexuels, pour un gai ou une lesbienne, devient une raison de plus pour augmenter son amour-propre et se montrer. Dans le magazine, plusieurs de ces personnalités ont été transformées en icônes gaies et lesbiennes. Même des personnages gais de téléroman ont été transformés en icône homosexuelle, comme c'est le cas de Sandro et de Jefferson, personnages joués par les acteurs André Gonçalves et Lui Mendes, dans le téléroman *A Próxima Vítima*, qui a été diffusé entre le mois d'août 1995 et le début de 1996. Le couple est présenté en tant que *couple gai normal*, car il ne reproduit ni un modèle de couple hétérosexuel ni les stéréotypes de gais efféminés.

Pour la première fois, la TV montre un couple gai pendant l'horaire noble²² et ne le présente pas comme provenant d'un monde lointain. Sandro et Jefferson sont deux hommes qui ont une famille, des amis, des projets de vie ...et ils s'aiment, comme tout le monde. (SG n° 6, p. 32. Trad. libre)

D'autres icônes – pas toujours gaies ou lesbiennes, comme c'est le cas de Marlon Brando, Marlene Dietrich, Audrey Hepburn, Dallesandro (SG n° 2, pp. 18-20) – ont été présentées dans le magazine comme repères qui peuvent rendre possible la construction d'une identité homosexuelle au Brésil. Identité qui devra avoir des couleurs locales, mais qui se veut aussi cosmopolite :

La culture gaie est en train de se manifester au Brésil de la même façon que partout dans le monde : extrêmement cosmopolite dans ses références. Comme si des gais de

²² Au Brésil, horaire compris entre 20 h et 22 h, période où les cotes d'écoute sont les plus élevées.

différents pays avaient réuni leurs efforts pour combattre les résistances locales et inaugurer une culture commune et sans nationalité. (SG n° 3, p. 7. Trad. libre)

Ainsi le magazine a eu aussi la préoccupation de fournir non seulement des repères au plan de l'histoire passée, mais aussi de l'histoire actuelle. Il présente des personnalités comme Neil Tennant, Boy George, Pedro Almodóvar, à l'étranger ; et Renato Russo, Cássia Eller, au Brésil. De plus, on présente aussi plusieurs sources d'information sur la réalité homosexuelle nationale et internationale : films, vidéos, festivals, événements, sites de toute variété sur Internet, biens, services et curiosités qui peuvent faire allusion à ladite « culture gaie ». Le magazine devient de cette façon un forum de discussion sur la façon de vivre des gais et des lesbiennes au Brésil et un peu partout dans le monde. Certaines lettres de lecteurs nous incitent à penser qu'il est en train de rendre possible à des homosexuel(le)s brésilien(ne)s de casser l'idée d'isolement et d'étrangeté que le désir homosexuel éveille en eux :

Je suis un jeune de 15 ans, 1,80m, homosexuel. [.] Je vous écris pour vous dire que j'ai trouvé en Sui Generis un genre d'ami avec qui je peux partager mon angoisse et pour montrer que, à cause de cette société hypocrite et machiste, beaucoup de gens (même des jeunes comme moi) souffrent à cause de poursuites et de préjugés. (SG n° 9, p. 8. Trad. libre)

Ce magazine est en train de me faire changer mon comportement en face de ma sexualité. Je commence à m'accepter plus facilement et à chercher mon bonheur. Les reportages me donnent du courage et me font croire que je ne suis pas seul (la section Cartas est la première que je lis). (SG n° 16, p. 8)

Le magazine est en train de me faire changer petit à petit mon comportement en face de ma sexualité. J'ai 19 ans et j'ai déjà vécu beaucoup de situations qui ne m'ont pas plu. La section Cartas me fait croire que je ne suis pas seul, qu'il y a d'autres personnes qui vivent des situations pareilles à la mienne. (SG n° 20, p. 6)

Ce procédé aide aussi à des homosexuel(le)s à mieux accepter leur orientation sexuelle. Ils/elles y rencontrent parfois des histoires de vie qui ressemblent à la leur et auxquelles ils/elles peuvent s'identifier, comme nous pouvons voir dans les exemples qui suivent :

Quand j'ai lu l'article Curriculo Escolar na Escola (numéro 15), je me suis rappelé avec netteté de tout ce que j'ai souffert pendant ma vie scolaire. Un jour j'ai même pensé que j'étais la seule personne à vivre tous les genres de violence, que j'étais le seul. Même

aujourd'hui j'ai beaucoup de peine et de chagrin à cause de tout ce que j'ai enduré. Seulement ceux qui ont vécu une telle situation peuvent imaginer les bouleversements et les maux moraux que tout ça peut produire. (SG n° 16, p. 9. Trad. libre)

J'ai 22 ans et Sui Generis est apparu dans ma vie comme un baume étant donné que je n'ai pas quitté le placard (pour le moment). Cependant je voudrais l'adresse de Frederico (Cartas numéro 15), car je me suis identifié beaucoup à lui ; de plus, nous habitons dans la même ville. Je vis les mêmes problèmes que lui! (SG n° 16, p. 8. Trad. libre)

Nous croyons donc que le magazine Sui Generis rend possible la réévaluation des valeurs et des certitudes par rapport à la figure, la présence et la nouvelle conception de l'homosexualité auprès des homosexuel(le)s brésilien(ne)s en particulier et de la société brésilienne en général. De plus, la tentative de casser les stéréotypes de gai et lesbienne a joué un rôle très important dans le processus de construction de l'identité homosexuelle que le magazine Sui Generis propose. Car elle rend possible la confrontation de plusieurs types d'homosexuel(le)s et ne les enferme pas dans un modèle fixe. Au contraire, le magazine essaye de valoriser cette multitude de façons d'être gai et lesbienne, à condition qu'elles présentent ou représentent une image positive de l'homosexuel(le).

Alan, libérez-vous de cette cage à l'air masculin où la société hypocrite vous a emprisonné. Remarquez la suprême beauté qui demeure dans la diversité des manifestations masculines. Ou vous voulez répéter le macho rétrograde, un des modèles des plus connus, et agir de façon intransigeante [.], et uniformiser la façon dont chacun de nous doit vivre son homosexualité? Je regrette que vous, comme gai, ne vous sentiez pas représenté dans les différents exemples d'homosexuel(le)s présentés par Sui Generis. Je vous défends, pourtant, de vouloir faire des censures. Ici [dans le magazine], macheza (agir comme un macho) et viadagem (agir comme une tapette) ont la même valeur. (SG n° 5, p. 6. Trad. libre)

4.2.3 – Le outing

Nous l'avons déjà dit, les personnalités liées aux médias de masse ont pris une place fort importante dans le magazine. En grande majorité, les interviewé(e)s appartiennent au domaine des arts, où le trio acteurs/actrices, chanteurs/chanteuses, mannequins occupent la place centrale. Dans le cas des acteurs/actrices, l'attention n'est pas seulement centrée

sur leur personne, mais aussi sur les personnages qu'ils/elles jouent dans des téléromans, des films ou des pièces de théâtre.

Tout ce processus de quête d'exemples de personnalités gaies et lesbiennes va déclencher une importante discussion sur le *outing* des personnes célèbres, qui va occuper les trois années de publication du magazine auxquelles nous avons limité notre de recherche. Si au niveau de l'individu les mots clés étaient *coming out* et sortir du placard, au plan social le mot clé est *outing* et la grande question qu'on pose est doit-on faire le *outing* des personnes célèbres?

Le magazine présente deux points de vue différents par rapport à cette question. Le premier défend la pratique du *outing* et le raisonnement utilisé pour fonder cette opinion consiste à affirmer que la visibilité des personnalités pourrait aider d'autres homosexuel(le)s à mieux accepter leur orientation sexuelle et les aider aussi à quitter leur placard, augmentant ainsi la visibilité homosexuelle dans la société.

S'il y a un(e) adolescent(e) qui traverse des difficultés à cause de sa sexualité et qu'il/elle voit l'exemple d'une personne célèbre qui expose sa sexualité – ou son homosexualité –, ça pourra l'aider à mieux comprendre la sienne. Une personne célèbre qui s'expose aide d'autres personnes à se libérer. (SG n° 25, p. 23)

Que se passerait-il dans la tête de la jeune génération gaie si l'orientation sexuelle des brésiliens célèbres et importants était révélée en salle de classe? Sûrement ça pourrait augmenter le niveau d'amour-propre de chacun de ces garçons et filles. (SG n° 3, p. 52)

Le deuxième point de vue défend surtout le respect à la vie privée des personnalités, l'argument central étant que c'est à chacun de faire son *coming out* :

[.] Mais on ne doit pas forcer quelqu'un à parler de sa vie privée si cette personne ne le veut pas. Peut-être la grand-mère d'un homme gai est en train de mourir et il ne veut pas qu'elle connaisse son orientation sexuelle. C'est son problème à lui. (SG n° 22, p. 23)

Ceux/celles qui défendent le deuxième point de vue argumentent que les gais et lesbiennes qui ont quitté le placard sont plus facilement victimes d'attaques homophobes :

Les arguments de Guilermo Leme sont basés sur l'hypothèse que l'artiste serait, à sa façon, le reflet de la société où il habite. Et, selon son raisonnement, si une société doit avoir recours à des méthodes de cachette pour rendre possible une vie sociale tolérable, « l'artiste n'a pas besoin de dire n'importe où ni à n'importe qui qu'il est gai, parce qu'il se fera agresser, on va lui jeter des pierres, ou pire encore. Pourquoi devrait-il le faire si personne d'autre ne le fait? » (SG n° 26, p. 45)

Le magazine n'a pas utilisé l'*outing* de manière très agressive pendant les trois ans analysés. Quand on parle de l'orientation sexuelle des personnes célèbres, dans le magazine, certaines restrictions s'appliquent et nous en parlerons maintenant. De plus, le *outing*, tel quel Signorile l'a utilisé aux États-Unis, dans le magazine *Outweek*, n'a jamais eu sa place dans les pages du magazine Sui Generis. Selon Gross 1993,

The Berlin wall wasn't the only barrier that fell in 1989. In the August 7 issue of Out Week, on the page facing Signorile's « gossip watch » column, there appeared in a box entitled « Peek-A-Boo » sixty-six names listed without comment, but none was necessary for readers to get the point, since many of the people named were already familiar fixtures of gay gossip. A follow-up list of thirty-two names appeared a few weeks later. Signorile acknowledges that the « Peek-A-Boo » list included many names whose presence resulted more from wishful thinking than from evidence. » (Gross 1993, p. 60)

Les listes que Signorile a publiées citaient surtout les noms de personnes liées à l'industrie du divertissement, de la mode, de l'art et des médias de masse, qui, selon l'auteur, « *was violently homophobic in spite of the fact that gays dominated it* » (Signorile 1993, p. 68). Nous pouvons voir ici que le *outing* dont Signorile s'est servi avait un but politique spécifique de dénoncer l'homophobie dans ces secteurs de la société nord-américaine et il a été utilisé aussi dans d'autres domaines tels que la politique et l'industrie du cinéma à Hollywood.

Selon Gross 1993, l'utilisation du *outing* aux États-Unis s'est tellement répandue qu'on a dû développer des critères spécifiques pour son utilisation. La discussion sur les politiques du *outing* aux États-Unis (Gross 1993, p. 60) ressemble en certains points à

celle qui a cours dans le magazine Sui Generis, surtout en ce qui concerne la discussion entre la vie publique et la vie privée des personnes célèbres; étant donné qu'aux États-Unis le *outing* a été utilisé comme façon de combattre l'homophobie, dans le magazine Sui Generis il est aussi utilisé comme façon de persuader d'autres homosexuel(le)s à quitter leur placard.

Comme nous l'avons dit plus haut, le magazine Sui Generis essaye de combler le vide que l'histoire a laissé par rapport à l'orientation sexuelle des personnages historiques ou des personnes célèbres. Plusieurs numéros citent leurs noms; pourtant, la magazine n'a pas fait d'autres *outing* que celui de l'acteur brésilien Victor Fasano. Le seul et unique *outing* – nommé en tant que tel par le magazine – apparaît dans le numéro 7. D'abord dans un article signé par Gilberto Scofield Júnior et appelé *Perfeição Imperfeita*; et ensuite dans la section *Ponto Final*, dans un article signé par Luiz Mott. Dans ces deux articles, le point central est l'entrevue donnée par Fasano à un grand magazine de tirage national appelé *Veja*, où il parlait de son orientation sexuelle – hétérosexuelle – et où il donnait aussi son avis par rapport à l'homosexualité et les relations entre personnes de même sexe, parmi d'autres sujets.

L'article de Scofield Júnior nous présente des détails et des extraits de l'interview, ainsi que des commentaires d'autres personnes sur cette interview. Les extraits présentés par le magazine Sui Generis mettent en évidence l'homophobie de Fasano, comme quand l'intervieweur Alfredo Ribeiro, du magazine brésilien *Veja*, demande à Fasano son avis par rapport à la légalisation des relations entre personnes de même sexe, l'acteur répond :

« Je ne connais aucun couple homosexuel heureux, pourtant je vois le bonheur parmi les hétérosexuels. Est-ce que j'ai tort? ». Ou quand l'intervieweur de Veja lui dit que les groupes gais ne seraient pas d'accord avec lui, l'acteur ajoute : « les homosexuels qui plaident ceci ou cela finissent pour s'enfermer dans un ghetto, et, pour moi, tous les ghettos sont maladiés. Les gais n'ont pas besoin de se battre, ils ont déjà le droit à l'homosexualité » (SG n° 7, p. 33. Trad.libre).

Dans un magazine gai, ces affirmations constitueraient déjà un cas typique d'homophobie. Cependant, ce qui a rendu les affirmations de Fasano encore plus lourdes, c'est exactement son orientation sexuelle. On faisait déjà des références à la possible

homosexualité de *Fasano* dans *Veja*. Le titre de l'interview, par exemple, est « 'Je ne suis pas gai' : l'homme le plus beau de la télévision refoule le fantôme de rock Hudson, star américain dont le sida a révélé l'homosexualité » (SG n° 7, p. 33). *Fasano* est un exemple d'un homosexuel homophobe dans le placard, comme le dit Luiz Mott dans son article : *Fasano* est « un indéniable pratiquant de l'homoérotisme » (SG n° 7, p. 50). Le *outing* de *Fasano* aurait pu être le seul exemple de *outing* qui s'approcherait du *outing* fait par Signorile dans *OutWeek*. Pourtant, on n'est pas allé plus loin dans cette affaire que ces deux articles dans le numéro 7, quelques références à l'événement dans d'autres entrevues et quelques lettres dans la section *Cartas*, dont celle-ci :

Comme admiratrice du magazine Sui Generis, j'aimerais suggérer un reportage avec l'acteur Victor Fasano, où on pourrait parler de sa carrière et où il pourrait essayer d'expliquer pourquoi il y a toujours eu des polémiques par rapport à sa sexualité. Il est une personne qui a une vie très ambiguë, pourtant il est fascinant. J'ai lu un article sur lui dans le numéro 7 du magazine, mais autant moi que des amis à moi nous avons encore des doutes. J'aimerais savoir quelle est la base de vos arguments pour comprendre pourquoi vous êtes si sûr d'affirmer qu'il est homosexuel. Il y a tellement de rumeurs, tellement d'insinuations ... pourtant il a déjà eu des relations avec Fernanda Keller et avec Jane Bezerra et maintenant avec Maitê. L'impression que nous avons c'est qu'il est bisexuel, comme il y en a plusieurs. (SG n° 9, p. 9. Trad.libre)

D'après nous, cette lettre marque une remise en question de l'orientation sexuelle de Victor Fasano et du *outing* que le magazine a fait d'une star homophobe. Cependant le magazine préfère rester sur ses positions par rapport à la controverse au sujet de Fasano, ce qui veut dire qu'il préfère garder le « *coming out* » hétérosexuel et finir la discussion sur le *outing* de Fasano, comme nous pouvons le remarquer ci-dessous :

Victor Fasano est un nom que nous voulons oublier et nous espérons qu'il nous oublie. Fasano a déjà dit qu'il est ouvertement hétérosexuel, ce qui coupe tous les doutes sur son orientation sexuelle, cependant sa sexualité n'était pas notre question. Les renseignements présentés dans le reportage, nous les avons pris auprès de plusieurs personnes qui étaient des proches de l'acteur. Pourtant, elles ont exigé que leur anonymat soit conservé.[.] » (SG n° 9, p. 9. Trad.libre)

Les raisons qui justifient ce procédé nous échappent, car elles dépassent les limites du magazine. Mais elles nous ont incité à être attentif à la façon dont le magazine construit le concept de *outing* et l'applique. Nous avons donc constaté que le processus varie selon

qu'il met en cause soit des personnages historiques, soit des personnalités encore vivantes; soit une personne à l'étranger, soit une personnalité au Brésil. En ce qui concerne les personnalités au Brésil, il y a encore deux autres variations : il y a un procédé quand l'interviewé(e) est ouvertement gai ou lesbienne, et un autre quand l'interviewé(e) a des réserves par rapport à sa vie privée.

Le magazine n'a pas de réserves à dévoiler l'homosexualité des personnages historiques. Cela a été le cas des maîtres de la musique classique tels que Tchaikovsky, Haendel, Schubert, entre autres, dans l'article du numéro 8 intitulé *Segredos da História*. Cela a aussi été le cas des personnalités liées au monde de la samba au Brésil, dans l'article *os Bambas do Samba*, au numéro 6 du magazine, où on cite Mário Reis, Assis Valente et Ismael Silva. Dans les deux articles, on présente des évidences et des suppositions qui pourraient faire ressortir les préférences homosexuelles des personnalités en question. Celles-ci sont citées dans le magazine d'abord à cause de leur possible homosexualité et ensuite à cause de leur existence dans le placard. Aucune de ces personnalités n'a été citée à cause de manifestations homophobes qu'elles auraient eues. Comme nous l'avons dit auparavant, ces exemples sont donnés surtout pour que d'autres homosexuel(le)s puissent s'identifier à ces personnalités, ou pour que celles-ci servent d'icônes possibles dans le processus de construction d'une identité gaie au Brésil.

Dans le magazine, on a tendance à parler plus ouvertement de la sexualité de l'interviewé(e) ou de citer une personnalité qui vient de faire son *coming out* s'il/ elle est à l'étranger. Dans ces cas, nous croyons qu'il serait plus adéquat de dire que le magazine Sui Generis présente des exemples de *coming out*, que de dire qu'il est en train de faire des *outings* de ces personnes célèbres.

Dans le numéro 1 du magazine Sui Generis, dans l'entrevue avec Stephan Elliot, le metteur en scène de *Priscilla, the queen of the desert*, on lui demande ce qui, selon lui, a été la chose la plus stimulante qui s'est passée au Brésil pendant son séjour, et il répond : « J'ai rencontré quelqu'un que j'aime vraiment. Je suis tombé en amour avec un Brésilien ». (SG n° 1, p. 16. Trad. libre) De même, dans la section *Cinéma*, dans un article qui parle du lancement du film *The Phantom*, nous pouvons lire en gros caractères :

« *Super héros out : l'acteur Billy Zane avoue son homosexualité pendant la sortie du film* ». (SG ° 18, p. 14) Ou encore, dans la section *Vortex*, nous pouvons lire :

Totally Wilde : un autre lancement intéressant au mois de janvier est Wilde, le long métrage sur l'écrivain anglais et homosexuel Oscar Wilde. À l'écran, Stephen Fry incarne dans une parfaite caractérisation l'auteur du Portrait de Dorian Gray. Dans le drame mis en scène par Brian Gilbert, Fry joue avec Vanessa Redgrave, qui joue le rôle de la mère de l'écrivain, Speranza. Ouvertement gai, talentueux et prestigieux, Fry est la star de l'émission humoristique anglaise A bit of Fry & Laurie. (SG n° 29, p. 9. Trad. libre)

Pourtant, nous avons constaté que dans les interviews avec les grandes stars brésiliennes, en général, on préfère ne pas parler de leur vie privée ou on le fait de façon superficielle et, en général, l'entrevue se concentre davantage sur leurs activités professionnelles.

ML : J'ai remarqué que les choses qui attireraient mon attention quand j'ai commencé à aimer, quand j'étais adolescent, ne sont plus importantes aujourd'hui. Ce qui m'intéresse aujourd'hui est complètement différent, je ne suis plus la même personne que j'étais.

SG : Vous ne cherchez plus le même type de personne que vous cherchiez avant?

ML : Je ne suis plus la même personne. (SG n° 8, p. 31. Trad.libre)

Cet exemple est un extrait de l'entrevue avec la chanteuse brésilienne Marina Lima et il illustre la façon dont le magazine essaye d'introduire de façon très subtile la discussion sur la vie privée de l'interviewé. La question posée est très ouverte, car « *vous ne cherchez plus le même type de personne que vous cherchiez avant?* » peut faire référence à un aspect intellectuel, physique ou affectif. De plus, le pronom indéfini *personne* peut, autant en français qu'en portugais, faire référence à une personne du sexe masculin ou à une personne du sexe féminin. C'est évident que la question posée fait allusion à une autre personne que Marina Lima et que l'on veut savoir s'il y a eu des changements de sa part par rapport aux personnes avec qui elle établit des relations; pourtant, pour toute réponse, elle se contente de répéter : « *Je ne suis plus la même personne* ». Pour nous, cette réponse coupe court à toutes les possibilités d'aller chercher d'autres détails par rapport à cette autre personne, comme nous supposons que le magazine voulait le faire.

[...] *Mais on ne doit pas demander à l'acteur de se soumettre à l'exigence que, depuis quelque temps, se fait aux personnes célèbres d'avouer ce qu'elles aiment faire au lit.*

'Si chacun a le droit de faire ce qu'il veut de sa vie, chacun a aussi le droit de raconter ce qu'il veut, c'est son argument. (SG n° 20, p. 42. Trad.libre)

[..] Je conçois davantage Frankfurt (personnage dans la pièce de théâtre The Rocky Horror Picture Show) comme un vampire que comme un transsexuel. Il est venu d'une planète où tous sont transsexuels, alors pour lui, tout ce qu'il faisait était normal. Il baisait ce qu'il rencontrait. Et comme il se nourrissait de l'énergie sexuelle des autres, plus jeune était sa proie, plus il se sentait excité'. On n'a pas pu résister à l'envie de lui poser cette question : 'Avec toi, Tuca, c'est aussi ainsi?' 'On ne parle pas de ça dans une entrevue', il se sauve encore une fois avec un sourire espiègle. (SG n° 15, p. 20)

Ces deux exemples sont très incisifs en ce qui concerne la vie et les relations personnelles des interviewés, autant dans la façon d'introduire le sujet que de refuser d'en parler, et contrairement à ce qui s'est passé pendant l'entrevue avec Marina Lima. Dans les deux derniers cas, les interviewés ne se sont pas présenté(e)s ni comme hétérosexuels ni comme homosexuels, mais les deux acteurs avaient en commun le fait d'interpréter des personnages gais. Tuca Andrada était Frankfurt dans la pièce *The Rocky Horror Picture Show* et Guilherme Piva était Zé Maria (ou Zé Mulher) dans le téléroman *Xica da Silva*. Les extraits présentés ci-haut illustrent cependant que le silence – par rapport à la vie privée, la sexualité et l'orientation sexuelle des interviewé(e)s – est aussi une pratique récurrente dans le magazine *Sui Generis*.

Nous avons trouvé aussi, dans certaines interviews avec des stars brésiliennes, des exemples où la façon de parler de l'orientation sexuelle est très ouverte, soit dans la façon de poser des questions, soit dans la façon d'y répondre.

SG : Vous êtes victime de quel type de préjugé? D'être noir, d'avoir eu du succès ou d'être ouvertement gai?

JL : Je suis victime des trois préjugés. Car je suis noir, homosexuel et artiste. [..]

SG : Vous exigez la fidélité?

JL : Non, parce qu'il est fiancé.

SG : Alors vous êtes l'autre, Laffond?

JL : Et vous croyez qu'il y a quelque chose de meilleur? Ce n'est pas à moi qu'il doit expliquer son retard.

SG : C'est une femme votre rivale?

JL : Oui. Il va se marier avec elle. (SG n° 25, p. 26-27. Trad.libre)

SG : Avez-vous eu des relations homosexuelles?

GT : Oui, plusieurs.

SG : *Et comment ça s'est-il passé?*

GT : Mais quelle est la différence, mon ami?! Au lieu d'avoir une moufette on a une queue. Au lieu d'avoir des seins, on a des pectoraux aplatis. Mais quelle est la différence entre l'être humain et l'être humain? Je ne vois pas de différence. Il y a une différence physique, c'est évident, mais ce sont deux créatures de Dieu, l'homme et la femme, on a donc des partenaires du sexe masculin ou du sexe féminin. (SG n° 29, p. 21. Trad.libre)

Comme nous pouvons remarquer ci-dessus, à part l'affaire Victor Fasano, tous les exemples énumérés concernent des *coming out* et non des *outing*. Autrement dit ou les personnalités font leur grand *coming out* dans le magazine ou elles y sont parce qu'elles l'ont déjà fait ailleurs, comme c'est le cas de Jorge Laffond, qui avait déjà fait son *coming out* dans une émission très populaire au Brésil appelée *Jô Soares onze e meia*. Nous supposons donc que, dans le cas des entrevues avec des personnalités brésiliennes, c'est à l'interviewé(e) d'établir cette limite entre vie publique et vie privée; entre ce qui est dit, ce qui sera publié et ce que l'on doit garder caché. Pourtant, ce genre de restriction ne s'applique pas quand l'interviewé(e) est hétérosexuel(le) :

SG : *Milhem, êtes-vous hétérosexuel, n'est-ce pas?*

MC : *Oui, je le suis.* (SG n° 23, p. 27. Trad.libre)

SG : *Auriez-vous une relation sexuelle avec une femme?*

MS : *Si j'en avais envie, je devrais lutter contre mes préjugés. Il y a plusieurs femmes que je trouve belles, mais, avoir une relation avec ...je crois que je n'en en aurais pas.* (SG n° 14, p. 31. Trad.libre)

Ces différentes façons de traiter le même sujet nous ont fait remarquer un autre aspect de la discussion sur le *outing* et le *coming out* dans le magazine Sui Generis : il y a derrière toute cette discussion un pacte de silence, ou encore, un *code of silence unconditionally* (Gross 1993, p. 37). Ce code de silence touche le magazine en tant que véhicule qui, au Brésil, met en discours l'homosexualité, soit dans sa façon de poser des questions à ses interviewé(e)s, soit dans la façon dont les interviewé(e)s parlent de la sexualité de quelqu'un d'autre : « *C'est dommage que l'on ne puisse pas raconter des choses. [.] et les histoires que je connais sont épouvantables. Cependant, tous les personnages sont encore vivants, je ne peux pas les raconter* ». (SG n° 26, p. 32) Ainsi, si d'un côté le magazine veut stimuler auprès de l'individu sa sortie du placard, et auprès de la société

une plus grande acceptation de l'homosexualité; d'un autre côté, il réitère nettement la limite entre vie publique et vie privée, ne mettant en évidence que les stars qui ont déjà fait leur sortie ou qui profitent de leur présence dans le magazine pour le faire.

De plus, à force d'utiliser autant les termes *outing* et *coming out*, on a commencé à les mêler, sinon à les confondre. Ce flou par rapport à leur utilisation est observable dès le premier numéro du magazine. Ce mélange de concepts est appa­rant tant pendant les entrevues auprès des interviewé(e)s et des interviewers que dans les articles. Dans la première tentative de définir le *outing*, on l'emploie déjà dans le double sens de faire le *coming out* et de faire le *outing* de quelqu'un :

Et si on parle encore de se montrer, les dernières tentatives sensationnalistes de outing n'ont pas marché ici, prenez outing comme l'expression en anglais pour dire quitter le placard, s'affirmer. Plus spécifiquement, quand quelqu'un dénonce l'homosexualité d'autrui. (SG n° 1, p. 62. Trad.libre)

Nous avons aussi constaté que, en général, il n'y a pas de problème quant à l'usage du terme *coming out*, qui dans le magazine nomme toujours le processus de sortie, mais on peut aussi confondre *coming out* avec *outing*. L'utilisation à double sens du mot *outing* est encore reprise dans d'autres numéros du magazine; cependant, comme nous pourrons observer dans l'exemple ci-dessous, on élargit encore plus le concept de ce qu'est le *outing* :

C'est l'artifice politique (créé par le mouvement gai nord-américain) de dénoncer publiquement l'homosexualité d'une personne qui est dans le placard, contre sa volonté. On peut aussi l'utiliser pour nommer quelqu'un qui a quitté le placard, par exemple : nous vivrions mieux si nous étions out. (SG n° 17, p. 6. Trad.libre)

Dans l'extrait précédent, *out* et *outing* sont des synonymes, qui en réalité signifient deux choses et deux procédés complètement différents. Nous croyons que ce mélange se produit à cause de la proximité des mots *out* et *outing*. Comme nous avons pu le remarquer ailleurs dans le magazine Sui Generis même, le premier fonctionne comme un adjectif et qualifie l'individu – ou le procédé de cet individu – qui a fait sa sortie du placard et qui ne cache pas son orientation sexuelle. Par exemple, on écrit : « Être out est

une nécessité et non plus une velléité dandy » (SG n° 22, p. 17. Trad. libre) pour dire « il/elle est ouvertement homosexuel(le) ». Dans le magazine Sui Generis, *out* est ainsi utilisé comme un synonyme de *assumido*²³, et son équivalent en Portugais. *Outing* est un nom et il définit une pratique politique (« *artifice politique* » dans le magazine) qui consiste à dénoncer l'orientation sexuelle des homosexuel(le)s homophobes. Pourtant, les deux tentatives de définition de *outing* n'ont vraiment pas réussi à préciser les limites de ce qu'est un *outing* par rapport à un *coming out*, voire à « être » *out* : « *Laura a opté pour le outing après la mort de sa sœur à cause du sida* ». (SG n° 26, p. 50. Trad. libre) « *Le public féminin a toujours été le principal acheteur des disques de cette chanteuse ouvertement bissexuelle. Après son outing l'empathie a augmenté* ». (SG n° 27, p. 52. Trad. libre) *Outing* est utilisé ici dans le sens de *coming out*.

Nous supposons que ce flou par rapport aux concepts de *outing* et de *coming out* dans le magazine n'a jamais été remarqué par ceux/celles qui l'utilisent, car il a été identifié depuis le premier numéro, et il est encore récurrent pendant la fin de la troisième année. Cependant nous ne croyons pas que cette imprécision nuit à la discussion que le magazine Sui Generis est en train de développer sur l'homosexualité au Brésil. Elle est un des aspects de cette mise en discours de l'homosexualité au Brésil et un des traits caractéristiques de la culture brésilienne, d'après DaMatta :

Nous [les brésilien(ne)s] refusons donc de classer les personnes selon leurs occupations : nous parlons de militaire et de docteur, sans spécifier; nous parlons d'autorité et de membre du gouvernement, sans les distinguer. Les classifications précises sont de la responsabilité des secteurs spécialisés des organismes bureaucratiques et impersonnels. (DaMatta 1997c, p. 204-205. Trad.libre)

De plus, nous avons pu constater que le magazine est conscient des risques auxquels une star s'expose quand elle fait sa sortie du placard. On conseille toujours aux stars qui sont en début de carrière et encore dans le placard – et par conséquent aux jeunes homosexuel(le)s qui se lancent sur le marché du travail – de faire leur sortie surtout

²³ Au Brésil on utilise couramment *ele/a é assumido(a)* pour qualifier quelqu'un qui est ouvertement gai/lesbienne.

lorsqu'elles ont obtenu une reconnaissance professionnelle, comme plusieurs stars l'ont fait :

La golfeuse américaine Muffin Spencer-Devlin a étonné l'Amérique quand elle a avoué publiquement qu'elle était lesbienne : « C'est justement le succès qui m'a donné le courage d'avouer que j'étais lesbienne; ça fait cinq ans que j'essais d'imaginer comment ce serait d'avouer ça à tout le monde ». (SG n° 16, p. 11. Trad.libre)

[...] Un peu plus tard, K.D. (Lang) inviterait Melissa (Etheridge) à monter sur scène, et la fillette du Kansas a dit d'un seul coup: « Aujourd'hui je suis fière de pouvoir dire à tout le monde que je suis homosexuelle. » Les manchettes des principaux journaux de New York ont mis Melissa sur la sellette; elle, qui a déjà le statut de personne célèbre, n'a pas pensé aux conséquences sur sa carrière après cette si grande révélation. (SG n° 9, p. 19. Trad.libre)

4.2.4 – L'hétérosexualité remise en question

Le processus de négociation de la visibilité homosexuelle a suscité la réflexion sur le respect à la vie privée des stars, mais il a tourné aussi autour d'une autre question : le caractère naturel de l'hétérosexualité. Car, selon le magazine *Sui Generis*, l'hétérosexualité, ainsi que l'homosexualité, est-elle aussi le résultat d'une construction culturelle. Cette discussion met aussi en question l'argument utilisé par plusieurs figures publiques homosexuelles pour défendre leur placard : « le respect à la vie privée ». Car, selon le magazine, l'hétérosexualité se construit à partir d'une visibilité flagrante qui impose, à son tour, le silence à l'homosexualité. Les hétérosexuel(le)s ratifient leur orientation sexuelle à travers plusieurs symboles éparpillés partout dans notre société et qui sont devenus imperceptibles autant pour la majorité des hétérosexuel(le)s que des homosexuel(le)s : « *Utiliser un anneau de mariage, [.]. promener les enfants et l'épouse; ou avouer son orientation sexuelle, voire dans les biographies sur les rabats des livres* ». (SG n° 10, p. 21) En ce qui concerne l'orientation sexuelle, nous pouvons dire que la visibilité hétérosexuelle ne respecte pas les limites entre vie publique et vie privée, pour les hétérosexuel(le)s, le privé n'existe pas; il n'existe que le public, car ils n'ont pas besoin de cacher ni leur orientation sexuelle ni le sexe de leur partenaire. La visibilité hétérosexuelle n'est pas seulement un droit, elle est avant tout une obligation,

car c'est à partir d'elle que les modèles hétérosexuels sont reproduits. On la présente donc comme étant la base de la construction culturelle de l'hétérosexualité :

Or, l'hétérosexualité, telle qu'elle est culturellement établie, n'a rien de naturel. Elle est construite et s'impose à feu et à fer, 24 heures par jour, depuis des siècles, comme le seul modèle possible de relation entre les personnes. (SG n° 10, p. 21)

À partir de cette discussion, nous pouvons mieux comprendre pourquoi la visibilité homosexuelle est si importante dans le magazine Sui Generis et pourquoi plus tard²⁴ la question « pourquoi les homosexuel(le)s auraient dû faire leur *coming out* si les hétérosexuel(le)s ne le font pas? », perd sa force argumentative, car les hétérosexuel(le)s à leur tour font eux/elles aussi leur *coming out*, chaque fois qu'ils s'affirment en tant qu'hétérosexuel(le) et ils/elles font aussi leur *outing* chaque fois qu'on pointe une autre personne en tant qu'hétérosexuel(le).

Nous présumons aussi que le magazine Sui Generis met davantage l'accent sur l'aspect socioculturel de la construction de l'homosexualité, étant donné que son aspect biologique n'a pas été aussi récurrent dans le magazine que ces aspects socioculturels. Pendant les trois premières années de publication du magazine, auxquelles nous avons limité notre recherche, ce sujet n'a été présenté que deux fois. La première quand on annonçait la sortie du livre *A Separate Creation* du journaliste américain Chandler Burr (SG n° 10, p. 10), qui défend dans son livre la détermination génétique de l'orientation sexuelle. Et la deuxième dans un article (SG n° 12, p. 42) où on remet en question l'inefficacité des études en génétique qui ont essayé d'expliquer l'homosexualité.

4.3 – La légalisation des couples de même sexe

Un autre point de négociation dans le magazine, qui prend presque autant de place que la discussion sur le *outing* est la légalisation de l'union entre personnes de même sexe. Ce

²⁴ Cette question a été soulevée dans un article signé par Aguinaldo Silva, dans le numéro 2 du magazine Sui Generis à la page 8 et elle a été reprise au moins deux autres fois, une au numéro 10 du magazine et l'autre dans le numéro 18, au moment de la sortie du livre de Colin Spencer *Homossexualidade – Uma História (Homosexuality – A History)*.

sujet est récurrent dans presque tous les numéros analysés. Quand il est apparu pour la première fois, on a essayé de négocier la reconnaissance civile de l'union entre personnes de même sexe comme un droit à être conquis au Brésil aussi, car à part quelques pays – la Hollande, la Suède et l'Irlande – qui reconnaissent les droits civils des couples homosexuels, les gais et les lesbiennes ne comptent pas sur une législation qui régularise, par exemple, le partage des biens quand survient le décès d'un des conjoints. Avec l'avènement du sida, cette situation devient très délicate, car, à l'occasion, le partenaire du conjoint décédé n'a aucun droit sur les biens que plusieurs homosexuels ont accumulés au fur et à mesure de la relation. Ainsi, dans le magazine, la légalisation de l'union des couples de même sexe est présentée comme un besoin et une question de justice, autant au Brésil qu'ailleurs dans le monde.

Si d'un côté la législation brésilienne ne présente pas de lois qui criminalisent l'homosexualité, comme nous l'avons déjà vu, d'un autre côté, il n'existe aucune loi pour assurer les droits des couples homosexuels. Cependant, dans le magazine, cette discussion ne suscite pas des réactions uniformes même parmi d'autres auprès des homosexuel(le)s, étant donné qu'elle met en question non seulement des valeurs juridiques, mais aussi des valeurs religieuses et morales. D'après ce que nous avons pu constater, les divergences d'opinion renvoient à la confusion qui persiste entre la légalisation civile des relations entre personnes de même sexe et le mariage hétérosexuel.

Depuis qu'on a commencé à discuter de la légalisation civile des relations homosexuelles, on parle, dans le magazine, de *la légalisation du mariage gai* (SG n°1, p. 24-25), du *mariage de personnes de même sexe*, mais aussi de *l'union homosexuelle*. L'utilisation du terme mariage gai (ou homosexuel) pour nommer l'union homosexuelle est assez fréquente pendant la première année de publication du magazine et persiste encore pendant la troisième année. Même si avant le lancement du magazine il y avait déjà au congrès national brésilien un projet de loi – élaboré par la députée Marta Suplicy – qui essayait justement de combler le vide juridique à l'égard des couples de même sexe, et même si ce projet de loi, d'après nos constatations, n'a jamais essayé d'établir des liens entre mariage et union gaie, l'association entre cohabiter et être marié(e) est assez

fréquente. Et même si nous pouvons lire dans cet article que « *la députée est contre la légalisation du mariage avec droit d'adoption* », la députée n'utilise jamais, dans le magazine, le terme mariage quand elle parle du projet de loi ou de l'union entre personnes de même sexe.

Comme nous l'avons déjà dit, le principal argument pour ceux qui défendent la légalisation de l'union des couples de même sexe est le partage équitable des biens, étant donné qu'il n'y a pas de loi pour assurer au couple, après le décès d'un des partenaires, la garde du patrimoine qu'on a construit ensemble. En cas de mort, si on n'a pas d'héritiers directs, la loi désigne comme héritier la famille du partenaire décédé. De plus, on ne peut disposer que de cinquante pour cent du patrimoine construit de son vivant pour les personnes hors du cercle familial, d'où doivent sortir les *descendants ou ascendants successibles* (Diniz 1993, p. 17). Ce qui rend cette situation encore plus grave, c'est que, dans plusieurs cas, la famille de l'homosexuel(le) l'a renié(e) après la découverte de son orientation sexuelle, comme la députée Marta Suplicy l'a bien argumenté :

Dans notre pays, il y a plusieurs cas où, en cas de mort causée par le sida, le/la partenaire reste au dépourvu et sans pouvoir faire valider ses droits. La famille du/de la partenaire décédé(e) ignore parfois complètement la relation qui existait et, assez souvent, elle oblige l'autre partenaire à quitter la maison où le couple habitait. (SG n° 7, p. 17. Trad. libre)

4.4 – Les nouvelles politiques du corps

Un autre aspect de la négociation que le magazine *Sui Generis* a enclenché, c'est la réévaluation des politiques du corps de ladite culture homosexuelle brésilienne. Cette politique touche trois points principaux : a) le statut du/de la partenaire dans les relations sexuelles entre personnes de même sexe; b) la valorisation de l'affectivité dans les relations homosexuelles; c) la sur-valorisation du corps.

4.4.1 – Réévaluation des rôles sexuels

En ce qui concerne le statut du/de la partenaire homosexuel(le), le magazine remet en question la dichotomie actif (masculin, pénétrant, homme) vs passif (efféminé, pénétré, femme), présente dans les relations hétérosexuelles. Cette discussion est une conséquence de la renégociation des stéréotypes homosexuels figés dans la culture brésilienne, au sein de laquelle ...

... un homme peut avoir des relations sexuelles avec une bicha, pourvu que le premier soit 'actif' et le deuxième 'passif'. » Car « celui qui pénètre est d'une certaine façon le vainqueur par rapport à celui qui est pénétré. » Ainsi, « [...] le stigmaté est réservé seulement à celui qui est 'passif'. 'L'actif' dans la relation sexuelle ne reçoit aucune critique et fréquemment il réussit à rehausser son statut de macho s'il baise des bichas. » (Fry & MacRae 1991, p. 44-48. Trad.libre)

Ainsi, dans le magazine, on donne des exemples de couples homosexuels où les limites entre actif et passif sont extrêmes. Sur plusieurs photos illustrant des couples homosexuels dans les sections *Night*²⁵ et *Vortex*, les couples gais sont loin de reproduire le modèle hétérosexuel, un partenaire jouant le rôle de l'homme et l'autre de la femme (le même étant vrai pour les lesbiennes). Il en est de même pour les couples qu'on essaye de construire dans la section *Moda* et pour le peu de couples homosexuels qui ont été interviewés pendant les trois ans de publication. L'exemple parfait de subversion des valeurs hétérosexuelles, voire homosexuelles, apparaît au numéro 16 dans un reportage sur un couple formé par un transsexuel et une lesbienne.

Nous croyons que la dichotomie « actif vs passif » est encore ancrée dans l'imaginaire de l'homosexuel(le) et du/de la Brésilien(ne) en général. Notre expérience en tant que brésilien et la littérature étudiée (Fry & MacRae 1991; Trevisan 1998; Oliveira 1994;

²⁵ Pendant la première année, la section *Night* (dans toutes ses variations : *Ecstasy Night*, SG 1; *Summer Night*, SG 2; *Hype Night* et *Fancy Night*, SG 3; *Wet Night* et *Hype Night* SG 4; *Uma Coisa Night*, SG 5; *Hype Night* et *Clubs Night*, SG 6; *Hands Night* et *Hype Night* SG 7, *Night*, SG 8), présente non seulement les images de ce côté festif de la vie gaie à Rio de Janeiro et São Paulo, mais aussi des personnalités liées à la production de shows, et des stars. À partir de la deuxième année, la section *Night* a été remplacée par la section *Vortex* et une autre section qui donne des suggestions de bars ou boîtes et services pour gais, lesbiennes ou sympathisants a été créée : *Etceitera*.

Parker 1991) confirment cette opinion. De plus, nous avons trouvé dans le magazine des extraits qui la renforce :

[.] 'Dans leur fort intérieur, tous les homosexuels veulent être possédés et contrôlés par un vrai homme, on ne doit pas se battre contre cette évidence', argue Amadeo Simões, gérant d'un magasin dans un centre commercial à Rio de Janeiro. 'L'homme straight a une masculinité qu'aucun gai n'est capable d'avoir'. (SG n° 8, p. 19. Trad.libre)

Je n'ai jamais très bien compris, mais le fait est que je ne réussis pas à coucher avec des gais. Depuis que j'étais petit, j'ai toujours aimé des vrais hommes. [.] Aujourd'hui, si un mec menace d'être un peu moins straight au lit, comme vouloir m'embrasser les lèvres, me demander de caresser ses fesses, je débände tout de suite. (Op. cit. Trad.libre)

J'ai déjà baisé avec des gais, mais avec des straights, c'est complètement différent. Je le préfère même, tu sais. Les rôles sont déjà marqués et personne n'a besoin de faire semblant de rien. On n'a qu'à se laisser aller. (Op. cit. Trad.libre)

Ce genre d'avis est une autre facette du processus de négociation – soit auprès de l'homosexuel(le), soit auprès de la société – que le magazine propose et met en branle depuis son apparition. Et si on a mis ce genre d'avis en évidence, on le confronte aussi, dans le même article, avec d'autres avis qui contredisent les premiers.

'Le gai qui est bien dans sa peau, soit du côté sexuel, soit du côté personnel, soit du côté professionnel, ne tombera jamais dans le piège de baiser avec un straight. Ça c'est une affaire de tapette névrosée, solitaire, pathologiquement passive ou prétentieuse, du genre qui se trouve irrésistible', analyse le commerçant Alexandre Maltez. (Op. cit. Trad.libre)

Cette confrontation d'avis nous mène donc à voir ce genre de discussion comme un processus de négociation auprès des gais brésiliens du rôle de l'actif sexuel, qui dans une relation sexuelle en général est vu et considéré comme étant le « vrai homme ». Ainsi, après être remis en question, on conclut que le pénétrant est aussi homosexuel que le pénétré :

« [.] Il était super, il m'embrassait la bouche et faisait encore d'autres choses. Une fois, dans un bar, nous étions très soûls, je lui ai dit qu'il était aussi tapette que moi, car il aimait beaucoup ce qu'il était en train de faire avec moi. Tu peux croire qu'il m'a dit que dans notre relation, la folle c'était moi. Il s'est mis en colère. Il a failli me frapper.

Après cet événement, j'ai fait l'amour avec lui deux autres fois et j'ai mis fin à la relation. (Op. cit. p. 20)

À la limite, on conclut encore que l'actif sexuel qui ne se voit pas en tant qu'homosexuel n'est qu'un gai qui n'accepte pas son orientation sexuelle :

[.] Tu veux savoir ce que je pense aujourd'hui? Qu'un gars straight qui est vraiment straight, ne couche pas avec un autre gars. J'ai des amis straights et il ne se passe rien de sexuel entre nous. Si un mec accepte le flirt d'un autre mec, il n'est pas straight. C'est un gai qui n'accepte pas son orientation sexuelle. (Op. cit.)

Quand le magazine remet en question le rôle du partenaire dans une relation sexuelle entre personnes de même sexe, nous avons constaté qu'il y a aussi un « modèle » de couple homosexuel à être respecté, basé et limité sur les marques du sexe biologique : un homme avec un autre homme; une femme avec une autre femme. Des variations dans ce cadre de relation peuvent être mal vues par les hétérosexuel(le)s :

Ce qui devient un scandale c'est quand une tapette a une relation avec une tapette. Celle-ci (une relation vraiment homosexuelle), est tournée en ridicule par le dicton populaire « bicha com bicha dá lagartixa » (tapette avec tapette est égal à lagartixa²⁶). (Fry & Macrae 1991, p. 45)

...ou par les homosexuel(le)s eux/elles-mêmes :

Lou : Principalement cette option sexuelle que j'ai faite. C'est évident que je suis avec une personne qui a l'image d'une femme mais qui est un homme. Je suis encore en train de vivre une expérience que je trouve super, et ceci car j'ai eu le courage de la vivre. De plus, je regarde les personnes autour et je vois leur regard de reproche.

SG : Les gais et les lesbiennes te le reprochent?

Lou : C'est incroyable comment les personnes en général sont incapables de vivre avec ce qui est différent. L'hétérosexuel est incapable de vivre avec l'homosexuel, qui est différent, il ne l'accepte pas. L'homosexuel, c'est incroyable, non plus. Il est en train de reproduire toutes ces questions de valeurs culturelles et il finit lui aussi par construire un tout petit monde bondé de préjugés. (SG n° 16, p. 38)

²⁶ Genre de lézard inoffensif, qui vit dans des maisons et qui mange des insectes, présent dans diverses régions du Brésil. Son utilisation dans ce dicton permet surtout de respecter la rime entre *bicha* et *lagartixa*.

4.4.2 – Caractéristiques des relations affectives

En ce qui concerne l'affection dans les relations homosexuelles, on a plusieurs fois fait référence à un vrai sentiment d'affection entre les couples de même sexe. Cependant, pendant la troisième année, les références à un changement de comportement chez l'homosexuel(le) qui cherche à établir des relations durables sont plus fréquentes. Nous avançons deux hypothèses qui ne s'excluent pas; au contraire, elles se complètent et elles peuvent expliquer cette récurrence : la première conçoit cette discussion comme une conséquence directe de la lutte pour plus de visibilité et de la réévaluation des modèles et des étiquettes de gai et de lesbienne que le magazine *Sui Generis* a déclenchées; la deuxième conçoit cette récurrence comme une conséquence de la mise en discussion du projet de légalisation des couples de même sexe.

À cause des devises « l'homosexualité est normale », « l'homosexualité est légale », « l'homosexualité n'est pas un péché » et « les homosexuel(le)s ont un pouvoir d'achat »; à cause ensuite de la négociation des stéréotypes d'homosexuel(le) – qui permettrait seulement des relations sexuelles où les rôles seraient déjà très bien marqués –, du rôle des partenaires dans une relation sexuelle entre personnes de même sexe, et de la lutte pour plus de visibilité; et enfin, à cause de l'avènement du sida, qui a restreint la promiscuité chez les homosexuels; nous croyons donc qu'on ne pourrait déboucher que sur une conception de la relation homosexuelle qui serait centrée sur les échanges d'affection, sur le partage d'expériences et sur la construction d'une vie en commun.

Ces mêmes facettes de l'homosexualité ont été aussi mises en évidence dans les discussions sur le projet de loi de la députée Marta Suplicy. Car, pour défendre l'approbation de son projet, la députée utilise comme argument des exemples de relations homosexuelles durables, fondées sur la construction d'un patrimoine commun. C'est important de remarquer que la troisième année de publication du magazine est celle au cours de laquelle le projet de loi a été voté et que le magazine était très engagé dans le processus de vulgarisation du contenu du projet de loi.

Ainsi, du numéro 1 au numéro 29, on parle de l'amour entre personnes de même sexe. Pendant une entrevue avec le metteur en scène Stephan Elliot où l'on parle d'Edmund White et de son amant qui vivent un « *amour gai en dehors du modèle hétérosexuel* » (SG n° 29, p. 14), ce côté affectif des relations homosexuelles a été mis en évidence et il a été établi comme une nouvelle valeur. Le magazine annonce même un grand changement de comportement de la part des gais qui seraient en train d'abandonner une vie de promiscuité au profit des relations stables et durables :

SG : Le gai confus (celui qui aime la promiscuité) est en train d'être remplacé par un homosexuel qui souhaite avoir une vie stable à côté d'un partenaire. Que pensez-vous de cet envie de vivre une union stable? Croyez-vous au mariage?

AS : Oui, je crois à l'union de deux personnes. Pendant plusieurs années les homosexuels ont été confus (voués à la promiscuité) car ils n'avaient pas de choix, ça, c'est ma théorie. Et ils avaient la tendance à croire que ce style de vie leur était destiné. Soudain, ils se sont rendu compte qu'il est possible de vivre d'une autre manière. (SG n° 27, p. 19. Trad.libre)

Cette affection, chez l'homosexuel en particulier, prend de plus un aspect subversif parce que ...

... le facteur particulièrement intéressant dans une relation entre deux hommes n'est pas l'envie mais la tendresse. C'est que je ne connais rien de plus subversif que deux hommes nus qui échangent des caresses, car ce geste fait face à toute une culture centrée sur des niaiseries phalliques, des valeurs patriarcales, qui ont rendu les mâles des êtres presque sauvages, préhistoriques. (SG n° 20, p. 45. Trad.libre)

Et ceux/celles qui défendent le statut de célibataire sont parfois critiqué(e)s :

Le problème d'être célibataire est que, si cet état se prolonge beaucoup, il peut combler la personne d'un sentiment individualiste qui rend de plus en plus difficile la construction d'une autre relation. (SG n° 26, p. 58. Trad.libre)

4.4.3 – La sur valorisation du corps

Nous croyons que la discussion sur le désir et le plaisir débouche sur la sur-valorisation du corps. Car nous supposons qu'il existe aussi un lien très fort entre les discussions des politiques du corps et la réévaluation des stéréotypes homosexuels, étant donné que, en

critiquant le stéréotype du gai efféminé, le magazine a rendu possible la visibilité – et nous nous doutons que, en le faisant, on a même stimulé – d'autres types d'homosexuels masculins, non seulement dans leurs gestes et manières, mais aussi dans leur aspect physique. Depuis la couverture du premier numéro du magazine, l'homosexuel bien musclé a été étiqueté comme « *Barbie* », à cause de la beauté artificielle de son corps.

Selon le magazine, il y a au moins trois façons d'expliquer cette sur valorisation du corps. D'abord les *barbies* sont une conséquence de l'influence médiatique sur les modèles de beauté, venus surtout d'Hollywood et de la *Rede Globo* – chaîne brésilienne de télévision – qui, depuis quelques années, ont commencé à valoriser la figure du mâle musclé, type qui a été absorbé par la culture homosexuelle. Pourtant, au lieu d'être une solution ou une variation de types homosexuels, le gai masculin peut représenter un problème :

La vérité est que nous créons un piège névrotique de plus : dans un acte de masochisme inconscient, la mode nous a fait ériger comme objet de désir notre propre bourreau : l'hyper mâle, l'individu fort, viril, aux traits rudes. Par conséquent, la 'révolution' homosexuelle a fini par créer trois méchants : les laids, les vieux et surtout les grosses folles. (SG n° 13, p. 17. Trad.libre)

Ensuite, être *barbie*, c'est une façon de s'éloigner complètement du stéréotype du gai efféminé et fragile. Autrement dit, pour ce genre de gai, être *barbie* est la meilleure façon de cacher et d'accepter son homosexualité. C'est aussi un moyen de s'intégrer à la majorité hétérosexuelle et d'éviter des manifestations d'homophobie, au moins du côté des hétérosexuel(le)es :

[..] Je n'ai jamais entendu parler d'une folle qui devait exagérer ses affectations (utiliser des gestes efféminés) pour s'intégrer socialement ... au contraire, pour s'intégrer, elles deviennent des barbies. (SG n° 22, p. 44. Trad.libre)

L'obsession envers le stéréotype de super macho possède un lien direct avec l'homophobie interne, c'est évident. La personne essaye d'avoir l'air masculin, physiquement, car il a peur d'être associé à l'idée du gai fragile, car il a peur de paraître 'moins homme' que les hommes en général, et aussi parce que son apparence lui donne une sensation de supériorité, au moins physique. (SG n° 24, p. 58. Trad.libre)

Enfin, l'avènement *barbie* est aussi une façon de dissocier la figure de l'homosexuel de l'image malade associée à celui-ci depuis l'apparition du sida : « *Aux États-Unis, le phénomène a gagné une nouvelle composante. Plusieurs séropositifs se sont mis à utiliser des stéroïdes anabolisants pour avoir l'air sain physiquement* » (SG n° 24, p. 58). Malheureusement, cette discussion au sujet de la relation entre les politiques du corps et le sida n'apparaît qu'au numéro 24. Cependant, un des mots clé qui entourent les discussions sur le sida est « précaution », et, conséquemment, l'utilisation du préservatif dans les relations sexuelles, comme nous verrons dans la prochaine section.

Pourtant, malgré les critiques adressées aux *barbies*, le magazine *Sui Generis* se sert de l'image d'hommes très bien musclés dans ses publicités. Cependant, nous remarquons que ce procédé n'est pas une exclusivité de ce magazine ni des magazines gais en général

Night, pendant la première année,

et *Vortex*

mannequins, hétérosexuel(le)s, *drag queens*
non efféminés et *barbies*

Moda est assez variée et nous

conséquemment, de la *barbie*



Pendant la troisième année, le magazine a accordé une attention spéciale au sida. Nous pouvons même y trouver une nouvelle section entièrement consacrée à ce sujet appelée

Notícias do Front

généraux sur le sida

: risques et

: on

:

libre)

. (SG n° 29, p. 14. Trad.

: une tragique

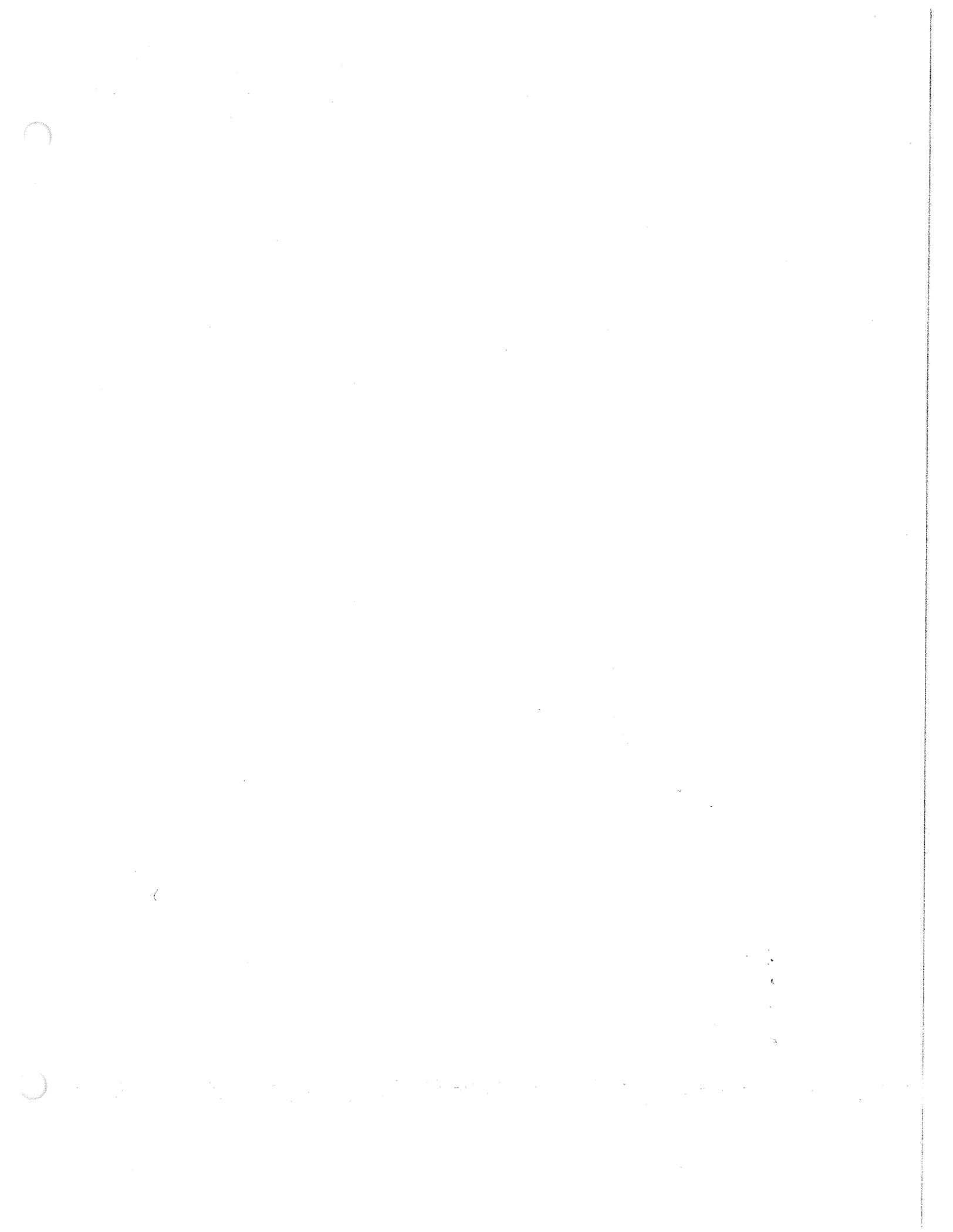
Pessoa. (SG n° 25, p. 17. Trad.libre)

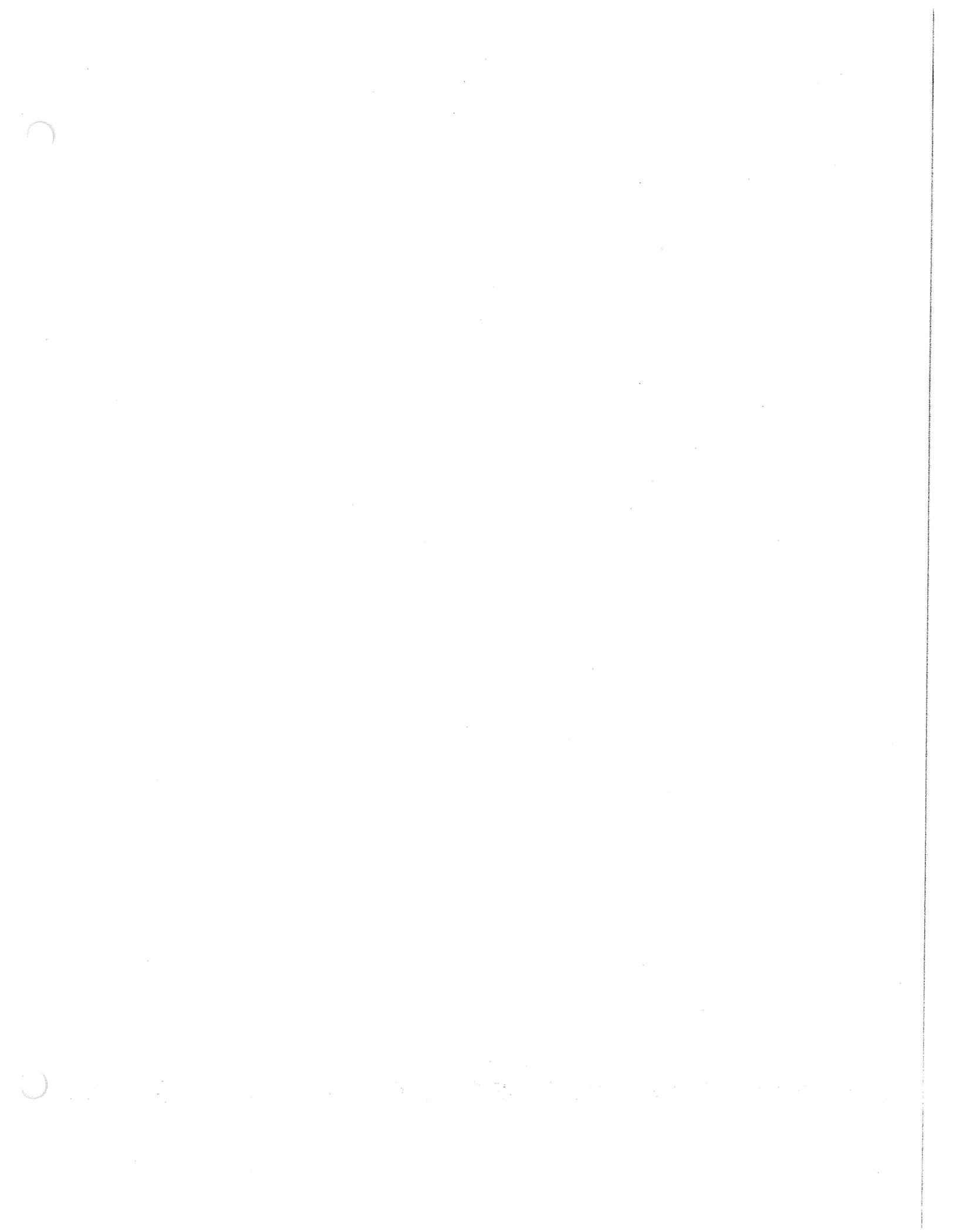
janvier à 31 ans,

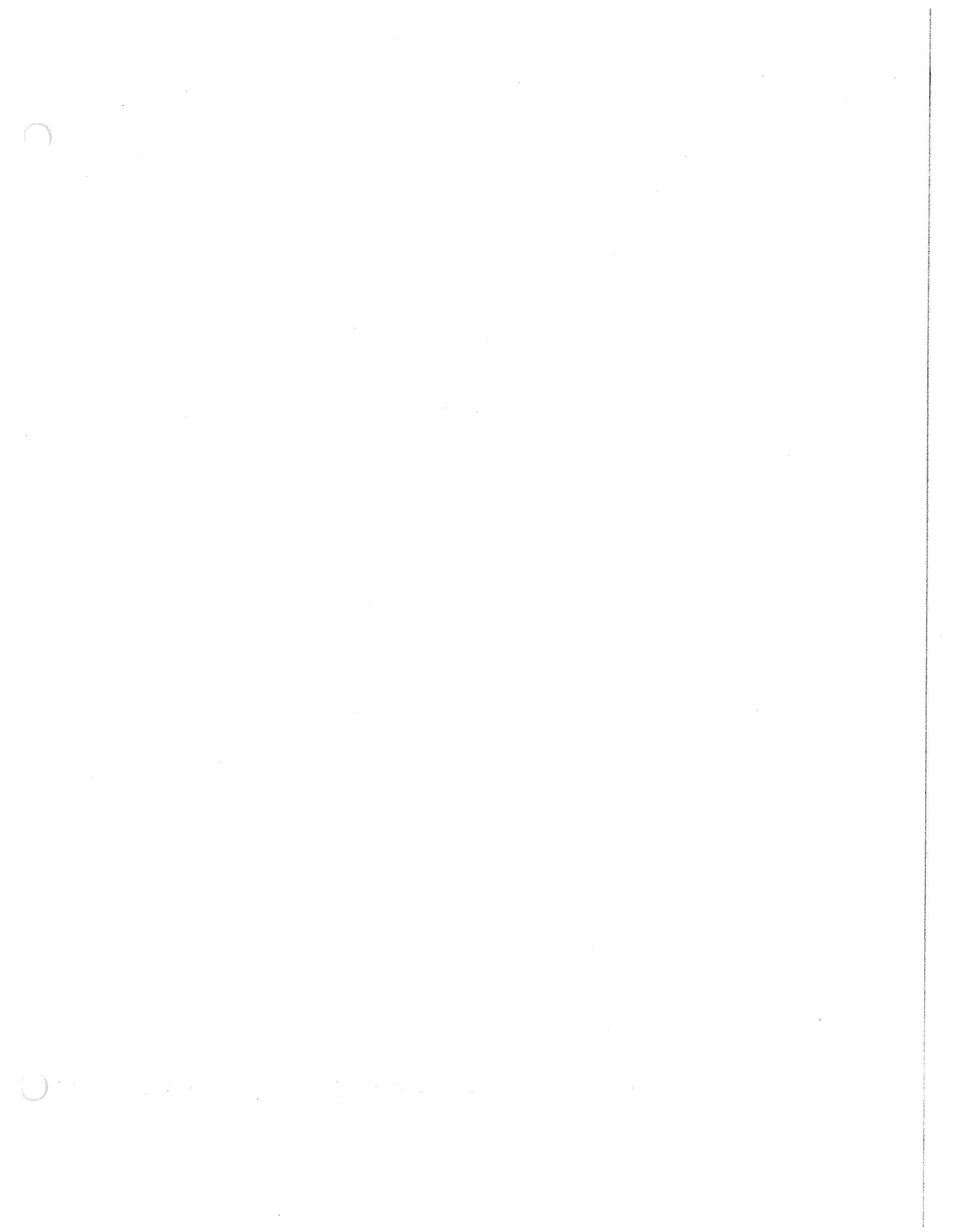
libre)

. (SG n° 22, p. 66. Trad.

4.5 – Homosexualité et religion







5. Commentaires généraux

Après l'analyse des trois premières années du magazine *Sui Generis*, nous avons pu ratifier son importance dans la compréhension de la mise en discours de l'homosexualité au Brésil. L'analyse des sujets et de la façon de les présenter nous a permis de mieux comprendre quelles étaient les priorités du magazine dans cette mise en discussion de l'homosexualité. Des questions pertinentes à la construction d'une identité homosexuelle brésilienne sont le noyau de cette discussion. La visibilité homosexuelle, l'acceptation sociale et des moyens pour mieux vivre l'homosexualité sont devenus des devises du magazine *Sui Generis*.

Avec des échecs et des réussites, la magazine en est à sa cinquième année de publication et il présente un solde positif, tant du côté commercial (dont le maintien du nombre de pages depuis la troisième année et la présence croissante de commanditaires dans le magazine sont de bons indices) que du côté de la discussion des problèmes concernant l'homosexualité au Brésil et à l'étranger, comme nous avons pu le constater pendant la réalisation de cette recherche. Pourtant, si Foucault a raison de dire : « Le discours manifeste ne serait en fin de compte que la présence répressive de ce qu'il ne dit pas » (Foucault 1969, p. 36), derrière toute la discussion que le magazine *Sui Generis* a déclenchée, il y a des traces de cette présence répressive, surtout en ce qui concerne la façon de parler de l'homosexualité dans le magazine. Ces « non-dits » prennent des allures qui peuvent contredire les discussions soulevées pour encourager la sortie du placard.

5.1 – Les entraves à la visibilité

Le magazine *Sui Generis* essaye d'encourager la sortie du placard surtout par des discussions sur le pouvoir d'achat que les gais et les lesbiennes ont ou devraient avoir. Pourtant, nous nous demandons jusqu'où ces discussions s'appliquent au Brésil, étant

donné qu'il s'agit d'un pays où les différences sociales entre une majorité pauvre et une minorité riche sont très marquées. Nous nous demandons quelles sont exactement les limites et les caractéristiques de ce pouvoir d'achat dont le magazine nous parle, car nous nous doutons que la majorité des lecteurs/lectrices du magazine doit détenir non seulement un certain pouvoir d'achat – car le magazine coûte entre 4 % et 5 % du salaire minimum au Brésil – mais ceux/celles-ci doivent aussi maîtriser des connaissances générales qui peuvent échapper à cette majorité pauvre.

Ainsi, nous croyons que les discussions sur le pouvoir d'achat peuvent s'avérer dangereuses, car celui-ci pourrait accentuer l'écart entre les homosexuel(le)s pauvres et les homosexuel(le)s riches, conséquence directe de l'inégalité des classes au Brésil. Et, comme nous avons pu le constater, la majorité des interviewé(e)s ouvertement gais ou lesbiennes est composée de personnes qui ont bien réussi dans la vie sur le plan professionnel – et détiennent ainsi tant un certain pouvoir d'achat que le savoir-faire de leur métier –, ce qui représente seulement une partie de la population homosexuelle brésilienne. De plus, le magazine ne montre pas d'autres aspects sociaux auxquels une majorité expressive d'homosexuel(le)s brésilien(ne)s appartient.

Il serait donc plus adéquat de dire que le magazine *Sui Generis* vise de façon générale les homosexuel(le)s et en particulier ceux/celles qui ont un certain pouvoir d'achat, ceux/celles qui ont d'abord pu dépenser pendant les deux premières années¹ R\$ 5,50 (cinq reais² et cinquante cents) par numéro – valeur qui a l'air insignifiant, mais qui, dans un pays comme le Brésil où le salaire minimum est fixé aux alentours de R\$ 130,00 (cent trente reais) par mois, représente une somme assez considérable. Conséquemment il s'adresse à ceux/celles qui ont pu et qui peuvent encore avoir recours aux services dont le magazine fait la publicité; en d'autres mots, participer aux soirées dans des bars, des boîtes, écouter tel genre de musique, lire tel genre de littérature, louer des films, aller au cinéma ou au théâtre, porter telle ou telle marque de vêtements, visiter tels ou tels

¹ À partir du numéro 24 de la troisième année jusqu'au numéro 32 de la quatrième année, le magazine a été commercialisé à R\$ 4,50 (quatre reais et cinquante cents), et à partir du numéro 33 de la quatrième année son prix a augmenté à R\$ 5,90 (cinq reais et quatre-vingt-dix cents).

² Monnaie brésilienne.

endroits, villes et pays, ainsi que visiter certains sites sur Internet, ce qui équivaut à dire avoir un ordinateur – ou avoir accès à un ordinateur – et une ligne téléphonique, entre autres choses. Si l'accès à ces biens et services peut parfois être difficile pour ceux/celles qui habitent Rio de Janeiro ou São Paulo – villes autour desquelles le magazine *Sui Generis* centre ses attentions –, pour ceux/celles qui habitent dans d'autres villes, voire d'autres états au Brésil, l'accès devient encore plus restreint, surtout dans des régions plus pauvres comme c'est le cas du Nord et du Nord-Est brésiliens. Visibilité et consommation sont donc deux concepts qui, dans le contexte socioculturel brésilien, peuvent ne pas se marier de façon efficace.

Comme nous l'avons déjà vu, la visibilité homosexuelle au Brésil a très peu de chances de passer par une conscientisation politique des homosexuel(le)s. Ceci étant, nous croyons que, si l'existence du magazine *Sui Generis* incite actuellement certains individus à faire leur *coming out*, cette influence se fait par d'autres biais que la conscientisation politique. Il est sûr que son existence peut vraiment briser le sentiment d'isolement et de différence qui hante plusieurs gais et lesbiennes; pourtant, le média utilisé n'est pas, d'après nous, le plus efficace dans le contexte socioculturel brésilien, soit à cause des contraintes économiques – le prix du magazine par rapport au salaire minimum, et le taux de chômage –, soit à cause de son contenu – un magazine consacré à l'information et non à du contenu homo-érotique –, soit à cause de son support physique – un magazine et non une émission de radio ou de télé. En ce qui concerne le support physique, nous croyons que si, au lieu d'un magazine gai, il s'agissait d'une émission – de radio ou de télévision – on réussirait à atteindre une quantité beaucoup plus grande de personnes homosexuelles ou hétérosexuelles, et que les possibilités de changements sociaux seraient beaucoup plus probables. Ceci parce que l'apparition de certains personnages homosexuels dans des téléromans brésiliens suscite souvent des commentaires et des discussions sur leur existence et sur l'interaction entre les homosexuel(le)s, voire entre les hétérosexuel(le)s qui souvent sont sympathisant(e)s. Nous sommes conscient des contraintes sociales de l'existence d'une émission destinée à un public homosexuel, depuis les contraintes morales jusqu'aux contraintes économiques; et nous savons aussi que, à cause de son coût, la publication d'un magazine gai est plus

faisable que la diffusion d'une émission pour gais et lesbiennes; cependant, elle est moins efficace. De plus, nous sommes entièrement d'accord avec l'extrait ci-dessous que nous avons trouvé pendant le découpage :

« [.] S'il existe des revues spécialisées, je pense qu'elles fournissent des informations à un club qui désire cette information-là; cependant elles ne dépassent pas les frontières du club. Quand, en réalité, l'homosexuel(le) n'a pas besoin d'information sur l'homosexualité, ceux qui en ont besoin, ce sont les hétérosexuel(le)s. Alors, qui devrait publier des informations sur l'homosexualité? O Globo, Jornal do Brasil, Estado³. La diffusion de l'homosexualité pour des homosexuel(le)s, c'est une naïveté, c'est redondant. [.] En même temps, en contradiction avec ce que je viens de dire, au début d'un mouvement, on a vraiment besoin d'une colonne vertébrale qui oriente, centralise des informations, crée des clubs et des entités. (SG n° 29, p. 20. Trad.libre)

Ceci dit, nous ajoutons que, en ce moment, le magazine *Sui Generis* accomplit son but : être un magazine gai consacré à l'information. Pourtant, en tant que magazine, il risque de rester enfermé dans un certain cercle – celui des homosexuel(le)s qui s'intéressent au magazine. Sortir de ce cercle devient important, d'après nous, parce que la visibilité homosexuelle ne touche pas seulement l'homosexuel(le), qui doit s'accepter et quitter le placard; elle touche aussi toute la société qui doit accepter l'homosexuel(le) et sa façon d'aimer et de vivre. Et pour que ce changement social se réalise, rendre la société dans toutes ses couches – et non seulement les gais et les lesbiennes – consciente de ce qu'est l'homosexualité est une condition préalable.

Heureusement, en ce moment-ci de l'histoire brésilienne, on commence vraiment à parler plus ouvertement d'homosexualité au Brésil. Heureusement, il y a déjà un changement de comportement visible – autant du côté des homosexuel(le)s que des hétérosexuel(le)s – envers l'homosexuel(le); il est évident que ces changements se produisent surtout dans les grands centres, tels que São Paulo, Rio de Janeiro et d'autres capitales brésiennes. Nous croyons que cela est dû surtout à l'aspect cosmopolite des grands centres urbains. Comment ces changements ont-ils pu se produire? En forçant l'individu à vivre et à respecter la différence, et en rendant plus impersonnelles les relations entre les individus.

³ Ce sont les plus grands quotidiens du Brésil.

5.2 – Sur les changements sociaux

En ce qui concerne la transmission de l'information, nous pouvons dire que le magazine *Sui Generis* a bien accompli sa mission pendant les trois premières années de publication. Ceci étant, nous croyons qu'il a réussi à bien renseigner ses lecteurs et lectrices des changements sociaux envers la question homosexuelle, autant au Brésil qu'à l'étranger. Pourtant, il ne faut pas voir ces avancements comme une conséquence de l'existence du magazine *Sui Generis*; au contraire, le magazine profite de ces changements et il n'existe que comme conséquence de ceux-ci. Nous ne dirions pas non plus qu'ils sont une conséquence directe de la mobilisation des groupes gais brésiliens. Ceci parce que, comme nous l'avons vu en cours d'analyse, la politique et la politisation ont une connotation fort négative au Brésil. Sachant qu'il en existe certainement d'autres, nous soulignons donc deux causes principales pour expliquer ces changements sociaux : la première, un sentiment de désintérêt par rapport à certains problèmes sociaux, comme par exemple la crise économique, les inégalités sociales, les scandales des politiciens, parmi d'autres; et la deuxième, la mise en évidence de l'homosexualité. Autrement dit, l'homosexualité est « à la mode » aussi au Brésil.

Dans le premier cas, c'est comme s'il se passait une « révolution tranquille », de laquelle le magazine présente un portrait sommaire. Sommaire, parce que cette « révolution » est centrée sur l'axe Rio de Janeiro—São Paulo au détriment des autres villes brésiliennes. Sommaire aussi à cause de la façon même de parler de l'homosexualité dans le magazine, en cachant l'orientation sexuelle de ses interviewé(e)s, quand ça leur convient, en reproduisant ainsi le flou du langage et le jeu identitaire très commun au Brésil, comme nous l'avons vu. Ceci pour dire que le magazine reproduit des valeurs socioculturelles de la société brésilienne, et il défend une posture politiquement correcte dans ses nombreux articles et dans son ensemble. Par les exemples qu'il propose, il encourage les homosexuel(le)s – qui à un certain moment ont fait leur sortie du placard – à faire des changements dans leurs comportements, ainsi que des groupes à faire le *coming out* d'une personne célèbre. Ce procédé renforce notre opinion sur le caractère purement informatif

du magazine qui, pourtant, ne réussit pas à susciter des discussions plus acharnées ou à soulever des polémiques, ce qui, d'après nous, rendrait le magazine non seulement un organe informatif homosexuel, mais aussi un provocateur efficace de changements sociaux.

Quand nous parlons de « révolution tranquille », nous voulons aussi faire référence à ce double jeu de cache-cache des gais et des lesbiennes brésilien(ne)s. Cela veut dire que, selon le moment ou la situation, ou bien on se montre, ou bien on se cache. On se montre à certaines personnes et à d'autres non. Ou encore, certain(e)s gais et lesbiennes se montrent et d'autres se cachent. Nous supposons que ce processus a débouché, à la limite, sur un état d'indifférence, autant de la part de certain(e)s homosexuel(le)s, qui ne font plus grand cas de tant cacher leur orientation sexuelle, que de la part de certain(e)s hétérosexuel(le)s qui ne font plus attention aux homosexuel(le)s. Pourtant si nous parlons de « révolution », c'est parce que, malgré ce jeu de cache-cache, il y a un changement social remarquable au Brésil, car, dans le va-et-vient des villes et dans les médias de masse, la présence des homosexuel(le)s est de plus en plus remarquée; l'augmentation de l'offre de services spécialisés dont le magazine nous parle tout le temps est un autre indice. Si nous qualifions cette révolution de « tranquille », c'est parce que ces changements se sont produits sans provoquer aucune mobilisation. Nous osons même dire que cette tranquillité peut être synonyme d'indifférence de la part de la majorité des homosexuel(le)s brésilien(ne)s, car, à part la mobilisation des groupes gais et de certain(e)s gais et lesbiennes qui se battent, qui luttent et qui se montrent, il y a une tendance persistante à se cacher et à se montrer seulement quand c'est dans l'intérêt de chaque individu de le faire. Le défilé de la fierté homosexuelle en 1999, par exemple, a réuni à Rio de Janeiro 1 000 personnes et 20 000 participants à São Paulo – moins de 5 % des participants au défilé de Montréal la même année. Celui de São Paulo pouvait être considéré comme un grand succès quant au nombre de participant(e)s, car, lors du deuxième défilé de la fierté, en 1996, cette ville avait réuni 50 personnes (alors qu'à Rio de Janeiro, on avait recensé 200 participants). Que s'est-il passé en trois ans pour réaliser une augmentation de la participation des gais et des lesbiennes au défilé de São Paulo? Nous ne saurions le dire exactement, car ce qui peut expliquer le succès à São Paulo –

c'est-à-dire le climat de fête et conséquemment de carnaval qui caractérise l'événement, en dépit d'une mobilisation politique plus engagée – n'explique pas pourquoi à Rio de Janeiro, qui suit le même procédé que São Paulo, le nombre de participants n'a pas crû de manière aussi significative.

En ce qui concerne le fait que l'homosexualité soit à la mode, il s'agit simplement d'une des conséquences de la grande publicité que l'avènement du SIDA a déclenchée dès les années quatre-vingt, en dévoilant ce qu'étaient l'homosexuel(le) et la culture homosexuelle. La relation directe entre le SIDA et la figure de l'homosexuel a forcé la société à parler des gais et de leur façon de vivre dans tous les médias partout à travers le monde. Le Brésil a vécu une situation pareille dans ce processus de diffusion des informations au sujet du SIDA et de ses victimes. Dans les années quatre-vingt-dix, et surtout dans la deuxième moitié de cette décennie, les homosexuel(le)s ont encore une fois envahi le petit écran de plusieurs foyers brésiliens dans des téléromans et dans des publicités trouvées dans certains magazines et dans la rue. Soudain on a découvert que l'homo érotisme pouvait faire augmenter les ventes de certains produits ou faire gagner des points aux cotes d'écoute. Soudain la visibilité homosexuelle a dépassé les limites des quatre jours de carnaval où tout est permis, et est devenue le thème d'une émission hebdomadaire ou d'un reportage à la télévision, la couverture d'un magazine non spécialisé, etc.

Ainsi, quand nous disons que l'homosexualité est à la mode au Brésil, c'est parce qu'elle est un sujet dont on parle aujourd'hui de façon plus ouverte qu'il y a dix ou vingt ans. De plus, dans le magazine *Sui Generis*, tant l'homosexualité que la visibilité homosexuelle sont traitées en tant que produits et que producteurs de mode. Produits parce qu'on en parle, et producteurs parce que, selon le magazine, les homosexuel(le)s ont un esprit avant-gardiste et créateur qui les met toujours en avance des hétérosexuel(le)s, surtout dans les domaines des arts, du spectacle et, bien sûr, de la mode, parmi d'autres.

Nous ne pouvons pourtant pas dire que malgré ces avancements l'homophobie a régressé au Brésil. Encore aujourd'hui des homosexuel(le)s sont agressé(e)s moralement et

physiquement, voire tué(e)s seulement à cause de leur orientation sexuelle. Dans ces cas, le magazine en profite pour renforcer l'importance de la visibilité homosexuelle et pour encourager les victimes d'agression à porter plainte auprès des autorités responsables. Car le silence – comportement assez commun au Brésil – chez les homosexuels renforce nécessairement l'homophobie et la violence contre les gais et les lesbiennes.

Ceci étant, nous pouvons dire que le contenu informatif et diversifié du magazine donne la possibilité aux homosexuel(le)s de vraiment voir que l'homosexualité existe partout dans le monde et qu'elle a laissé et laisse encore des traces sur l'histoire de l'humanité. Cette préoccupation de souligner la présence homosexuelle au moment présent et de regarder en arrière peut aussi aider plusieurs gais et lesbiennes à briser le sentiment de solitude et d'isolement, surtout quand il s'agit de jeunes adolescent(e)s gais et lesbiennes. Le magazine peut aussi fonctionner en tant qu'outil de communication et d'interaction soit entre les lecteurs et le magazine, soit chez les lecteurs entre eux.

Les différents sujets traités peuvent favoriser à différents degrés la discussion des thèmes qui touchent l'homosexualité et la façon dont ces thèmes sont présentés dans d'autres médias de masse. Ainsi, la couverture donnée au projet de loi de la députée Marta Suplicy a mis en lumière une opinion différente et contraire à celle de plusieurs autres personnes qui essayaient de convaincre la société brésilienne qu'il s'agissait d'un mariage homosexuel et non d'un contrat d'union civile entre personnes de même sexe. On peut dire la même chose au sujet des références aux nombreuses publicités et émissions qui ont comme sujet central l'homosexualité. La suggestion de livres, de films, de recherches, etc. permet aux lecteurs/lectrices d'approfondir leurs connaissances sur plusieurs facettes de l'homosexualité. Cependant, ce que nous croyons le plus important, ce sont les références aux personnalités qui ont avoué leur homosexualité et qui en témoignent, parce qu'elles deviennent un point de repère non seulement pour les homosexuel(le)s, mais aussi pour les hétérosexuel(le)s.

6. CONCLUSION

Rendu à la fin, nous avons l'impression d'être en train de tout recommencer, et nous hante encore ce sentiment d'être au milieu de quelque chose – notre sujet de recherche – qui n'est plus si étrange à nos yeux, mais dont nous n'avons pas encore eu la possibilité – presque impossible – de tout épuiser, car, plus nous connaissons les parties et les particularités de notre objet de recherche, plus nous nous rendons compte qu'il est large et profond et que nous ne nous rendons peut-être pas jusqu'au fond, s'il en existe un.

Heureusement ou malheureusement, le moment de clore notre recherche arrive forcément un jour. Ce mémoire n'est même pas prêt ni achevé que déjà nous nous en défaisons pour nettoyer les tiroirs et reprendre le cours de la vie. Pourtant, rendu à ce point-là de notre recherche, il ne nous reste qu'à en présenter un bilan général afin d'évaluer ce qui a bien marché ou ce qui n'a pas marché du tout. En ce qui concerne notre objet de recherche, nous essayerons d'énumérer ses points faibles, les limites et les contributions.

6.1 – La délimitation de l'objet de recherche

Au moment d'adopter le magazine *Sui Generis* comme matériel de travail, nous n'avions pas en tête une idée bien claire de la façon de l'analyser. Ainsi, nous croyons que le manque de délimitation préalable de notre objet de recherche a été un des points faibles; en effet, nous avons essayé de donner une idée du magazine par l'étude d'un très grand nombre de numéros, ce qui a rendu notre corpus très long à découper et à analyser. Au lieu d'avoir pris comme objet de recherche trois années de publication, nous aurions pu prendre une année seulement et l'analyser; ou seulement une section du magazine et l'avoir accompagnée pendant les trois premières années; ou encore l'évolution d'un sujet donné. Ce procédé aurait pu rendre le produit final de notre recherche beaucoup moins pénible et plus profond. Pourtant, nous croyons que notre intérêt à vouloir tout cerner a,

en fait, ouvert la possibilité de réaliser d'autres recherches d'approfondissement à partir de celle-ci.

Un autre côté positif de notre procédé est que, comme rien n'a été établi au préalable, nous avons pu identifier plus clairement ce qui dans le magazine était considéré comme ses priorités. Après l'identification de ces priorités, à travers les découpages que nous avons faits, nous avons procédé à l'analyse des données. En hiérarchisant ces priorités, nous avons pu ainsi accompagner l'apparition d'un thème donné, ses récurrences, ses caractéristiques, ses transformations et sa disparition ultérieure. Certains aspects ont été nécessairement laissés de côté et ils peuvent être repris dans des recherches futures, comme par exemple l'importance de la mode en tant que code et valeur dans la culture gaie au Brésil et, aussi bien dire, dans le monde; ou un relevé des divers mots et expressions utilisés par les homosexuel(le)s dont le magazine se sert.

6.2 – Le choix d'un cadre théorique

La seule restriction que nous avons eue pour constituer une bibliographie efficace a été la difficulté de trouver des livres qui présentaient le thème de l'homosexualité et/ou les pratiques homosexuelles au Brésil. La majorité des références bibliographiques que nous avons trouvées consistaient en des livres qui ne sont plus disponibles ni dans les librairies, ni dans les bibliothèques auxquelles nous avons eu accès. Cependant, nous nous attendions à cette petite contrainte à cause de l'absence de recherches réalisées au Brésil sur ce sujet; en général, ces recherches restent enfermées dans les universités et sont très rarement publiées. Pourtant, nous trouvons que cette absence n'a pas nui aux résultats de notre recherche, car la majorité de ces livres dataient des années soixante-dix, soixante et même avant, périodes qui s'éloignent beaucoup de la période à laquelle notre objet de recherche se situe.

Nous considérons donc que notre choix bibliographique a été assez pertinent. Il nous a beaucoup aidé à mieux comprendre le phénomène de l'homosexualité dans la culture occidentale, les discussions sur le genre et l'avènement du SIDA, d'un côté, et les

principes de l'analyse discursive, de l'autre. Les livres qui présentaient les nombreuses nuances de la société brésilienne – représentés surtout par DaMatta – et ceux qui discutaient de l'homosexualité au Brésil ont fourni une très bonne idée de la façon dont la culture et la société brésiliennes se structurent et de comment les valeurs culturelles biaisent nécessairement les pratiques sexuelles et les relations de genre. La lecture des théoriciens nord-américains nous a donné un bon soutien afin de comprendre non seulement les phénomènes de l'homosexualité et du genre, comme nous en avons parlé ci-dessus, mais aussi les références à certains de ces phénomènes que l'on trouve dans le magazine *Sui Generis*.

6.3 – Le support méthodologique

Comme pour la délimitation de notre corpus de recherche, le choix méthodologique n'a pas été élaboré en tant que condition préalable à la première lecture du matériau. Si d'un côté cette absence a pu nous empêcher de faire, depuis le début, une lecture plus poussée et efficace des magazines, de l'autre sa présence aurait sûrement biaisé notre compréhension du corpus. Ainsi, au lieu de le cadrer dans une méthode quelconque au détriment des autres, nous avons préféré nous demander, au fur et à mesure que nous lisions le matériau, quelle était la meilleure façon d'arriver à notre but. Si, après la première lecture, nous avons choisi de faire des découpages successifs, c'était à cause de l'envergure de notre objet de recherche. Cependant, plus nous découpons notre objet, plus nous réussissions à voir les aspects qui étaient restés cachés et inaperçus pendant la première lecture. Classifier ce procédé parmi les études structuralistes n'a été qu'une conséquence de sa structuration.

En ce qui concerne les limites de notre méthodologie, nous aimerions dire que la première concerne les caractéristiques de notre objet de recherche. En effet, parce que nous avons limité cet objet aux trois premières années de publication du magazine *Sui Generis* (et il en est maintenant rendu à sa cinquième année de publication, bientôt à sa sixième). Nous nous doutons que d'autres changements importants se sont produits

pendant ce temps et nous n'y aurons malheureusement pas accès. Pourtant, ce procédé a été nécessaire à cause de l'extension de notre corpus de recherche qui serait devenu beaucoup plus large qu'il ne l'était déjà. De plus, nous croyons que les lignes générales du magazine ont été tracées surtout pendant ces trois années, et que cette recherche pourra aider dans le futur d'autres études comparatives entre les premières années et les années subséquentes, ratifiant ou rectifiant nos hypothèses.

Une autre limite concerne la formulation de généralisations. Même si des fois nous sommes tentés de faire des généralisations, cela ne pourra être possible que par rapport à ce qui se présente dans le magazine et jamais par rapport à la société brésilienne, et ce, pour deux raisons : d'abord, le magazine ne représente pas la réalité brésilienne dans son ensemble, se concentrant davantage sur l'axe Rio de Janeiro et São Paulo. Pourtant, si nous parlons toujours d'une mise en discours de l'homosexualité au Brésil, c'est parce que le magazine a un tirage national, ce qui rend possible la remise en question de l'homosexualité un peu partout au Brésil. La deuxième raison a trait aux limites temporelles de notre corpus; c'est-à-dire que les généralisations ne pourront s'appliquer qu'aux trois années de publication auxquelles nous avons limité notre recherche.

Une dernière limite concerne l'absence d'une grille d'analyse plus précise pour analyser les photographies. Cependant, comme nous nous sommes concentrés davantage sur l'énoncé en forme de phrases et non sur l'analyse exhaustive de l'image, nous croyons que les grilles d'analyse seront assez efficaces pour mettre en évidence les énoncés appartenant aux quatre catégories (contexte social au Brésil et à l'étranger, langage et enjeux négociables), ainsi que leur classement ultérieur par thèmes. Mais, nous croyons aussi que l'utilisation d'une grille d'analyse pour les photographies aurait pu nous montrer d'autres facettes de cette mise en discours de l'homosexualité au Brésil. Cependant, l'analyse des photographies du magazine *Sui Generis* aurait pu constituer l'objet d'une recherche à part et rallonger davantage notre corpus de recherche. Mais nous sommes sûrs que son absence ne nuira pas à l'ensemble de cette recherche, ni à l'analyse des données, ni aux résultats.

6.4 – L'analyse des données

L'analyse des données nous a offert la possibilité de constater l'amplitude et la complexité de notre objet de recherche. Avant de vouloir l'épuiser, notre intention a été de le présenter tel qu'il était et de présenter aussi des pistes qui rendraient possibles des études ultérieures. Ceci dit, nous croyons donc que la façon de parler de l'homosexualité dans le magazine *Sui Generis* constitue encore une source que nous avons à peine effleurée et qui pourra être explorée dans d'autres recherches sur cet aspect. Car si nous y avons fait allusion et si nous avons fait ressortir ses causes générales probables, nous croyons qu'il faut encore déterminer les causes spécifiques qui biaisent la façon de parler de l'homosexualité dans le magazine.

Un autre aspect qu'il faudra approfondir touche aux politiques du corps que le magazine remet en question. Ceci veut dire que des questions comme la mode, la beauté, le culte du corps (et les significations qui lui sont attribuées par le magazine), les caractéristiques mêmes des relations homosexuelles, toutes ces questions peuvent être reprises et développées en autant de corpus isolés. Ici nous voulons renforcer encore une fois l'importance accordée par le magazine *Sui Generis* à la section *Moda*, ce qui rend possible l'analyse de cette section en tant que code supplémentaire de ladite culture homosexuelle au Brésil.

Ainsi, en guise de conclusion, nous voudrions seulement ajouter un dernier aspect, absent de notre recherche, qui pourra être développé : la structure organisationnelle du magazine *Sui Generis*. En effet, de ce côté, nous nous sommes limités aux informations présentes dans le magazine. Nous admettons cependant que notre façon de présenter l'équipe du magazine a été très limitée et superficielle. Elle ne nous a donné qu'une vague idée de sa structure organisationnelle, ce qui ne nous a pas donné la possibilité, par exemple, de connaître – parmi tant d'autres renseignements qui auraient pu nous aider à mieux comprendre notre objet de recherche – les cotes de vente des trois premières années, la formation de l'équipe engagée par le magazine, les idéaux du magazine, etc.

BIBLIOGRAPHIE

Azevedo, Fernando de. *A cultura brasileira*. 6ª Edição. Rio de Janeiro: editora UFRJ; Brasília: Editora UnB, 1996

Barthes, Roland. *Elementos de semiologia*. São Paulo: Ed. Cultrix, 1985

Bosi, Alfredo. *História concisa da literatura brasileira*. São Paulo: Ed. Cultrix, 1989

Butler, Judith. *Bodies that matter: On the discursive limits of "sex"*. New York: Routledge, 1993

_____. *Gender trouble: feminism and subversion of identity*. New York: Routledge, 1990

Caldas, Dario (Org). *Homens*. São Paulo: Ed.SENAC, 1997

Cassudo, Jill-Patrice et alli. *Le S.I.D.A.* 6º édition. Paris : Presses Universitaires de France, 1986

Cohen, Antony. <http://www.people.virginia.edu/~tsawyer/DRBR/cohen.txt>

DaMatta, Roberto. *A casa e a rua: Espaço, cidadania, mulher e morte no Brasil*. 5ª edição. Rio de Janeiro: Editora Rocco, 1997^a

_____. *Carnavais, malandros e heróis: Para uma sociologia do dilema do brasileiro*. 6ª edição. Rio de Janeiro: Editora Rocco, 1997^b

_____. *O que faz o brail, Brasil?*. 8ª edição. Rio de Janeiro: Editora Rocco, 1997^c

- Diniz, Maria Helena. *Curso de direito civil brasileiro*. 6º vol. São Paulo: Saraiva, 1993
- Eco, Umberto. *A estrutura ausente*. São Paulo: Perspectiva, 1997
- _____. *Conceito de texto*. São Paulo: T.A. Queiroz: Ed. da Universidade de São Paulo, 1984
- Foucault, Michel. *Histoire de la sexualité I : la volonté de savoir*. France : Éd. Gallimard, 1976
- _____. *Histoire de la sexualité II: l'usage des plaisirs*. France : Éd. Gallimard, 1984
- _____. *Histoire de sexualité III: le souci de soi*. France : Éd. Gallimard, 1984
- _____. *Surveiller et punir*. France: Éd. Gallimard, 1975
- _____. *L'archéologie du savoir*. France: Éd. Gallimard, 1969
- Fry, Peter & MacRae, Edward. *O que é homossexualidade*. 7ª ed. São Paulo: Brasiliense, 1991
- Freyre, Gilberto. *Casa-grande & senzala*. 34ª edição. Rio de Janeiro/ São Paulo: Editora Record, 1998
- _____. *Modos de homem & modas de mulher*. Rio de Janeiro: Record, 1997
- Greenberg, David F. *The construction for homosexuality*. Chicago: The University of Chicago Press, 1988

Gros, Larry. *Contested closets: The politics and ethics of outing*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1993

Helminiak, Daniel A. *O que a Bíblia realmente diz sobre a homossexualidade*. São Paulo: Summus, 1998

Isay, Richard A. *Tornar-se gay: O caminho da auto-aceitação*. São Paulo: Summus, 1998

Junior, Orocil. *Bichonário Gay: Um dicionário gay*. Salvador: Ed. do Autor, 1996

Kehl, Maria Rita. *A mínima diferença: masculino e feminino na cultura*. Rio de Janeiro: Imago Ed. 1996

Lozano, Jorge et alli. *Análisis del discurso: haica una semiótica de la interaccion textual*. Madrid: Cátedra, 1997

MacRae, Edward. *A construção da igualdade: Identidade sexual e política no Brasil da Abertura*. São Paulo: Ed. Unicamp, 1990

Mello, Luiz Gonzaga de. *Antropologia cultural iniciação, teoria e temas*. 6ª ed. Petropolis: Vozes, 1995

Mott, Luiz & Cerqueira, Marcelo F. *Os travestis da Bahia & a AIDS: prostituição, silicone e drogas*. 2ª ed. Salvador: Cadernos de Textos do Grupo Gay da Bahia, 1997

Nicola, José de. *AZ: Língua, literatura e redação vol. III*. São Paulo: Ed. Scipione, 1988

Oliveira, Neuza Maria. *Damas de paus: o jogo aberto dos travestis no espelho da mulher*. Salvador: Centro Editorial e Didático, 1994

Oraison, Marc. *La question homosexuelle*. Paris : Seuil, 1975

Parker, Richard & Barbosa, Regina Maria (Orgs). *Sexualidades brasileiras*. Rio de Janeiro: Relume Dumará: ABIA: IMS/UFRJ, 1996

Parker, Richard G. *Bodies, pleasures and passions: sexual culture in contemporary Brazil*. Boston: Beacon Press, 1991

Portinari, Denise. *O discurso da homossexualidade feminina*. São Paulo: Brasiliense, 1989

Rabuske, Edvino A. *Antropologia filsofca*. Petrópolis: Vozes, 1986

Rotello, Gabriel. *Comportamento sexual e Aids: A cultura gay em transformação*. São Paulo: Summus, 1998

Sedgwick, Eve K. *Epistemology of the closet*. Berkeley and Los Angeles: University of California, 1990

Signorile, Michelangelo. *Queer in America: sex, the media, and the closets of power*. New York: Random House, 1993

Seidman, Steven (Org.). *Queer Theory/Sociologie*. Massachusetts: Blackwell Publishers Ltd. 1996

Silva, Valmir A. da. *Homossexualismo na vida dos grandes*. Rio de Janeiro: Editora Tecnoprint, 1987

Sodré, Nelson W. *História da literatura brasileira*. Rio de Janeiro: Ed. Bertrand Brasil S.A, 1988

Spencer, Colin. *Homossexualidade: uma história*. Rio de Janeiro: Record, 1996

Sullivan, Adrew. *Praticamente normal: Uma discussão sobre o homossexualismo*. São Paulo: Cia das Letras, 1996

Trevisan, João Silvério. *Seis balas num buraco só: a crise do masculino*. Rio de Janeiro: Record, 1998